

SOCRATE CHRESTIEN.

PAR LE S^R DE BALZAC;
& autres œuvres du mesme
Auteur.



A P A R I S,
Chez AUGUSTIN COVRBE', dans la
petite Salle du Palais, à la Palme.

M. DC. LII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



SOCRATE
CHRESTIEN,

PAR LE S^R DE BALZAC ;

& autres œuvres du mesme
Auteur.



A PARIS

Chez AUGUSTIN COURBÉ, dans la

petite Salle du Palais, à la Palme.

M. DC. LII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AVANT-PROPOS



E changement de la face de la Cour ne m'a point changé la volonté. Quoy Que les choses paroissent autres qu'elles n'estoient, vous estes à mes yeux le mesme que vous estiez. Ce n'estoit pas vostre fortune qui m'attiroit à vous, & par consequent je cherche encore vostre personne : En-quelque lieu qu'elle se soit retirée, elle y a porté l'objet de mon affection & de mon estime. La Vertu & le bon esprit ne sont point des pieces de la Faveur : Ce ne sont point des biens qui se puissent perdre : On les conserve quand tout est perdu : Ils ont suivi en exil les Grands Personnages, & leur ont tenu compagnie dans la prison. Puisque ces fondemens de nostre société subsistent, il me semble, MONSEIGNEUR, que nostre commerce ne doit pas cesser : Il est vray que j'apprehende qu'il sera plus difficile qu'il n'eust esté en une saison plus calme. Le Desordre commence de tous costez, & les Papiers que je croyois vous envoyer à Paris, par une voye assurée, je les recommande au Hazard, pour vous les rendre je ne sçay où.

Si j'eusse esté en estat de vous aller faire ma cour, quand vous estiez en Guyenne, aveque leurs

Maiestrez, vous auriez esté Parrain de mon Livre, & il porteroit le nom que vous luy auriez, donné. A dire le vray, j'ay peur que celui de Socrate soit trop illustre pour luy. Ce que je respondray à ceux qui me chicaneront là-dessus, c'est que cette imposition de nom n'a pas esté de mon choix. Quelques uns l'ont voulu ainsi, & je n'ay pas pû les contredire. On vous a dit ma mauvaise honte, & le peu de force que j'ay contre mes Amis : Ils

m'ont remontré qu'il y avoit eu plufieurs Socrates ; que le second n'offensa point le premier de prendre son nom ; que tous les Socrates n'avoient pas esté si honnestes gens que Socrate le Philosophe. Temoin Socrate l'Historien, qui fut suspect d'Heresie ; peu estimé d'ailleurs pour son stile, par Photius, Patriarche de Constantinople, & qui peut-estre ne parloit pas mieux Grec, que mon Socrate parle François.

On m'a fait souvenir de plus qu'en Italie, lors que j'y estois, les beaux noms estoient à tres-bon marché. En ce païs-là j'ay veu Hannibal & Scipion Estaffiers d'un mesme Maistre : Il y avoit des Pompées & des Cesars, qui servoient à l'Escurie & à la Cuisine. Mais pour m'approcher de plus près de la profession des Lettres, & de la matiere presente, n'y a-t-il pas eu au Royaume de Naples un Grammairien Juriscôulte, qui s'eft fait appeller ALEXANDER AB ALEXANDRO ? Et se peut-il rien imaginer de plus magnifique & de plus superbe, que d'estre deux fois Alexandre ; que, d'avoir Alexandre pour son Nom, & de l'avoir encore pour sa Seigneurie ? La Vanité estrangere me fourniroit nombre de pareilles pieces, si je m'en voulois servir. Mais j'ay dequoy défendre mon Tiltre par d'autres Tiltres, sans sortir de ce Royaume.

Monsieur du Fay-l'Hospital, qui fut Chancelier de Navarre, composa un Livre sur l'estat des affaires de France, & souffrit qu'il fût imprimé sous le Tiltre d'EXCELLENT DISCOURS. Monsieur du Vair, quelque temps prés, fit un autre Livre, où il introduisoit Orphée Musée, qui discouroient ensemble des mesmes affaires. Ce n'estoit pas mespriser son Livre que de luy donner de l'Excellence, ou de permettre qu'on luy en donnaft. Ce n'estoit pas non plus avoir mauvaise opinion de ses paroles, que de les juger dignes de deux personnes divinement inspirées. Les Prophetes sont quelque chose de plus que les Philosophes : Et puis-qu'Orphée & Musée ont desia parlé François, Socrate peut bien à son tour se faire entendre en la mesme Langue.

Qu'on donne donc à mon Livre le nom de SOCRATE, ou plutost au Livre d'un Homme, duquel je ne suis que le Copiste dans la pluspart des choses que vous lirez. Il ne faut vous rien cacher : Il me fascheroit d'estre pris pour un autre, quelque honneur que je receusse de cette mesprise. N'aspirant point à la gloire de la Sagesse, je ne me veux point prevaloir

d'un Equivoque, qui me seroit estimer plus presomptueux ; & non pas plus sage. Tout ce que je pense avoir de bon, c'est que j'estime en autrui la vertu que je n'ay pas : Je suis du nombre des Meschans, mais je suis du party des Gens de bien. Cela estant dit, mon Eloge est fait : Passons à celui de l'Homme qui n'est pas moy, mais qui estant mon Docteur & mon Amy, a voulu que je justifiasse sa modestie & la mienne, en rendant raison du Nom que mes autres Amis ont donné à nostre Livre.

Ce nouveau Socrate a des qualitez qui luy sont communes avec l'Ancien ; Il en a qui luy sont propres & particulieres. Aussi bien que l'autre, il regarde le Monde de haut en bas, & mesprise les choses humaines. Mais la teste ne luy tourne point pour s'estre eslevé au dessus du Monde, & il se conte le premier au nombre des choses qu'il mesprise. Il ne parle pas tousjours tout de bon, & presque jamais en termes affirmatifs. Parce qu'il se des de son propre sens, il n'asseure rien de ce qu'il dit ; Mais parce qu'il a soûmis son esprit à l'obeissance de la Foy, il ne doute de rien de ce que l'Eglise luy a dicté. Mesme en enseignant il fait profession d'ignorance : Mais au JE NE SÇAY RIEN du Philosophe d'Athenes, il ajoute le JE SÇAY JESUS-CHRIST CRUCIFIÉ de l'Apostre, des Gentils, & il croit que sçavoir cela c'est sçavoir tout.

Que sert- il de le dissimuler ? Je fuis bien-aise qu'il ne vous ait pas desplû en ses premiers Entretiens, & que vous approuviez sa façon d'instruire sans dogmatiser. Cette bonne nouvelle qu'on m'a mandée de Paris, remplit de gloire tout mon Desert, & me donne de la force en me donnant du courage. Il faut que je vous le die encore une fois : C'est mon estime, c'est mon inclination qui m'attache à vous. Et partant, comme je croirois m'estre égaré du bon chemin, si je m'estois esloigné de vos sentimens, je vous avouë que je m'aime plus que je ne faisois, depuis que j'apprens que je fais des choses que vous aimez.

Cette adresse, avec laquelle on entre finement dans l'Ame, sans y donner l'allarme par des Argumens en forme, n'est pas comme vous sçavez, une invention de ce Siecle : Elle a esté pratiquée par nos chers Amis de l'Antiquité. Ils n'espouvantoient pas ceux qu'ils vouloient prendre. Ils sçavoient rire utilement. Ils sçavoient apprivoiser la plus farouche Philosophie : Celle-là mesme qui outrage la Nature dans le Portique de

Zenon chatoüille l'Esprit dans les Livres de Seneque. En semblables lieux l'Esclatant & l'Agreable ne sont pas incompatibles avec le Solide & le Salutaire. Dans une mesme viande le plaisir du goust se peut trouver avec la bonté de la nourriture.

Mais souvenez-vous pourtant que je plaide la cause de Seneque, & non pas celle de Lucien. Il y a une certaine gayeté de stile, esloignée en égale distance, de la bouffonnerie & de la tristesse. Tous les excés mesmes ne sont pas également dangereux. Les passions eschauffées ne produisent-elles pas des fautes heureuses, voire des actions heroïques qui sont des courses que fait l'Ame, bien loin au delà des Devoirs communs ? D'ailleurs, l'Abondance ne sçauroit estre pure ni choisie par tout : Les herbes naissent parmy les bleds, & les boüillons jettent de l'escume. La Variété non plus n'a pas tant d'ordre que d'agrément. Et c'est peut-estre cette multitude de Vices aimables, que Quintilien reproche à Seneque. Mais il me semble que Quintilien est en cela trop severe, & qu'il prend les choses trop à la rigueur. Il fait trop le Maistre d'école & le Reformateur de son Siecle. Quel mal y avoit-il, je vous prie, de vouloir guérir avec des remedes delicieux ? Estoit-ce un vice de se servir de la Volupté pour persuader la Vertu ? Au pis aller c'estoit user des charmes à bonne fin C'estoit employer la debauche du stile à corriger les défauts des mœurs.

Avant que Seneque & que Plutarque fussent au Monde, cette façon estoit en usage dans la plus sage Republique qui fut jamais. Ainsi taschoient-ils de gagner les Ames, parce qu'ils sçavoient bien quelles ne veulent pas estre forcées ; parce qu'ils connoissoient la noblesse de leur naturel, qui est impatient du joug & de la contrainte ; qui a horreur de la raison toute cruë, & du genre purement dogmatique. Quelques prudents & sages qu'ils fussent, ils prenoient des masques, & des habillemens de Theatre, & n'en estoient pas moins sages ni moins prudents. Ils se déguisoient en Poètes Comiques & Satyriques. Les Senateurs Romains ont paru de cette sorte, quand ils ont voulu instruire le Monde. Ils se sont despoüillez de leur Robe longue, pour se se vestir d'une Cimarre estrangere. Ils ont inventé un certain Jargon (dont il nous reste quelques débris) demi-Grec & demi-Latin, moitié en prose & moitié en vers. Et avec ce Jargon, qui se moque de l'uniformité du stile, & des preceptes de l'Art, ils ont débité toute la

Sagesse divine & humaine : Ils ont composé des Ouvrages que les Maistres de l'Art ont admirez. comme Merveilleux, bien qu'ils ne les ayent pas approuvez comme Reguliers.

O beaux Esprits qui faites des Livres, & qui Jugez des Livres qu'on fait, que vous connoissez, peu le mérite de cette façon d'écrire ! Qu'une si noble & si delicate Maniere me desgoute de vostre vulgaire & de vostre insipide Serieux ! Qu'elle me fait haïr cette immobile gavité, dans laquelle vous-vous roidisiez tousjours, comme si vous aviez fait vœu de ne la quitter jamais ! Les mesmes Beutez & les mesmes Figures ennuyent. Les douceurs fades font mal au cœur ; Et j'ayme bien mieux un grain de sel de nos amis de l'Antiquité, un morceau de leurs ragousts, que vos rivières de lait & de miel, que vos montagnes de cassonnade, & toutes vos citrouilles confites.

Pardonnez ce petit emportement à un homme qui se venge, apres avoir esté obligé par une puissance superieure, à lire un gros volume de Panegyriques Italiens. Le souvenir de cette violence qui me fut faite, excite de temps en temps mon chagrin contre les Panegyriques : Et pour ne rien dire de pis de ceux-cy, il est certain qu'ils me donnerent beaucoup plus de peine que celui de Pline ne m'avoit autrefois donné de plaisir.

Toutes les paroles neanmoins en estoient de soye, & telles que la Reyne Parisatis les demandoit pour les oreilles des Roys. Ce n'estoient que fleurs & que parfums, & encore des fleurs sans espines & des parfums épurez ; Tant le Panegyriste avoit eu soin de choisir ses flateries, & d'en oster la lie & le marc. Quoy davantage ? l'Art observé jusqu'à la superstition, ne sous-froit pas à l'Esprit le moindre mouvement de liberté. Une clarté au reste, une netteté incomparable ; ou certes qui ne peut estre comparée qu'à la serenité de ces beaux jours, quand il n'y a pas un nuage dans le Ciel, ni une haleine de vent sur la Terre.

Le Calme pourtant qui languissoit dans tous les endroits du gros Volume, me faisoit languir avecque luy, & me tenoit en cet estat incommode, où l'on ne peut veiller ni dormir, où l'on ne fait que s'estendre & que bailler. Quoy que les Panegyriques fu sent eloquents, jamais Lecture ne me dura plus que celle-là : Je ne me repentis jamais davantage que de m'y estre embarqué par complaisance : Une si continuëlle Bonace me sembla plus importune que la Tempeste.

Louër tousjours, admirer tousjours, & employer à cela des periodes d'une lieuë de long, & des exclamations qui vont jusqu'au Ciel, cela fait dépit à ceux mesavez veu au cinquante quatriesme Liure des Histoires de Dion, sur le sujet de Pilades & de Batillus. Pourquoi voulons-nous desplaire avec pompe & apparat ? Pourquoi lassons-nous la patience de nos Maistres, en offensant leur pudeur ? Ne leur faisons point maudire nos benedictions : Ayons soin de leur repos & du nostre : Ne prenons point de la peine à leur en donner.

Que si nostre zele ne peut s'arrester dans nostre cœur ; Qu'il en sorte à la bonne heure : Mais qu'il se retranche dans le stile de Lacedemone : Pour le moins dans l'Atticisme ; Au pis aller qu'il ne se desborde pas, par ces Harangues-Asiatiques, où il faut prendre trois fois haleine, pour arriver à la fin d'une periode. La Justice de Dieu demandera raison aux hommes de la moindre parole oysive, c'est un Dogme de la Doctrine Chrestienne : Et s'il est ainsi, quel conte auront à rendre les Faiseurs de Livres que vous & moy connoissons, qui remplissent le Monde de leurs Synonimes ; qui ne disent rien dans leurs Liures, & redisent sans cesse ce qu'ils ont dit ?

Nos Amis de Grece & d'Italie l'entendoient bien-mieux. Comme la gaillardise de leur stile n'en diminuait point la dignité, estenduë de leurs discours n'énervait point la vigueur de leurs pensées : Ces corps n'estoient pas lasches pour estre longs. Les Redites, s'il y en avoit en leurs discours, estoient concluantes & necessaires ; couronnoient la beauté de la chose ; ajoustoient la perfection à la fin. Leurs paroles estoient des actions ; Mais des actions animées de force & de courage. Et ce courage se communiquoit à ceux qui lisoient leurs Livres, jusqu'à leur faire desirer & chercher la mort, apres avoir leû, ou un Traité des maux de la Vie, ou un Dialogue de l'Immortalité de l'Ame.

Les Romains particulièrement ont esté puissans en persuasion, comme en tout le reste. Leur Ame estoit eloquente, avant que d'estre rhetoricienne, & ils estoient eloquens, à cause qu'ils estoient sages. Quand ils escrivoient, ils trempoient leur plume dans le sens, vous-vous souvenez de cet ancien mot : Quand ils avoient escrit, on ne contoit pas leurs Volumes, on pesoit leurs Lignes. Et s'il m'estoit permis de juger du Livre que Brutus composa de la Vertu, par deux ou trois Lettres que j'ay veuës de luy,

je soutiendrois que ce Livre estoit tout esprit & nerfs, sans aucun mélange de matiere, ni aucune superfluité de chair. Ce Livre n'avoit point d'endroit foible ; point de partie inutile ; point de repetition qui ne fist effet ; qui n'appuyast la chose établie, qui ne prouvast, ou n'achevast de prouver.

De cette sorte sont bonnes les Repetitions. Et peut-on trouver mauvaise une recharge qui assure la Victoire, & qui oste au vaincu tout moyen & toute esperance de se revolter ? Cela s'appelle donner le dernier coup de la mort : C'est enfoncer son espée jusques aux gardes dans un corps qui souffle encore pour resister. En pareils combats Brutus & Ciceron ont esté de redoutables Gladiateurs : Leur force estoit égale, mais leur vertu estoit differente. Il ne se pouvoit rien retrancher de l'Eloquence de Brutus, ni rien adjouster à celle de Ciceron ; Et je m'imagine souvent un genre d'escrire, formé sur l'Idée que j'ay concevü de l'Eloquence de ces deux hommes.

Un Grec qui vivoit sous les Empereurs Romains, compare les Discours de Demosthene à plusieurs Esclairs, qui surprennent & qui esblouissent, & ceux de Ciceron à un grand feu qui s'expand de tous costez, & fait une lumiere qui dure. Figurez-vous en l'un la Tempeste, qui est descrite au premier de l'Eneïde ; & en l'autre, l'Embrasement de Troye, qui est représenté au second.

Je n'examine point si la comparaison est bien juste, & ne veux rien dire pour cette fois de l'Eloquence de Demosthene. Je dis seulement que celle des Attiques de Rome, qui contrefaisoient Brutus, & n'imitoient pas Ciceron, tenoit bien plus de ces Esclairs continuëls, que de ce grand Feu. Cette sorte de lumiere fait subitement ce qu'elle doit faire : Vous diriez que frappant les yeux, elle perce les hommes jusques au cœur. Mais semblables impressions ne sont pas tousjours bien profondes, & il est difficile que la chaleur se communique de cette façon. Il me semble, au contraire, pour encherir sur la pensée du Critique Grec, que le Soleil n'a pas plus de force sur le Corps, que Ciceron en a sur les Ames. Il ne paroist pas couronné de plus de rayons : Il ne fait pas naistre plus de fleurs, plus d'or, & plus de pierreries : Il n'esmeut & ne resout pas plus de vapeurs ; Il n'eschauffe, il n'amolit, il ne durcit pas davantage les matieres, sur lesquelles il exerce differemment sa vertu.

De souhaitter que nostre Socrate fist la mesme chose, ce seroit un souhait trop ambitieux, & qui ne s'accompliroit pas aisément en ce temps-icy. Je connois le Monde present ; Je sçay ses dégousts & ses aversions pour nos Escritures. L'Eloquence n'a point tant de force, que les hommes ont de dureté : Tous les Syllogismes, tous les Enthymemes, Toutes les Figures rebouchent aujourd'huy contre leur esprit : leur ne sont presque plus capables de persuasion. Les petits enfans se moquent de ce que leurs grands Peres admiroient. Les Discours Philosophiques estoient des Oracles soubz le Regne de François premier ; Maintenant ce sont des Visions. Art, Science, Prose & vers sont différentes especes d'un mesme genre, & ce Genre se nomme Bagatelles en la Langue de la Cour.

MAIS icy n'est pas icy le lieu de se plaindre de la rudesse du Siecle de fer, & du retour de la Barbarie. De parler aussi plus long-temps de Philosophie & d'eloquence, de Brutus & de Ciceron je ne le puis pas de bonne grace, après m'estre déclaré si hautement contre la Longueur. Elle n'est pas meilleure dans les Prefaces que dans les Harangues ; Et d'adjouter à ce que je vous ay dit de mon Socrate, ce que j'aurois à vous dire de mes nouvelles Remarques, & de mes vieilles Apologies cette longueur ne seroit pas approuvée du Sage Hebreu, qui conseille aux François aussi-bien qu'aux Juifs, de reserver leur esprit pour le lendemain. Je veux suivre son avis, & garder de l'estoffe & des ornemens à une autre fois. Puis-que mes presens vous sont agreables, il faut que je tasche de vous en faire souvent, & que je ne face pas mentir l'excellent Monsieur Co-star, qui vous a promis plus d'une Preface, & plus d'un Livre de ma façon. Cependant, Monseigneur, si les Gens d'affaires vous accusent d'aimer trop les Livres, ce sera à vous à justifier vos innocentes amours, & à défendre nos Muses, en défendant vostre Jugement.

LE
SOCRATE
CHRESTIEN,
PAR LE SIEUR DE
BALZAC.

SOCRATE
CHRESTIEN,

DE JESUS-CHRIST
ET DE SA DOCTRINE.

DISCOURS PREMIER.



DANS le Cabinet, où nous vîmes Socrate la première fois, il y avoit un Tableau de la Nativité de nostre Seigneur, qui luy donna lieu de nous faire ce Discours.

Il seroit difficile de regarder une si sainte peinture, sans estre surpris de quelque pensée de pitié. Mais

faisons davantage en cette surprise : Rendons-nous volontairement & de bonne foy, à la pensée qui nous a surpris : Suivons-la, quand elle nous meneroit plus loin que nous n'avions resolu d'aller aujourd'huy.

Une Estable, une Creche, un Bœuf & un Asne. Quel Palais bon Dieu, & quel Equipage ! Cela ne s'appelle pas naistre dans la Pourpre, & il n'y a rien icy qui sente la Grandeur de l'Empire de Constantinople. Ces Princes qu'on nommoit *Porphyrogenetes* ; Celuy qui fut Roy avant que d'estre homme, le ventre de la Reyne sa Mere ayant esté couronné par les suffrages des Ordres de son Royaume ; les Ptolomées, les Alexandres & les Césars faisoient bien plus de bruit, en venant au Monde. De l'autre costé, il y a eu des Princes, qui ont esté exposez ; Il y a eu des Conquerans, qui ont esté nourris & eslevez par des Bestes. Il y a une Force retenuë & dissimulée : la Vertu est quelquefois en repos : la Grandeur est quelquefois à l'estroit : la Pompe n'accompagne pas tousjours la Puissance.

Ne soyons point honteux de l'objet de nostre Adoration : Nous adorons un Enfant ; Mais cet Enfant est plus ancien que le Temps. Il se trouva à la naissance des choses : Il eut part à la structure de l'Univers ; Et rien ne fut fait sans luy, depuis le premier trait de l'ébauchement d'usi grand Dessein, jusqu'à la derniere piece de sa fabrique.

Cet Enfant fit taire les Oracles, avant qu'il commençast à parler. Il ferma la bouche aux Demons, estant encore entre les bras de sa Mere. Son Berceau a esté fatal aux Temples & aux Autels ; a esbranlé les fondemens de l'Idolatrie ; a renversé le Throsne du Prince du Monde. Cet Homme, promis à la Nature, demandé par les Prophetes, attendu des Nations, cet Homme enfin descendu du Ciel, a chassé, a exterminé les Dieux de la Terre.

Quelle entreprise à cet Homme enfant, à cet Homme nu, d'avoir attaqué un Monde, qui s'estoit fortifié plus de trois mille ans, contre la puissance de la Verité ! Il est pourtant venu à bout de son entreprisé ; sans armes, sans machines, sans violence. Et qu'est-ce, à vostre avis, que d'avoir amolli d'abord & par sa seule presence un si long & si opiniastre endurcissement ; d'avoir arraché des Erreurs, confirmées par la vieillesse ; qui avoient pris racine dans les Esprits ; qui s'estoient naturalisées avec eux ? Qu'est-ce que d'avoir delivré ces pauvres Esprits, d'une infinité de Monstres qui les ravageoient ? Monstres de disferentes especes, & sous differentes formes ;

Monstres agréables ou desagréables aux yeux, selon l'humeur de la Superstition, qui les embellissoit ou les barboüilloit à sa fantaisie. Les uns se faisoient aymer ; les autres se faisoient craindre : Les uns demandoient des Sacrifices cruels, & estoient alterez de sang humain ; les autres avoient des appetits moins sauvages & moins desreglez, & se contentoient du sang des bestes.

L'homme que nous adorons, a nettoiyé la Terre de cette multitude de Monstres, que les Hommes adoroient. Mais il n'en est pas demeuré-là.

Il ne s'est pas contenté de ruiner l'Idolatrie, & d'imposer silence aux Demons ; Il a de plus confondu la Sagesse humaine ; Il a osté la parole aux Philosophes. Leurs Sectes ont fait place à son Eglise, & leurs Dogmes à ses Commandemens : Toute la Raison, toute l'Eloquence d'Athenes luy a cédé. C'est luy qui a humilié l'orgueil du Portique ; qui a décrédité le Lycée, & les autres Escoles de Grece. Il a fait voir qu'il y avoit de l'Imposture par tout ; qu'il y avoit des Fables dans la Philosophie, & que les Philosophes n'estoient pas moins extravagans que les Poètes, mais que leur extravagance estoit plus grave & plus composée. Il a fait avouër aux Speculatifs, qu'ils avoient resué, lors qu'ils avoient voulu mediter. Il leur a montré que de cent cinquante tant d'opinions, qui visioient au Souverain-Bien, il n'y en avoit pas une qui eust touché au but : Vous pouvez voir & conter ces opinions, dans les livres de la Cité de Dieu de Saint Augustin. Jesus-Christ a ainsi traité les Sages du Monde : De cette sorte il a pacifié leurs Querelles & leurs Guerres. En les refutant tous, il les a tous accordez.

Avant luy on se doutoit bien de quelque chose. On donnoit de legeres atteintes à la Vérité : On avoit quelques soupçons & quelques conjectures de ce qui est. Mais les plus intelligens estoient les plus retenus & les plus timides à se faire entendre ? Ils n'osoient se declarer sur quoy que ce soit ; Ils ne parloient qu'en tremblant & en hesitant. des affaires de l'autre Vie : Ils consultoient & deliberoient tousjours, sans jamais se resoudre ni prendre party.

Je ne m'en estonne pas neanmoins. Car comment eussent-ils pû trouver la Verité qu'ils cherchoient, puis qu'elle n'estoit pas encore née ? Il falloit

que la Verité se fist chair, afin de se rendre sensible, & de devenir familiere aux hommes ; afin de se faire voir & toucher.

Cette verité n'est autre que Jesus-Christ : Et c'est ce Jesus-Christ, qui a fait cesser les doutes & les irresolutions de l'Academie ; qui a mesme asseuré le Pirrhonisme. Il est venu arrester les pensées vagues de l'esprit humain, & fixer ses raisonnemens en l'air. Apres plusieurs Siecles d'agitation & de trouble, il est venu faire prendre terre à la Philosophie, & donner des ancrs & des ports à une Mer qui n'avoit ni fond ni rive.

Par son moyen nous sçavons ce qu'Aristote, ce que le Maistre d'Aristote, ce que les Disciples d'Aristote ont ignoré. Ils avoient les yeux bons ; Mais ils cheminoient de nuit, & la subtilité de leur vevë n'estoit point comparable à la pureté de nostre lumiere. Assidus, mais malheureux Courtisans de la Nature, ils ont vieilli dans la Bassecour : Et nous, Favoris de Dieu, quoy qu'indignes Favoris, dés le premier jour nous avons esté receus dans le Cabinet.

OU LE MONDE EST ETERNEL, OU IL A EU UN COMMENCEMENT : OU L'AME DE L'HOMME MEURT AVEC LE CORPS, OU IL Y A UNE SECONDE VIE POUR ELLE, APRES CELLE-CY. Voila toute la satisfaction que vous donneront les Sçavans de Grece & les Habiles de Rome. Ne leur en demandez pas davantage. L'inconstance de leur esprit, l'incertitude de leurs opinions est une chose à faire pitié. Ils ne vous payeront que d'ambiguitez & que d'équivoques ; Ils ne vous conseilleront que de suspendre vostre jugement ; que de retenir vostre determination ; que de balancer entre cela est & cela n'est pas.

Le seul Jesus Christ a pouvoir de conclure & de prononcer, & sa seule Doctrine nous peut mettre l'esprit en repos. Elle definit, elle decide, elle juge souverainement. Elle tranche les difficultez. Elle coupe les nœus, & ne s'amuse pas à les desmesler. Elle nous assure en termes formels, QUE LES CHOSES VISIBLES ONT COMMENCÉ, ET QUE LES SUBSTANCES SPIRITUELLES NE FINIRONT POINT.

Depuis la publication de cette Doctrine, nous disons hautement & affirmativement, que le Monde ne s'est pas basti soy-mesme, mais qu'il y a je ne sçay quoy de plus vieux & de plus ancien, qui a travaillé

à une si admirable Architecture. Nous disons que le Soleil n'est pas la source, mais le Reservoir de la lumiere ; qu'il a esté allumé avant que de luire ; que les Astres ont esté faits par une Main, qui en pourroit faire de plus beaux.

Nous disons que l'Ame de l'homme est un feu inextinguible & perpetuël ; qu'elle est originaire du Ciel ; que c'est une partie de Dieu mesme : Et par consequent qu'il y a bien plus d'apparence qu'elle se ressente de la noblesse de sa race, que de la contagion de sa demeure ; qu'il est bien plus à croire qu'elle dure, pour se reünir à son principe, pour acquerir la perfection de son Estre, pour devenir Raison toute pure ; qu'il n'est à croire qu'elle finisse, pour tenir compagnie à la Matiere, pour s'esloigner de sa veritable fin, pour courir la fortune de ce qui est son Contraire plustost que son Associé.

La mesme Doctrine nous descouvre les autres Secrets du Ciel, aveque la mesme certitude : Mais ce sont les Secrets importants, & qui contribuent à nostre Salut, & non pas les Secrets inutiles, & qui ne font que donner de l'exercice à nostre Curiosité. Cette Doctrine nous enseigne tout ce qu'il est necesfaire que nous apprenions.



DE L'EGO SUM DE JESUS-CHRIST.

DISCOURS DEUXIESME.



AIS votre Voisin le Delicat voudroit que cette Doctrine eust esté débitée avec plus de grace, & que l'Evangile fût plus fleuri & plus attrayant. Nous luy ferons raison là-dessus une autre fois, & peut-estre contenterons-nous sa delicatesses. Cependant, me dit-il, je m'adresse à vous, qui ne manquez pas de fleurs & d'attraits ; de couleurs & d'ornemens ; & qui neanmoins n'estimez pas ces bagatelles plus qu'elles ne valent. Vous plaidastes il y a quelques années, pour L'AUTORITÉ contre L'ELOQUENCE ; & si ma memoire ne me trompe, il me semble que vous gagnastes la cause de L'AUTORITÉ. J'ay veu un grand Commentaire sur le QUIRITES de Jules Cesar ; ne verray-je point une petite reflexion sur l'EGO SUM de Jesus-Christ ?

Cet admirable EGO SUM, que nous ouïsmes chanter à la Passion il y a quinze jours, est rapporté dans l'Evangile de Saint Jean, & commence le premier Acte de la Tragedie de nostre Seigneur. Ces trois Sillabes sorties de sa bouche, espouvanterent ses Ennemis ; mirent en desordre des Auditeurs qui estoient en armes ; firent tomber à la renverse une Compagnie de gens de pié : Et je ne doute point que cette cheute n'eutt esté mortelle à ceux qui tomberent, si la mesme force qui les abbattit, ne les eust aidez à se relever.

On parle des Esclairs & des Tonnerres d'un homme d'Athenes, qui mesloit le Ciel avec la Terre, sur la Tribune aux Harangues. Mais outre que c'estoient des Orages en peinture, & qui ne faisoient tomber personne, considerez, s'il vous plaist, de qu'elle sorte il les excitoit. Ç'estoit en criant à pleine teste ; en se tourmentant & en s'agitant, comme une personne possédée ; en faisant mille grimaces de son visage, & mille tours de souplesse de son corps. Il employoit pour cela les frequentes Exclamations, les Enthimemes en foule, les Paroles qui faisoient le plus de bruit, les plus vives & les plus violentes Figures. Et tout cela neanmoins n'estoit cause d'aucun mouvement forcé, en la posture des Assistans ; d'un seul faux pas, au plus foible de la Compagnie. Toute cette violence n'eust pas esté capable de remuer une paille, ni de donner le branle aux feüilles d'un arbre.

Comment est-ce donc que l'EGO SUM de Jesus-Christ, sorti de sa bouche sans effort, sans qu'il esleve seulement le ton de sa voix, porte par terre des hommes fermes & vigoureux ; met à ses piez une troupe de Soldats, qui estoient venus se saisir de luy ? Il n'est rien en apparence de si doux & de si tranquile que cet EGO SUM. Deux paroles le composent ; paroles courtes, simples & vulgaires ; qui n'ont rien d'éclatant & de figuré ; rien qui estonne & qui menace les gens ; rien qui presage & qui signifie le coup qu'elles vont fraper.

C'est à dire qu'il faut que ces deux paroles ne soient que la couverture & que l'enveloppe de quelque chose d'extraordinaire, qui est caché dessous. Il faut sans doute que ce soit une estincelle tombée du plus haut des Cieux ; un rayon de veritable divinité, qui se mesle dans ces deux paroles ; qui leur communique une vertu estrangere, & qu'elles n'avoient pas naturellement. Ces paroles ne sont point foudroiantes de leur propre feu ; Il faut necessairement que celui qui les profere, soit le Maistre des Foudres & de la Tempeste.

Il y a des ames, dont la dureté est invincible, & contre lesquelles reboucheroient les plus patetiques periodes de nos Orateurs : Mais il n'y a point d'ames, fussent-elles de fer ou de bronze, qui soient à l'espreuve des paroles de nostre Legislatteur ; qui puissent tenir bon contre les moindres sillabes de Jesus-Christ. Que vostre Voisin le Delicat allegue tant qu'il voudra son Nestor, son Menelas, son Ulysse ; & les propose comme les trois

Fondateurs des trois stiles differens. Qu'il conte merveilles à ceux qui l'écoutent, de l'Eloquence Attique, de l'Asiatique, de la Rhodiene. Sur ma parole mesprisez en cecy tout ce qu'il admire, & reservez toute vostre admiration pour le Laconisme de Jesus-Christ.

L'OUY & le NON de Jesus-Christ peuvent faire & deffaire ; peuvent bastir & destruire, avec une egale facilité. Son silence mesme & son repos, ses foiblesses & ses infirmités, sont choses fortes, agissantes, efficaces ; sont capables d'operer des Miracles ; parce qu'elles ne sont jamais abandonnées de la puissance, necessaire à l'operation des Miracles ; parce que la grandeur de ses actions ne dépend point de la grandeur de ses instrumens & de ses moyens. Son EGO SUM, animé de cette secrete & souveraine puissance, eust pû mettre en fuite une Legion, aussi aisément qu'une Escoüade.

J'AY fait à peu près le Difcours que je vous avois convié de faire. Mais apres tant de paroles, oublierons nous la Consequence qui en resulte ; Consequence qui se tire sans art & sans peine ; qui sort d'elle-mesme de l'EGO SUM de Jesus-Christ ? Dites-moy, je vous prie, si son Abbaissement sur la Terre est si redoutable, combien sera terrible son Eslevation dans les Nuées ? Si son Humilité captive accable les hommes, qui pour soustenir sa Majesté triomphante ? Si ayant à estre Jugé, sa premiere Response fait tant d'esclat, de quel ton prononcera-t-il le dernier Arrest, quand il viendra luy-mesme pour estre le Juge ?

J'ay assez de cette Responce, pour respondre à toutes les demandes de vostre Voisin ; pour refuter toutes les objections de mes sens & de ma raison. Sans Rhetorique, sans Dialectique, ces trois Sillabes me suffisent, pour me persuader la Divinité de cet Homme que j'adore. Et apres l'effet estrange de ces trois Sillabes, & tant d'autres estranges effets, si bien & si nettement verifiez, quand il s'eslevera en mon ame quelque petit mouvement de rebellion contre la Foy, à l'heure mesme je m'adresseray au Dieu de la Foy, & prendray la liberté de luy tenir le langage, que luy tenoient les anciens Fideles.

SI NOUS-VOUS SOMMES ESGAREZ, MON DIEU, C'A ESTÉ EN VOUS SUIVANT. SI NOUS N'AVONS PAS ESCOUTÉ NOSTRE

RAISON, VOS MIRACLES EN SONT CAUSE. SI NOUS AVONS ADORÉ UN HOMME, VOUS-VOUS ESTES ENTENDU AVEQUE CET HOMME, POUR NOUS FAIRE CROIRE QU'IL ESTOIT DIEU. VOUS LUY AVEZ RESTÉ VOSTRE PUISSANCE, POUR NOUS OBLIGER A LUY RENDRE NOSTRE CULTE. NOUS SOMMES EXCUSABLES, MON DIEU, D'AVOIR RECONNU CELUY, QUI NE SCAUROIT ESTRE QUE VOUS, SI VOUS NE VENEZ VOUS MESME NOUS DECLARER, QU'IL EST UN AUTRE QUE VOUS.



DE LA RELIGION CHRESTIENNE, ET DE SES PREMIERS COMMENCEMENS.

DISCOURS TROISIÈSME.



ES dernières paroles de Socrate l'avoient comme ravi en extase ; Mais estant revenu de son transport, il ne demeura pas long-temps dans le calme. La première esmotion ne fut qu'un passage à la seconde ; & reprenant la matière qu'il avoit laissée, il nous parla à peu près en cette sorte.

IL ne paroît rien icy de l'Homme ; rien qui porte sa marque, & qui soit de sa façon. Je ne voy rien qui ne me semble plus que naturel, dans la naissance & dans le progrès de cette Doctrine. Les Ignorans l'ont persuadée aux Philosophes. De pauvres Pescheurs ont esté erigez en Docteurs des Roys & des Nations ; en Professeurs de la science du Ciel. Ils ont pris dans leurs filets les Orateurs & les Poëtes, les Jurisconsultes & les Mathematiciens.

Cette Republique naissante s'est multipliée par la Chasteté & par la Mort ; bien que ce soit deux choses steriles, & contraires au dessein de multiplier. Ce Peuple choisi s'est accru par les pertes & par les deffaites : Il a combattu, il a vaincu estant desarmé. Le Monde en apparence avoit ruiné l'Eglise : Mais elle a accablé le Monde sous ses ruines. La force des Tyrans s'est renduë au courage des condamnez. La Patience de nos Peres a lassé toutes les mains, toutes les machines, toutes les inventions de la Cruauté.

Chose estrange, & digne d'une longue consideration ! Reprochons-la plus d'une fois à la lâcheté de nostre Foy & à la tiedeur de nostre Zele. En ce temps-là il y avoit de la presse à se faire déchirer, à se faire brusler pour Jesus-Christ. L'extreme douleur & la derniere infamie attiroient les hommes au Christianisme : C'estoient les appas & les promesses de cette nouvelle Secte. Ceux qui la suivoient, & qui avoient faveur à la Cour, avoient peur d'estre oubliez dans la commune Persecution : Ils s'alloient accuser eux-mesmes, s'ils manquoient de Delateurs. Le lieu où les feux estoient allumez & les bestes déchaînées, s'appelloit en la langue de la primitive Eglise, LA PLACE OU L'ON DONNE LES COURONNES.

Voila le stile de ces grandes ames, qui méprisoient la Mort, comme si elles eussent eu des corps de loüage, & une vie empruntée. Bien davantage, & tousjours dans la rigueur de l'Histoire, sans rien donner à la licence de la Rhetorique. Si c'eust esté le sang d'autrui, & non pas le leur, ils n'en eussent pas fait si bon marché ; car la Charité les eust retenus, & l'Amour propre les avoit abandonnez.

C'estoit donc dans les joyes & dans les plaisirs, qu'ils disoient à Dieu C'EST ASSEZ, & qu'ils luy demandoient des trêves & du relasche, & non pas dans les supplices & dans les tourmens. O mon ame, que d'honneur & de gloire ! O mon imagination, que de delices & de douceurs, s'escrivoient-ils au milieu des flammes ! En cet estat-là, pour parler encore le langage de la primitive Eglise, ils estoient pleins, ils estoient possedez de Jesus-Christ. Jesus-Christ avoit pris la place de leur esprit & de leur raison : Ils n'estoient plus animez que de Jesus-Christ : Ils ne songeoient plus qu'à luy : Ils ne se souvenoient plus que de luy : Il leur tenoit lieu de toutes choses. Ce n'estoit plus amour ni constance ; c'estoit une alienation de sens, une maladie surnaturelle, une sainte, une divine fureur.

Aussi les Payens s'en estonnoient-ils, & en faisoient des, Proverbes. Vous le pouvez voir dans les Propos d'Epictete, recueillis par Arrien. Ils parloient des Chrestiens, comme de personnes travaillées d'une melancolie incurable ; personnes tentées par le desespoir ; ennemies du jour & de la lumiere. A leur dire, c'estoient des gens qui vouloient périr ; qui s'ennuyoient en ce Monde ; (ce sont les differens termes dont ils se servoient) qui se devoüoient, qui se precipitoient à la Mort.

Nous sommes descendus de ces gens-là, quoy qu'apparemment ils ne deussent point laisser de posterité ; quoy qu'ils fissent tout ce qu'il faut faire pour ne pas durer. De leurs Cendres, & de leurs Ruines s'est eslevée la Grandeur & la Souveraineté de nostre Eglise. Le Corps s'est trouvé entier dans la dissipation de ses Membres.

Je ne m'estonne point que les Cesars ayent regné, & que le Party qui a esté le victorieux, ayt esté le maistre. Mais si c'eust esté le vaincu, à qui l'avantage fust demeuré ; si les Desroutes, eussent fortifié Pompée, & restabli sa fortune ; si les Proscriptions eussent grossi le Party d'un Mort, & luy eussent fait naistre des Partisans ; si un Mort luy-mesme, si une Teste coupée eust donné des loix à toute la Terre, veritablement il y auroit dequoy s'estonner d'un succès si éloigné du cours ordinaire des choses humaines. Je trouverois estrange qu'apres la bataille de Pharsale, & plusieurs autres batailles, decisives de l'Empire, les Amis de Pompée eussent esté Empereurs de Rome, à l'exclusion des Heritiers de Cesar. J'aurois de la peine à croire, quand le plus veritable & le plus religieux Historien de Rome me le diroit, que des gens eussent triomphé, autant de fois qu'ils furent battus ; qu'une Cause si souvent perduë, eust toujours esté suivie. Au moins me semble-t-il que ce n'est pas bien le droit chemin, pour arriver à l'Empire, & que d'ordinaire on se sert de tout autre moyen, pour obtenir le Triomphe. Ce n'est pas la coustume des choses du Monde, que les bons Succés ne servent de rien ; que la Victoire soit décréditée, & que le Gain aille au malheureux.

Nous voyons pourtant icy cet evenement irregulier, & directement opposé à la coustume des choses du Monde. Le sang des Martyrs a esté fertile, & la Persecution a peuplé le Monde de Chrestiens. Les premiers Persecuteurs, voulant esteindre la lumiere qui naissoit, & estouffer l'Eglise

au berceau, ont esté cõtrains d'avouër leur foiblesse, après avoir espuisé leurs forces. Les autres qui l'attaquerent depuis, ne reüssirent pas mieux en leur entreprise. Et bien qu'il y ait encore en la nature des choses, des Inscriptions qu'ils ont laissées, POUR AVOIR PURGÉ LA TERRE DE LA NATION DES CHRESTIENS ; POUR AVOIR ABOLI LE NOM CHRESTIEN EN TOUTES LES PARTIES DE L'EMPIRE, l'Experience nous fait voir qu'ils ont triomphé à faux, & leurs Marbres ont esté menteurs. Ces superbes Inscriptions sont aujourd'huy des Monumens de leur vanité, & non pas de leur victoire. L'ouvrage de Dieu n'a pû estre deffait par la main des Hommes. Et disons hardiment à la gloire de nostre Jesus-Christ, & à la honte de leur Diocletien, LES TYRANS PASSENT, MAIS LA VERITÉ DEMEURE.

SUITE
DU MESME
SUJET.

DISCOURS QUATRIESME.



'Ay leu l'Original des Inscriptions, dont je vous parle, Elles se conservent en une ville d'Espagne, & sont gravées en gros caracteres, sur une Colonne parfaitement belle. L'Alemand Gruterus ne les a pas oubliées dans son gros Volume, Mais sans vous donner la peine de visiter les Biblioteques d'Angolesme, & d'aller lire les Inscriptions à une lieuë & demie d'icy, puis que vous en voudriez sçavoir les paroles, & qu'il m'en souvient, il ne faut pas vous faire languir davantage : Tout presentement vostre curiosité sera satisfaite.

DIOCLETIANUS. JOVIUS. ET. MAXIMIANUS. HERCULEUS.
CÆSARES. AUGUSTI. AMPLIFICATO. PER. ORIENTEM. ET.
OCCIDENTEM. IMPERIO. ROMANO. ET. NOMINE.
CHRISTIANORUM. DELETO. QUI. REMPUBLICAM.
EVERTEBANT. & c.

DIOCLETIANUS. CÆSAR. AUGUSTUS. GALERIO. IN. ORIENTE. ADOPTATO. SUPERSTITIONE. CHRISTIANORUM. UBIQUE. DELETA. ET. CULTU. DEORUM. PROPAGATO. & c.

Vous voyez par là le méconte des Persecuteurs ; Vous voyez l'imposture de Rome Payenne, & la fausseté de ses victoires. Cette superstition abolie est maintenant la Religion dominante. Non seulement elle a survécu à ses Bourreaux, mais elle regne sur le throsne de ses Ennemis, & LA VILLE ETERNELLE obeït aux Successeurs de Saint Pierre, & non pas à ceux de Jules Cesar. Diocletien & Maximien ne sont plus de grands & de redoutables Princes : Ce sont de Fabuleux & de ridicules Historiens ; ce sont des Fanfarons sur du marbre : Nos Peres ont méprisé leurs Edits & leurs Arrests ; Moquons-nous de leurs Bravades & de leurs Romans. Ainsi pouvons-nous appeler ces Inscriptions menteuses, consacrées à leur memoire par leur propre vanité.

Mais il n'y aura point de mal d'ajouter encore un mot à l'Histoire du Christianisme, sous l'Empire de Diocletien. Cet ennemy du Peuple de Dieu, ce Pharaon de son Siecle n'employa pas toujours le fer & le feu, contre les Fideles, non plus que le premier Pharaon. Il s'avisa de faire perir d'une autre façon, les Chrestiens de Rome : Il les traita comme des bestes de charge, qu'on tuë à force de les faire travailler ; Il voulut qu'ils mourussent, mais de telle sorte qu'ils se sentissent mourir, & qu'il pust tirer du service de leur mort. Pour cet effet, vous sçavez qu'il en consuma une multitude infinie à la structure de certaines Estuves, dont la place se nomme encore aujourd'huy les THERMES DIOCLETIENNES, & dont les ruines sont si grandes, qu'elles estonnent la veuë, & font peur à l'imagination de ceux qui les considerent.

Diocletien se fust-il jamais imaginé que ces Ruines deussent estre un jour sanctifiées, par la Religion qu'il persecutoit ; qu'elles deussent estre dediées au culte du Dieu qu'il avoit proscrit ; de ce Dieu, dont il haïssoit si fort le Nom, la Doctrine & les Partisans ? Eust-il crû que dans les Thermes Diocletiennes on eust chanté jour & nuit des Hymnes à Jesus-Christ ; qu'on luy eust rendu des vœux, qu'on luy eust présenté des Sacrifices, jusques à la fin du Monde ? Il ne l'eust pas crû, non pas mesme sur la parole de tous ses Devins.

Quand il faisoit travailler les pauvres Chrestiens à ses Estuves, ce n'estoit pas son dessein de baslit des Eglises à leurs Successeurs. Il ne pensoit pas estre Fondateur, comme il a esté, d'un Monastere de Peres Chartreux & d'un autre de Peres Feüllens. Car à prendre la chose dans son principe, c'est luy qui a jetté les fondemens de ces deux Maisons religieuses, & qui a fourni les materiaux dont on s'est servi pour leur fabrique ; C'est aux despens de Diocletien ; de ses pierres & de son ciment qu'on a fait des Autels, & des Chapelles à Jesus Christ, des Dortoirs & des Refectoirs à ses serviteurs. La Providence de Dieu se jouë de cette sorte des pensées des Hommes, & les Evenemens sont bien esloignez des Intentions, quand la Terre a un dessein & le Ciel un autre.



DE LA
TROP GRANDE
SUBTILITÉ,
DANS LES CHOSES DE
LA RELIGION.

DISCOURS CINQUIESME.



ES quatre Discours, recueillis de la bouche de Socrate, donnerent reputation au sejour qu'il faisoit en nostre Province : Et cette reputation attiroit tous les jours chez son hoste, quantité d'honnestes Curieux : Entre autres, il y vint deux bons Peres de l'Ordre de Saint *** nouvellement arrivez d'Espagne, & chargez d'une Somme de Theologie, qui eust esté capable d'assommer, je n'oserois dire le reste. Apres un long entretien que Socrate eut avec eux, nous entrasmes dans le Cabinet, où il les avoit menez, & le trouvâmes sur la fin de la conference qu'il avoit eüe. Mais pour l'amour de nous, & à la priere mesme des bons Peres, il nous fit un abbregé des choses qu'il venoit de leur dire : Il fit encore plus que cela ; Il nous annonça la venuë d'un Homme, qui nous en devoit dire plus que luy : Et avec cette

belle maniere qui ostoit tout air de Pedanterie à l'autorité de Maistre, qu'il s'estoit acquise de longue main ;

Est-il bien vray, dit-il aux bons Peres, que vostre Docteur Espagnol soit defia au vingt-cinquiesme de ses Volumes, & qu'il en promette encore autant ? Ce ne sont pas des promesses, ce sont des menaces qu'il nous fait Mais l'Eglise est trop bonne, pour nous obliger à lire tout ce que les Docteurs escriront. Si elle impositoit ce joug aux Fideles, elle donneroit matiere de Schisme, & il seroit à craindre que le nombre des Fideles se diminuast. Dieu nous garde d'un si grand malheur, & tout-ensemble d'une si pesante obligation. Ces Montagnes d'Ecritures accablent les testes, & n'édifient point les esprits. Ces Volumes se forment d'un débordement d'humeurs corrompues ; se grossissent des superfluïtez & des excremens de l'esprit humain. Les Monosyllabes des Sages valent bien mieux que tant de Chapitres & de Paragraphes ; que tant de Distinctions, tant de Divisions & de Subdivisions.

Personne ne doute que les plus courtes folies ne soient les meilleures. Et s'il est de nostre prudence de choisir entre les maux ceux qui sont les plus petis, j'ayme encore mieux les Libelles qui courent en France, & qui se mettent dans la pochette, que les Tomes qui viennent d'Espagne par charroy ; qui sont les fardeaux & les empeschemens des Biblioteques. Parlons-en neanmoins sans passion, & que nos Jugemens particuliers ne se sentent point de l'animosité de la Guerre generale.

Vous ne me démentirez pas, vous qui avez voyagé du costé du Nort (un des Peres à qui S'ocrate parloit, avoit esté en Pologne) il y a de grands Païs dans le Monde, qui sont de grandes Solitudes. Pour y voir une Maison, il y faut faire plusieurs journées. On pourroit dire le semblable de vos gros Volumes. Que de sables, que de landes, que de terres vagues, dans cette vaste estenduë, dans ces espaces immenses ! A la bonne heure pourtant si ce n'estoient que simples Deserts ; s'il n'y avoit qu'une longue & ennuyeuse e sterilité à y remarquer. Le mal est que ces Deserts sont souvent fertiles en mauvaises choses. Ils produisent des bestes sauvages ; On y rencontre quelquefois de farouches & de monstrueuses opinions.

Mais quand les opinions de vos Docteurs se contiendroient dans une innocente extravagance, & qu'elles ne feroient ni bien ni mal ; Quand

mesme elles partiroient d'une bonne & pieuse intention, il y auroit tousjours de la temerité en ces extravagances bien intentionnées.

Les Auteurs Grecs ont fait des fautes-grossieres, parlant des affaires des Romains. Les Historiens Latins se sont rendus ridicules, sur le sujet de l'Histoire des Hebreux. Ceux qui ont traduit d'une langue en une autre, avec le plus de reputacion, ont pris des rivières pour des montagnes, & des hommes pour des villes. Les mesprises de vos Docteurs ne doivent rien à celles-là. La Raison humaine fait, s'il se peut, de plus estranges équivoques, quand elle traite des choses divines. Estant foible & courte, comme elle est, elle devoit s'épargner & se mesurer : Elle devoit estre plus discrete & plus retenuë.

Il peut y avoir de l'intemperance au desir d'apprendre & de s'enquerir. C'est un Vice que de sçavoir trop de Nouvelles. L'ancienne Morale l'a condamné : Les Caracteres de Theophraste ne l'oublient pas. Et s'il est vray ce qu'on a dit autrefois, QU'IL NE FAUT PAS ESTRE CURIEUX DANS LA REPUBLIQUE D'AUTRUY, quelle audace est-ce, je vous prie, quel attentat à un Citoyen du bas Monde, à un Habitant de la Terre, de se mesler si avant des choses superieures, & des affaires du Ciel ? En quel Païs est-il plus Estranger qu'en celui-là ? Y a-t-il de Republique, qui luy soit plus inconnuë ? Y a-t-il un Autrui, dont il soit plus esloigné ; avec lequel il ayt moins de société & moins de commerce ?

Nous devons ce respect à cette Majesté qui se cache, de ne vouloir pas la decouvrir ; de ne la chercher pas avec tant de diligence & d'empressement. Arestons-nous à ses Dehors & à ses Rempars, sans la poursuivre jusques dans son Fort & dans ses Retranchemens. Adorons les voiles & les nuages qui sont entre nous & elle. Puis-qu'elle habite une lumiere inaccessible, ne faisons point de dessein sur le lieu de sa Demeure : N'essayons point de le surprendre par la subtilité de nos Questions ; de le forcer par la violence de nos Argumens. Si nous avons soin de la conservation de nos yeux ; Si nostre vie nous est chere, fuyons cette Presence redoutable, cette fatale lumiere, cette lumiere qui esblouit les Anges & qui tuë les Hommes.

Vous avez ouï parler d'un Royaume, où c'est crime de leze. Majesté de regarder le Roy au visage. Il n'est permis aux Peintres que de peindre ses espauls : Mille barrières, mille grilles & mille rideaux le separent de ceux

mesmes qui viennent traiter avec luy. Il me semble que Dieu meriteroit bien autant de ceremonie. Des devoirs aussi scrupuleux & aussi craintifs ne le seroient pas trop en cette occasion. Est-il plus petit Monarque que celuy-là ? Au contraire à proprement parler, il n'est point de pure Monarchie que la sienne, ni de veritable Monarque que luy. Il gouverne tout seul toutes choses. Dans la direction de l'avenir ; dans la jouissance de ses Pensées ; dans la possession de soy-mesme, il ne souffre ni compagnons, ni arbitres, ni tesmoins.

Et neanmoins, esloignez que nous sommes de luy, d'une distance qui ne se peut mesurer, & confinez au plus bas estage du Monde qu'il a basti, nous voulons monter sur son Throsne & toucher à sa Couronne : Nous aspirons à sa plus estroite confidence & à sa derniere familiarité. Au moins pretendons-nous de le voir avec des yeux de chair ; de le comprendre avec un esprit noyé dans le sang & enseveli dans la matiere. Nous entreprenons de discourir de sa Nature & de son Essence ; de faire des Relations de sa Conduite & de ses Desseins, avec le jargon de la Philosophie d'Aristote. Pour ne rien dire de plus rude, nos pretentions sont trop hautes ; nos entreprises sont trop disproportionnées à nostre force.

J'Avouë pourtant que ce Dieu caché, ce Dieu incomprehensible, est bon jusques à l'excès. Il ayme quelquefois les hommes, jusqu'à leur apprestre des delices, & à leur fournir des passe-temps. Et suivant cette inclination bien-faisante, il les a voulu favoriser encore en cecy, & donner quelque chose à leur naturelle subtilité. Il nous a permis de nous divertir & de nous esbattre dans les Escoles, je ne le nie pas ; Mais je soustiens que c'est sous certaines régles & sous certaines conditions, qui sont prescrites à nos divertissemens & à nos esbas. Nous pouvons nous jouer tant qu'il nous plaira, Dieu nous en donne la permission, pourveu que nos jeux soient innocens & modestes ; pourveu qu'il y ait des bornes marquées, au delà desquelles nous ne portions point la liberté que son indulgence nous accorde.

Hors mesme de son Paradis terrestre il y a des Fruits, ausquels il nous défend de toucher : Et sa défence n'est pas un effet de sa jalousie ; c'est une marque de son amour : parce que ces fruits ne se peuvét cueillir sans

hazard ; parce qu'ils sont meslez parmy les poisons ; parce qu'ils croissent dans les precipices. Dieu ne trouve pas bon que nous facions voir nostre adresse en des lieux si dangereux ; que nous capriolions où il est difficile de cheminer ; que nous soyons ingénieux & hardis où nous devons estre simples & timides. Ce sont des endroits de la Science, fameux par les cheutes des sçavans, & dont les Habiles ne s'approhent que de loin. Mais il s'en trouve de si malheureusement habiles, qu'ils se creusent des abysmes, & se font des precipices par tout : Ils tombent avec art & avec dessein, & dans les chemins les plus beaux & les plus unis.

L'ignorance toute pure est beaucoup meilleure que cette science de faillir ; que la science de ce temeraire Grec, qui voulut faire un Christianisme de sa façon, & coudre des Faibles à la Verité, en meflant ses pensées dans celles de Dieu : Il ne se contenta pas des anciennes richesses de la Theologie ; Il en chercha de nouvelles par des distillations curieuses : Il souffla aussi malheureusement que ces pauvres Alchimistes, qui courent après des tresors, & n'attrapent que de la fumée. L'esprit qui le devoit vivifier, fut celuy qui le tua, & il fut fou par trop de raison.

Que luy servit la lumiere qu'à le rendre aveugle ? Que gaigna t-il de sortir de la region des Tenebres, & de quitter les erreurs du Paganisme ? C'estoit quitter une Idolatrie pour une autre : C'estoit renoncer au culte des Dieux, pour se faire des Dieux de ses inventions ; pour adorer son propre sens & ses propres fantaisies. Il faut que la Philosophie serve & obeïsse dans l'Eglise, & non pas qu'elle y regne & qu'elle y commande. Aristote, Platon, & les autres Philosophes sont des Captifs, & des Prisonniers de Jesus-Christ. Ils doivent recevoir la Loy de luy, & non pas la luy donner. Ils ne sont pas dans le siege du Victorieux ; Ils suivent le chariot de son Triomphe ; Ils sont de son train & de son bagage.

Les premiers Fideles n'ont point donné d'autre rang aux Philosophes. Ils ont usé de la Philosophie de cette façon ; & les premiers Docteurs mesmes n'en ont pas abusé, comme quelques-uns ont fait depuis. Aussi bien que nous, ils ont avoüé qu'il y avoit des Connoissances reservées pour la vie future ; qu'il y avoit des Veritez closes & seellées ; qui ne se décacheteront, qui ne s'expliqueront que dans le Ciel ; que Dieu luy mesme en garde le Chiffre ; qu'elles feront partie de la recompense de ses Esleus.

A tout le moins qu'on se tienne dans les termes de ces premiers, & que la modestie des Anciens soit une leçon pour les Modernes. Qu'à leur exemple on se guerisse du desir de la Nouveauté ; Nouveauté presque tousjours ou mauvaise, ou perilleuse, ou suspcte. Qu'on se desface de l'ambition de penetrer plus avant qu'eux, dans un Païs qu'ils ont connu, & qu'ils ont apprehendé. Ils ont fait toutes les Descouvertes ; Ils ont achevé toutes les Conquestes : Il ne faut plus songer à decouvrir ni à conquerir.

Il vaut bien mieux vivre de ses rentes, & jouir à son aise de leurs peines, en leur rendant l'honneur qu'ils ont merite, & la reconnoissance qui leur est devë. Car il se peut faire que ces Docteurs subtils estoient necessaires au Monde ; Je dis au Monde curieux, au Monde disputeur, au Monde contredisant. Peut-estre qu'ils sont entrez dans le dessein de la providence de Dieu, pour l'accomplissement du Royaume de son fils ; pour la derniere perfection de l'œconomie de son Eglise.

Vous sçavez que le fils de Dieu a envoyé divers Apostres à divers Peuples. Vous sçavez que toutes les Millions qu'il a ordonnées, n'ont pas esté faites en mesme temps, & par les douze premiers Envoyez. Il n'a jamais manqué, & ne manquera jamais de pareils Ambassadeurs : Il en a tousjours de tout-prests à recevoir ses ordres ; à executer ses commandemens ; à partir pour les occasions de son service. Il a plus d'un Saint Pierre & plus d'un Saint Paul, nous n'en devons pas douter, Il a aussi plus d'un Saint Thomas. Et à vostre avis n'auroit-il point envoyé le Saint Thomas des derniers temps, aux successeurs d'Aristote, afin de les traiter selon leur humeur, & de les convertir à leur mode ; afin de les gagner par leurs Syllogismes & par leur Dialectique ? Ce saint Thomas de l'Ecole n'auroit-il point esté choisi, pour estre l'Apostre de la Nation des Peripateticiens, qui n'estoit pas encore bien assujettie & bien domtée ? Nation presumptueuse & mutine ; qui defere si peu à l'autorité ; qui se fonde tousjours en raison ; qui demande tousjours pourquoy cela est ; qui est si impatiente de repos, si ennemie de la paix, si disposée aux choses nouvelles,

Il me semble que cette derniere Million n'a pas esté inutile, & il y a quelque apparence à ce que je dis. Mais il en faudra dire davantage, quand l'excellent Homme dont je vous ay tant parlé, nous aura communiqué les

belles choses qu'il a nouvellement meditées. Il m'a promis de les apporter icy : Et je ne douté point que ces belles choses ne pesent pour le moins autant qu'elles brillent ; ne soient aussi fortes & solides qu'elles sont subtiles & deliées. Je l'ay ouy prescher : Je l'ay veu en conversation, & mon tesmoignage ne Vous doit pas estre suspesct.

C'est un homme qui n'a point de visions, & qui ne croit point avoir de lumières. Sa Speculation s'accommode le plus qu'il peut aveque le sens commun. Il suit Aristote, sans estre son Esclave, & le quitte sans devenir son Enemy. Ce n'est point un Factieux dans la Theologie. Il ne se veut point faire remarquer par la singularité de ses opinions. Il defere beaucoup à la pieté & à la doctrine des Peres ; mais il avouë aussi qu'il doit beaucoup à l'ordre & à la methode des Scholastiques. Son équité & sa moderation se conservent parmi les aigreurs & les animositez des Partis, Il s'éloigne en égale distance de l'une & de l'autre extremité. Je vous le redis, & vous le verifierez quand vous l'aurez veu. Son esprit ne tient rien de la lie & de l'impureté de la Terre : Mais ce n'est pas pourtant de l'Air que debite son esprit. Ses subtilitez ont racine & fondement : Celles de la pluspart de vos Docteurs Espagnols n'ont que des feuilles & de la montre ; ne sont que des apparences & des couleurs, qui amusent & qui trompent, comme celles des Nuées & de l'Arc-en-Ciel.

Ils croient pourtant vos Docteurs, que leurs subtilitez sont aussi solides & aussi fermes QUE LES GONDS SUR LESQUELS ROULENT LES GLOBES DES CIEUX, QUE LES PILOTIS SUR LESQUELS DIEU A BASTI LE MONDE : Ce sont les termes magnifiques dont un d'eux se servit une fois, me parlant de luy & de sa raison. Et le bon est qu'en vertu de cette souveraine Raison, ainsi leur plaist-il de l'appeller, ils pretendent de Regner par tout, de Juger de tout, d'estre les Arbitres de toutes choses : Ils veulent conserver dans la Conversation, & dans les Affaires d'Estat, l'autorité qu'ils ont usurpée à l'Escole & aux Actes de Philosophie. Il faut que je vous le face voir, avant que nous-nous separions, & que je prenne congé de la Compagnie. Ce sera par un exemple de fraische memoire, & qui ne vient pas de loin d'icy, quoy qu'il meritast de venir de Cordouë ou de

Salamanque. Cet exemple vous montrera jusqu'où peut aller la confiance & la presumption d'un Docteur.

J'étois il y a quelque temps à la Rochelle, au logis de Monsieur le grand Prieur de France, où arriva un Gentilhomme de Saintonge, qui luy dit pour nouvelles, que Monsieur le Duc d'Espéron estoit de retour d'Angleterre, depuis deux jours. Le Pere *** fameux & redoutable Dialecticien, qui se trouva là, ne donna pas le loisir à Monsieur le grand Prieur de parler, & de dire ce qui luy sembloit de cette nouvelle. Mais se levant de sa Chaire, avec sa mine & sa desmarche de Philosophe gladiateur ; Cela ne sçauroit estre, s'escria-t-il, s'adressant au Gentilhomme Saintongeois, par quatre raisons indisputables, & je m'en vay vous prouver qu'il faut de nécessité que Monsieur d'Espéron soit encore à Londres. Je l'ay pourtant veu à Plassac, respondit le Gentilhomme N'importe repliqua le Pere, il est plus à croire que les Yeux se trompent que la Raison : C'est un Fantosme que vous avez veu, & c'est la Verité que je sçay. Je pense que vous estes homme d'honneur, & que vous ne voudriez pas en faire accroire à personne : Mais je soustiens que les Sens sont des imposteurs ; que l'Homme exterieur est sujet aux illusions ; que la Nouvelle dont il s'agit implique contradiction morale, & peut-estre contradiction physique, & c.

Après cet exemple, fions-nous à la souveraine Raison ; Faisons conscience de douter de l'infailibilité d'un Maistre és Arts ; Ne faisons point de différence entre les visions de nos Docteurs, & les oracles de nostre Doctrine : Recevons les Nouvelles du Monde à venir, sur la parole de ces gens-là qui jugent si bien des Nouvelles du Monde present. Bon Dieu qu'Aristote & que sa Diatectique ont gasté de Testes ! Qu'il y a dans le Monde de Foux serieux ; de Foux qui se fondent : en raison ; de Foux qui sont déguisez en Sages ! O mon Dieu, que le silence du Sanctuaire est bien meilleur que le babil des Academies, & qu'il vaut bien mieux marcher dans la simplicité de vos voyes, que de s'égarer dans les labiryntes d'Aristote

DE LA LANGUE
DE L'EGLISE,
ET DU LATIN
DE LA MESSE.

DISCOURS SIXIESME.



INSI se passa la Conference, où Socrate traita un peu mal la trop fine & trop curieuse subtilité. Quelques jours apres il nous vint voir un Homme du païs Latin ; homme plein de grands desseins, & qui meditoit plusieurs ouvrages, dont les moindres estoient des Poëmes Epiques, & des Histoires. Il travailloit alors à la continuation de celle de Monsieur de Thou, & avoit pour cela, à ce qu'il disoit, des Magasins de choses & de paroles. Nous sçeusmes de luy qu'il avoit fait ses Estudes en Italie. Mais ayant harangué deux ou trois fois dans l'Academie des Humoristes, il pensoit que la Renommée nous le devoit avoir appris, & que les acclamations qu'il avoit recevës aux rives du Tybre, eussent esté ouïes jusques sur les bords de la Charente.

Cet homme ne parloit que de la pureté de la diction, & de la noblesse du stile. Il ne connoissoit de veritable Rome que celle de l'ancienne Republique, & n'avoüoit pour legitimes Romains, que Terence, Ciceron,

& deux ou trois autres. Tout le reste luy sembloit Barbare ; & à son avis, la Barbarie avoit commencé dès les premières années de l'Empire des premiers Césars. Seneque estoit une de ses grandes aversions : Le Latin de Pline luy faisoit mal au cœur ; celui de Tacite luy donnoit la migraine. Il n'avoit donc garde de gouter celui du Missel & du Breviaire ? S'estant eschapé là-dessus, avec peu de reverence pour les choses Saintes, Socrate l'arresta sans le quereller, & l'interrompant doucement, l'empescha d'achever de perdre le respct qu'un Chrestien doit à sa Religion.

Ce n'est pas d'aujourd'huy, luy dit-il, qu'on attaque le Christianisme par cet endroit, qui vous semble foible. La simplicité, la rudesse, l'impureté mesme du langage a esté reprochée aux premiers Fideles. Ils ont esté renvoyez à l'Escole, aussi bien que nous ; Et ce nous est de l'honneur qu'on nous menace des mesmes verges, dont on a battu la Sainteté de nos Peres.

Je demeure d'accord avec vous, que si Ciceron revenoit au Monde, & qu'il entrast dans une de nos Eglises, il auroit bien de la peine à entendre ce qu'on y recite & ce qu'on y chante. Il seroit surpris d'une estrange sorte, des mesures de nos vers, de nos rimes en prose, de nostre *Alleluya*, de nostre *Amen*, de nostre *Deus Sabaoth*, de nostre *Osanna in excelsis*. Peu s'en faudroit que le Latin de la Messe ne luy fust une langue inconnüe ; & qu'il n'eust besoin de guide & de truchement en un Païs où il a regné par la puissance de la Parole. Mais neanmoins ayant tousjours esté extrêmement raisonnable, je m'asseure que nous le rendrions capable de nos raisons, & qu'après nous avoir ouïs, il ne s'estonneroit pas si fort que ce petit changement fust arrivé, dans la grande & universelle revolution des choses du Monde.

Pour vous qui n'estes pas Ciceron, pardonnez-moy, si je vous dis qu'estant des nostres, vous avez tort de faire l'estranger parmy-nous. Il me semble qu'en matiere de Latin, vous ne devriez pas estre plus delicat que le Cardinal Sadolet & que le Jesuite Maphée. Ils ont esté tous deux de l'une & de l'autre Rome. Comme ils ont escrit des Histoires, & des Traitez de Morale, ils ont dit aussi la Messe & le Breviaire. Mais l'importance est qu'ils ont dit la Messe & le Breviaire serieusement, & tout de bon : Ils estoient persuadez de ce qu'ils disoient. Leur singuliere pieté, qui fut en si bonne odeur à l'Eglise de leur temps, nous oblige de le croire ; Et nous

sçavons qu'il y a encore aujourd'huy à Rome de ces sortes de Romains. Il y a de nos Prestres & de nos Prelats, qui trouveroient leur place dans l'ancienne Republique ; qui auroient rang parmy les Chevaliers & les Senateurs qui seroient du nombre des Peres Conscripts. Mais ces vrays & legitimes Romains sçavent distinguer les Temps & les choses ; Ils font leur devoir à l'Autel, & suivent leur fantaisie dans le Cabinet : Quand ils prient & quand ils sacrifient, leur Eloquence ne vient point troubler leur Devotion ; Ils ne sont point destournez de l'attention des sacrez Mysteres, par la rencontre du mauvais Latin.

Je l'appelle ainsi, pour m'accommoder à vostre mode. Mais presupposez que le Latin qui vous choque ne soit pas Latin. Si vous en avez tant de dégoust, prenez-le comme une medecine, & avalez-le sans le gouter. Prenez-le pour une Langue nouvelle, que la Religion a consacrée, & dont l'usage a esté receu dans le Royaume de Jesus-Christ. Vous n'ignorez pas que parmy les Profanes mesmes il y a toujours eu une Langue Sainte, & que les vers des Saliens n'estoient pas du stile de Virgile, ni la prose des Pontifes de celui de Ciceron.

Mais si vous ne trouvez pas belle la nouvelle langue dont il s'agit, parce que le son vous en déplaist, penetrez plus avant dans sa signification, & ne la condamnez pas sur le simple tesmoignage de vos oreilles. Nos Tresors ne laissent pas d'estre Tresors, pour estre dans des vaisseaux de terre. Dieu qui s'est déguisé à l'Autel ; qui s'y est comme dégradé soy-mesme, sous de viles & chetives apparences, justifie & approuve par ce choix, toute autre sorte d'abaissement & de pauvreté, du costé de l'homme.

Ce dehors qui vous offense, cette escorce qui vous paroist si vilaine, & si raboteuse, enferment des biens & des richesses sans nombre. L'accomplissement des plus hautes resolutions qui ont esté prises dans le Ciel ; Le chef-d'œuvre de celui qui a fait le Ciel & la Terre ; La magnificence de sa Grace, la profusion de son Amour, les excès d'une Puissance qui n'a point de bornes, & qui ne connoist point de mesure ; Tout cela est caché sous le fer de ces paroles ; Tout cela est couvert de cette poussiere, de cette rouille du mauvais temps. Ne vous mettez point en peine pour l'interest de la Religion : N'ayez point de peur que la dignité des Mysteres soit violée. La rudesse des termes ne gaste rien dans la Religion.

L'ignorance des Ministres n'est point contagieuse aux Mysteres : En certains cas mesme elle a du merite, & fait partie de la pieté.

Je veux vous communiquer une histoire que j'ay trouvée en bon lieu, & qui a esté oubliée par Dion & par Suetone. Il y eut autrefois un homme d'une petite ville d'Italie, qui en pleine assemblée du peuple Romain, remercia l'Empereur Auguste, *de ce qu'il luy avoit fait une injustice*, ayant dessein. de le remercier d'une grace qu'il luy avoit faite. Le Peuple qui estoit assemblé, voulut mettre en pieces ce pauvre homme, se figurant qu'il avoit offensé l'Empereur. Mais ce sage Prince arresta la fougue du Peuple irrité, & blasma le zele indiscret de ceux qui l'aimoient sans jugement. Il dit que cette sorte de remercement ne luy estoit pas desagreable, parce qu'il ne regardoit pas tant à la parole qu'à l'intention. Pensez-vous que Dieu soit de plus fâcheuse humeur que les hommes, & plus difficile à contenter que cet Empereur ? Vous imaginez-vous que sa justice vindicative s'esté de jusques sur cette espece de coupables, & que les fautes contre la Grammaire soient crimes de leze-Majesté divine, soient pechez contre le saint Esprit ? Je voy bien que vous n'estes pas assez informé des choses de l'autre Monde.

Je vous declare de la part de Dieu, qu'il ne demande point de Harangues estudiées ; qu'il se contente de l'Eloquence de nos cœurs & de nos soupirs ; que les Barbarismes des gens de bien, le persuadent mieux que les Figures des Hypocrites. Il est de ces Peres, qui prennent plaisir au jargon & au begayement de leurs Enfans ; qui se delectent de leurs equivoques & de leurs mesprises. Il entend le silence de ceux qui l'adorent, & par consequent il exauce leurs signes, & leurs pensées. Devant luy les Muets mesme sont Orateurs. A plus forte raison ceux qui n'ont que la langue empeschée, & qui sont de Balbut en Balbutie, comme disoit de soy-mesme le bon-homme Monsieur de Malherbe : A plus forte raison ceux qui manquent seulement d'Eloquence, & qui n'ont point appris des Institutions de Quintilien à parler regulierement, & avec art. N'en desplease à l'Art & aux Artisans, Dieu escoute plus volontiers ces gens-là, que les beaux parleurs ; que les faiseurs de Suasoirs, & de Controverses ; Il ne les exclud point de sa Communication, quoy qu'ils soient excommuniez de vos Academies d'Italie.

Mais pour vous monstrier par un exemple autentique, que Dieu reçoit en bonne part, les incongruitez qui partent d'une bonne ame, je vous feray voir, quand il vous plaira, dans une Relation approuvée, qu'il a fait faire de grands Miracles, avec trois mots de mauvais Latin. Celuy qui les prononçoit ne les entendoit pas ; Il les disoit mesme à contresens ; Il prenoit la negative pour l'affirmative ; il maudissoit au lieu de benir. Mais ces maledictions estoient rectifiées par son innocence, & par sa bonté ; Et Dieu respondoit au cœur de l'homme de bien, & non pas aux paroles de l'ignorant.

Après cela, scandalisez-vous de l'ignorance des Prestres, qui ne sçavent pas lire, & sçavent encore moins parler. Je l'ay defia dit une fois ; L'ignorance du Ministre ne gaste point le Mystere. La pureté de la chose se conserve parmi les mots impropres, & les locutions vicieuses. La Religion demeure saine & entiere dans tout ce desordre de Grammaire, dans tout ce renversement de regles & de preceptes. Tous ces defauts sont soustenus par l'excellence de la Pieté : Toutes ces bassesses sont relevées par la hauteur du Christianisme. Une vertu superieure se mesle dans tout cela, qui le change, qui le reforme, qui le perfectionne. Une Force invisible anime ces foiblesses apparentes. Cette Ignorance en humiliant l'homme, donne gloire à Dieu, & fait voir qu'il n'y a point de petis instrumens entre ses mains.

Ou disons plustost que Dieu choisit tout exprés les petis & les foibles instrumens, pour confondre la Grandeur humaine ; pour mespriser les forces de la Nature ; pour se moquer de nostre industrie, de nos travaux & de nos machines. Il veut souvent que dans les plus sublimes & les plus parfaites actions qu'il fait faire à l'homme, l'homme n'y contribuë de sa part, que de la misere & de la bassesse ; que de l'infirmité & de l'imperfection.

CE Discours estonna l'homme du païs Latin, jusqu'à luy donner de l'effroy : Il fut contraint de le confesser. Il avoüa que nos Mysteres avoient non seulement ensoy, je ne sçay quoy de terrible & de redoutable, mais aussi dans la bouche de ceux qui n'en parloient pas indignement. Il reconnut que la Barbarie du Christianisme ne diminuoit rien de sa Dignité & de sa Grandeur. Mais la conclusion du Discours ne luy sembla pas moins estrange & moins estonnante qu'avoit fait le reste. Il sentit des aiguillons dans son ame, qui ne laissoient point ses opinions en repos. Il

s'écria ; Il fit des exclamations, malgré qu'il en eust. Il ne pût s'empescher d'admirer des choses qui le faschoient.

Je conclus (ajousta Socrate, après avoir allégué un passage de Theodoret, qui faisoit à son propos, & où il est fait mention de la langue des Romains.) Je conclus que les Hymnes & les Offrandes ne desplaisent point à Dieu, mais qu'il n'a pas pourtant besoin de nos Hymnes ni de nos Offrandes : Car que luy pouvons-nous presenter qui ne soit à luy ? que luy pouvons-nous dire qui luy soit nouveau, & qu'il ne sçache mieux que nous ? Il n'a que faire de nostre rapport, pour estre instruit de l'estat des choses inferieures. Il se peut passer fort aisément de nostre Rhetorique, & de nostre Genre Demonstratif ; de la force & de la subtilité de nostre Esprit ; des ornemens & de la pompe de nos paroles. Bien davantage. Il desire quelquefois la defaillance & la privation de tout cela ; afin que par ce volontaire aneantissement, nous rendions hommage à la Souveraineté de son Estre ; afin que ne paroissant en sa presence que cendre & poussiere, sa Gloire soit estable sur les ruïnes de nostre Merite.

Ce ne sont pas les dorures de l'Offrande ; Ce ne sont pas ses guirlandes & ses fleurs, qui sont de l'essence, du sacrifice ; C'est la mort & la destruction de la victime. Mais, je vous prie, quelle plus noble victime qu'un Esprit domté & assujetti ? Quel plus agreable sacrifice à Dieu, que celuy que l'homme luy fait de sa Raison ; de cette partie altiere & presumptueuse ; de cet Animal fier & superbe, né au commandement & à la superiorité ; qui veut tousjours monter & jamais descendre ; qui ne songe qu'à la Victoire, au Triomphe, à la Couronne ; bien-loin de se resoudre au Joug, à la Captivité, à la Mort ?

Sacrifier ainsi sa Raison est quelque chose de plus que de sacrifier son Fils unique, & Isaac n'estoit point si cher à Abraham, que nous sont cheres nos opinions. Il n'y a point d'Enfans que nous aimions davantage, que ceux qui naissent de nostre Esprit, & desquels nous sommes Pere & Mere tout-ensemble, Ce sont pourtant ces chers & ces bien-aimez qu'il faut immoler : Il y a de l'innocence, il y a de la vertu en ce parricide. La violence est bonne, qui arrache tout ce qui empesche, tout ce qui embarasse dans le chemin du salut. Estouffer la Nature, quand elle s'oppose à la Grace ;

Chasser de l'Ame le Bien naturel, pour faire place à un meilleur Bien, c'est une Cruauté Heroïque, qui vaut mieux que la Justice Morale.

Plus nous sommes vuides de nous-mesmes, plus nous avons de disposition à estre remplis de Dieu. D'ordinaire il observe ce silence de nostre Raison, pour s'entretenir avec nous, sans estre interrompu par le babil & par les questions de cette Importune. Quand l'Ame se trouve dans ces pesanteurs, & dans ces assoupissemens, il prend plaisir à la réveiller, & à s'apparoistre à elle. Il luy envoie en cet estat-là des Songes qui sont des Leçons ; des Songes qui l'avertissent & qui l'instruisent ; des Songes sages & mysterieux. Il choisit l'heure de nos Eclipses, pour nous communiquer ses lumieres.

Et partant s'il estoit permis d'opter, j'aymerois bien mieux cette Raison prisonniere de la Foy, & sacrifiée par l'Humilité ; cette Raison abbatuë & endormie, voire mesme morte & enterrée au pied des Autels ; que cette autre Raison juge de la Foy ; animée d'orgueil & de vanité ; si vive & si remuante dans les Escoles ; qui fait tant la Maistresse & la Souveraine ; qui ne parle que de regner & de vaincre par tout où elle est. On trouve Dieu bien plus aisément dans le calme & dans la douceur de la Pieté ; que dans le bruit & dans les contentions de la Theologie. Le travail des Sçavans n'a garde d'aller ni si viste ni si loin que l'oysiveté des Humbles.

C'est donc le Monde visible que Dieu a abandonné aux argumens, & aux disputes des Philosophes, & non pas le Monde caché : C'est la face exterieure de la Nature, & non pas les Secrets de la Religion. La connoissance de ces Secrets n'a point esté exposée à la curiosité des beaux Esprits. Il en est comme de cette Riviere merveilleuse, de laquelle quelques Anciens ont parlé : Elle est basse aux Petis & aux Modestes, & profonde aux Grands & aux Superbes : Les Brebis y passent à gué, & les Elephans s'y noyent.



DE QUELQUES PARAPHRASES NOUVELLES.

DISCOURS SEPTIESME.



OCRATE se connoissoit en vers, comme en tout le reste des choses honnestes. Mais il n'avoit plus de passîon que pour les Muses chastes & Chrestiennes. Encore vouloit-il qu'elles fussent tristes & severes ; qu'elles armassent la chasteté de rigueur (d'ordinaire il se servoit de ces termes) que leur simplicité & leur modestie les distinguassent de leurs autres Sœurs, qui sont plus mondaines & plus enjouées. Il vouloit que les Vers, conçus & nez dans l'Eglise se sentissent du lieu de leur extraction, & de l'avantage de leur naissance ; que les Ouvrages Chrestiens portassent la marque du Christianisme ; qu'ils fussent Chrestiens, tant en la forme qu'en la matiere. Vous le verrez par le jugement qu'il fit de la Paraphrase d'un Pseaume, qui m'avoit esté envoyée de Languedoc : Elle estoit de la façon d'un des beaux Esprits de ce païs-là, & on me mandoit que ce bel Esprit y avoit travaillé de toute sa force ; que douze Stances estoient le travail de douze mois ; & qu'encore ne croyoit-il pas en estre accouché a terme, tant il avoit de peine à se contenter. Socrate garda quelques jours cette Paraphrase sur la table de sa chambre, & ayant esté pressé de nous en dire ce qu'il en pensoit, son avis fut celui-cy, qui fut la regle du nostre.

IL falloit suivre Monsieur l'Evesque de Grasse, & ne pas faire effort pour passer devant. En matiere de Paraphrases, il a porté les choses, où elles doivent s'arrester. L'Eloquence qui entreprend d'aller plus loin, est à mon avis trop ambitieuse. La Poësie qui cherche un autre chemin, court fortune de trouver un precipice. Vouloir encherir sur un si grand Maistre, ne me semble pas estre de la modestie d'un Apprenti. Celuy-cy ose tout, & hazarde tout : Un Poëte si prodigue d'abord n'est pas asseuré de pouvoir continuër : Il doit devenir pauvre par sa premiere desbauche.

Mais d'ailleurs, subtiliser da vantage, & quintessencier les Textes sacrez n'est pas une entreprise bien judicieuse, ni qui puisse mieux reüssir à nostre langue, qu'à son Aînée la langue Latine. C'est faire le contraire de ce qu'ils pretendent. Ce n'est ni faciliter ni esclaircir la Sainte Escriture : C'est l'embarrasser & la barboüiller. Au lieu de raffiner l'or de ses paroles, & de faire hausser les choses de prix, ils en alterent la substance, ils en corrompent la pureté.

Le Prophete qu'on m'a fait voir, dans la Paraphrase qu'on m'a montrée, m'a fait compassion en l'estat où je l'ay veu. J'ay eu pitié de l'extravagance de son équipage, de sa ridicule galanterie, de son air de Cour, & tout ensemble de ses marques de College. Les fleurs de Rhétorique, la broderie du stile figuré, l'ostentation & la pompe de l'Escole pourroient estre bien en un autre lieu, mais icy elles ne sont pas en leur place. Celuy que j'ay veu est un chercheur de pointes & un faiseur d'antitheses. C'est un Sophiste, c'est un Declamateur, c'est toute autre chose qu'un Prophete.

PUIS que vous voudriez sçavoir là-dessus, les sentimens des Sages que j'ay pratiquez, cela s'appelle en la langue de la Raison, friser & parfumer les Prophetes, Quelle hardiesse & qu'elle licence, ou plustost quelle effronterie & qu'elle profanation, de se jouër tantost d'un Prophete, tantost d'un Apostre, en les travestissant de la sorte ? de donner des habillemens de Theatre à des personnes si graves & si serieuses ; de les enerver, de les effeminer, & si j'ose le dire, de les faire changer de sexe ? Car que pretend autre chose la foiblesse estudiée de ce langage forcé ; cette violente expression, qui met les Auteurs à la torture, pour ne produire que de la molesse & de l'affeterie ; pour donner un Spectacle de nos Mysteres & de

nos Saint à des Cavaliers & à des Dames pour leur faire voir une beauté artificielle, appliquée par le de hors, contraire à la veritable forme, soit du Prophete soit de l'Apostre ?

Le travail & la sueur du Paraphraste se lisent avec ses pointes & ses antitheses. L'inquietude & le tourment qu'il se donne, me font de la peine, quoy que je n'en veuille point prendre. Les ciseaux, les marteaux & les tenailles ; les dislocations & les ruptures, se voyent & se sentent dans chèque vers. Il n'y en a pas un qui ne gemisse, & ne semble crier misericorde, pour les divers coups qu'il a receus. Le Prophete persuadoit sans Rhetorique ; Le Paraphraste est Rhetoricien sans persuader. Tant a davantage la liberté de l'Eloquence en sa source, sur la contrainte de l'Art de parler ; le Bien tout pur & tout simple, sur le Bien meslé & falsifié ; la perfection de l'Idée, sur les defaux du Maistre, de la Leçon, & de l'Escolier ! Tant il est vray que Dieu est inimitable à l'Homme, & la Majesté à l'industrie ! Mais il faut le prendre d'un ton plus bas.

Je vous parlay dernièrement de ce beau Portrait de Thesée, qu'avoit fait le Peintre Parrhasius. Il estoit beau, mais il ne ressembloit pas à Thesée. Il fut dit par quelqu'un de ce temps-là, que le veritable Thesée avoit esté nourry de chair de bœuf, & que celui de Parrhasius n'avoit mangé que des roses. On pourroit se servir du mesme mot, sur le sujet des Paraphrases, si peintes & si fleuries. Ce sont de belles Images, mais elles n'ont pas esté tirées après le naturel ; mais elles n'ont pas esté faites pour ressembler ; mais ce qu'elles representent n'y est pas reconnoissable. Pareilles Pieces sentent Paris, la Cour & l'Academie : Mais elles n'ont rien de Hierusalem & de Sion ; rien du Tabernacle & du Sanctuaire ?

N'est-ce pas se moquer de L'ANCIEN DES JOURS, de le vouloir faire parler à la mode ? de luy apprendre le jargon des Cercles & des Cabinets ; de luy faire dire, quand il nous plaist, nostre *ajuster*, nostre *esplucher*, nostre *se piquer de parfait*, & *se piquer de perfection*, nostre *de belle hauteur* & *de haut en bas* ? Nous voudrions qu'il se servist aussi souvent que nous, *de nos lumieres* & *de nos veuës*, que nous employons à toutes occasions & à tous usages. Nous voudrions que le TERRIBLE, le TRES-HAUT, & le TRES-FORT, que le DIEU DES ARMÉES, & le SOUVERAIN DES SOUVERAINS s'accommodast, comme nous à la

coustume du lieu & au goust du Temps ; qu'il se rendist complaisant à toutes les fantaisies des Cavaliers & des Dames ; qu'il prist aussi-tost que nous, les Nouveautez qu'on nous apporte de la Cour, & qui distinguent dans les Provinces les honnestes gens d'avec le Peuple.

Pour ne rien dire de pis, ce seroit traiter bien familièrement dans le commerce du langage, celui qui d'une parole a fait le Ciel & la Terre ; celui qui de tout temps a instruit & a despesché les Anges, Comme ses Courriers & ses Messagers, pour faire sçavoir au Monde sa volonté. Mais quand il ne seroit que celui qui a enseigné les Patriarches, & qui a parlé par les Prophetes, il me semble qu'il n'y a point d'apparence de ramener à l'Escole de la Grammaire le plus vieux de tous les Docteurs ; de vouloir polir & civiliser le Saint Esprit ; d'entreprendre de reformer son stile & sa maniéré d'escire. Quand on n'auroit point de consideration pour une telle Grandeur que celle de Dieu, il en faudroit avoir pour une telle Vieillesse que celle de sa Parole ; & reconnoistre le merite des choses Anciennes, quand on ne pourroit pas comprendre la dignité des choses Divines.

On doit certes plus de respect à cette sainte Antiquité, que de la desguiser, que de la masquer ainsi tous les jours ; que de luy faire porter toutes les marques de l'incondance & de la legereté de la France. Les rides & la terre de son visage plaisent davantage aux yeux des Sages que nostre fard, & que nos couleurs. La bassesse de son expression vaut mieux que la magnificence de nos figures.

O Rhetoricien, ô Dialecticien, qui faites des Paraphrases, si c'est vostre humeur que de changer à toute heure, qui vous a dit que les Prophetes & les Apostres soient de vostre humeur ? Ils sont ennemis des Nouveautez & des Modes, dont vous estes amateurs. Et ne pensez pas leur faire plaisir de leur prester si liberalement, & sans qu'ils en ayent besoin, vos Epithetes & vos Metaphores ; de les charger de vostre Alchimie, & de vos Diamans de verre, ou si vous voulez que j'en parle plus noblement, de vostre bon or, & de vos perles Orientales. Ces ornemens les deshonnorent : Ces faveurs les desobligent. Vous pensez les parer pour la Cour, & pour les jours de Ceremonie, & vous les cachez comme des Mariées de Village sous vos affiquets & sous vos bijoux : Vous les accablez de la multitude de vos richesses, ou fausses ou veritables. Vous voulez leur rendre le visage plus

agreable, & vous leur ostez le cœur. Par l'addition de l'Estranger & du Superflu, vous effacez souvent le Propre & l'Essentiel.

Escoutez un Oracle, sorti de la bouche du Cardinal du Perron, que nous allions consulter à Bagnolet les dernieres années de sa vie. Deux choses, disoit-il, qui sont separées par tout ailleurs, se rencontrent & s'unissent dans la sainte Escriture, LA SIMPLICITÉ ET LA MAJESTÉ. Il n'y a qu'elle seule qui sçache accorder deux caracteres si differens. Mais ces caracteres si differens, cette Simplicité & cette Majesté, se conservent dans les Originaux, & non pas dans les Copies. On ne les trouve que dans la Langue maternelle de l'Escriture, ou pour le moins dans des Traductiõs si fideles, (la politesse de ce Siecle aura de la peine à souffrir cecy) dans des Traductions dis-je, si fideles, si litterales, & qui approchent de si près du Texte Hebreu, que ce soit encore de l'Hebreu, en Latin ou en François. Les Huiles vierges sont les veritables Huiles. Le Baume n'est Baume que tel qu'il coule de l'Arbre qui le produit : Ce qui passe par les mains des Distillateurs, par l'alambic des Apoticaire, est quelque autre chose. Ce n'est plus cette premiere & precieuse liqueur ; Ce sont des drogues sophistiquées : Ce n'est plus l'ouvrage de la Nature, ce sont les inventions & les changemens de l'Art.

MAIS si faut-il adoucir ce qui est rude ; esclaircir ce qui est obscur ; démesler ce qui est entortillé ; donner quelque liaison aux paroles pour faciliter le sens. Voila les pretextes de Messieurs les Paraphrastes, qui feroient bien mieux d'employer sur un autre fons, les soins & la culture qui ne reüssissent pas en celui-cy. L'Escriture sainte se contente de sa solidité & de sa force : Qu'ils aillent porter ailleurs leur delicatessen & leur douceur ; leur proportion & leur regularité.

Il n'y a rien de commun entre la Musique & le Tonnerre. Ce n'est pas dans ce bruit épouvantable qu'on remarque des accords & des mesures : Ce n'est pas aussi dans les mouvemens d'une ame agitée de Dieu, qu'il faut chercher de l'art & de la methode. Cét ordre & cette suite si scrupuleuse sont peu dignes de la liberté de l'esprit de Dieu ; sont des marques de contrainte & de servitude ; sont des chaisnes & des fers, que brise & met en pieces du premier coup cet Esprit dominant & Souverain : Il ne s'enferme pas dans des bornes si estroites que sont celles de nostre maniere de

concevoir & de dire : Il n'est pas captif des regles & des preceptes. La Poësie des Pseaumes & des Cantiques n'est pas un cours paisible, doux & naturel ; Il est rapide & impetueux. Ce sont des débordemens & des excès. L'effort & la violence ; le desordre mesme & le tumulte appartiennent à cette Voix qui arrache les Cedres, & qui esbranle les fondemens des Montagnes.

MAIS ne pensez pas que je sois tout seul de cét avis, & que je veuille faire passer mon chagrin dans la Republique des lettres, pour une loy fondamentale de la mesme Republique. Ne vous imaginez pas que j'aye dessein de donner cours à une nouvelle opinion, au desavantage de la Nouveauté, & au préjudice des Paraphrases. Mon opinion a esté publiée, cinquante ans avant que je fusse né, & je vous la veux monstrier dans ce livre. C'estoit un livre escrit à la main, d'un des grands hommes du dernier Siecle, & peut-estre son propre Original, qu'on avoit apporté sur la table du Cabinet, pour le conferer avec les Editions imprimées. Il y chercha ce passage qu'il nous leut.

Piget illorum operæ qui David Psalmos suis calamistris inustos, sperarunt efficere plausibiliores. Mihi Spiritus Divinus eiusmodi placet quo se ipsum ingessit à Patre, non quemadmodum ab hominibus distortus est. Neque David illa Cantica, admirabilia sunt mihi, nisi quibus legibus ab illo dicta sint, hauriantur.

Hors mesme de l'enceinte des choses saintes, & dans l'estenduë des lettres profanes, ce mesme grand homme, que nos Amis de Hollande traittent quelquefois de Prince & quelquefois de Heros, a esté peu favorable aux Traductions si eloquentes. Et quoy que Muret l'appellast son Pere ; quoy qu'il eust defendu l'éloquence de Ciceron contre la malignité d'Erasme, il n'estoit pas neanmoins d'avis qu'on traduisist les livres d'Aristote du stile de Ciceron. Voicy à peu près ce qu'il en a escrit, dans une Preface qui a esté sauvée du naufrage de ses autres Oeuvres, par un

homme de ma connoissance. Je pense que je me pourray souvenir des termes.

Nolim ego Aristotelem Ciceronianum. Naturæ enim imitator Philosophus nihilo superfluo fœdare debet Orationem ; rerum quippe imago est Oratio. Catoni statuæ diadema imponas aut crepidas subdas, Græcam aut Persicam putes. Probi ergo Interpretes castigent superbum & exultans illud atque adeo confidens genus Orationis. Representent Auctorem, non ipsi condant. Interpres ille est qui inter prædes duos sequester intervenit, cujus fides si fluxa sit, nomen amittit suum. Nam & mentitur sciens, plerumque Auctorem mendacem facit.



CONSIDERATIONS SUR QUELQUES PAROLES DES ANNALES DE TACITE.

DISCOURS HUITIESME.



E lendemain de la journée des Paraphrases, ainsi fut-elle appelée par un galand homme qui s’y trouva ; Socrate receut de Paris une nouvelle Traduction des Annales de Tacite : Elle luy plût extrêmement : Il en parla comme d’un Chef-d’œuvre en nostre langue : Il nous en leut à diverses fois, des feüilles entieres : Et un jour s’estant arresté à l’ouverture du livre, sur un endroit qui luy sembla digne de consideration, voicy à peu près le Discours qu’il fit, en presence du Provincial, gasté de la Cour, Idolatre de la Faveur & des Faveurs, grand faiseur de Panegyriques & d’Eloges.

C’EST le moyen de faire souvent injustice que de juger tousjours du merite des Conseils, par la bonne fortune des Evenemens. Croyez-moy, & ne vous laissez pas esbloüir à l’éclat des choses qui reüssissent. Ce que les Grecs, ce que les Romains, ce que nous avons appelé une Prudence admirable, c’estoit une heureuse temerité. Il y a eu des hommes, dont la vie a esté

pleine de Miracles, quoy qu'ils ne fussent pas Saints, & qu'ils n'eussent point dessein de l'estre : Le Ciel benissoit toutes leurs fautes ; le Ciel couronnoit toutes leurs folies.

Il devoit perir, cet Homme fatal (nous le considerasmes il y a quelques jours dans l'Histoire de l'Empire d'Orient) il devoit perir, dès le premier jour de sa conduite, par une telle ou une telle entreprise ; Mais Dieu se vouloir servir de luy, pour punir le Genre humain, & pour tourmenter le Monde : La Justice de Dieu se vouloit vanger, & avoit choisi cet Homme, pour estre le Ministre de ses vengeancees. Il falloit donc qu'il fist, quelque malade, quelque moribond qu'il fust, ce que Dieu avoit resolu qu'il feroit avant sa mort. La Raison concluoit qu'il tombat d'abord, par les Maximes qu'il a tenuës ; Mais il est demeuré long-temps debout, par une Raison plus haute qui l'a soustenu : Il a esté affermi dans son pouvoir, par une Force estrangere, & qui n'estoit pas de luy ; une Force qui appuye la foiblesse, qui anime la lâcheté, qui arreste les cheutes de ceux qui se precipitent, qui n'a que faire des bonnes Maximes, pour produire les bons Succés. Cet Homme a duré, pour travailler au dessein de la Providence : Il pensoit exercer ses passions, & il executoit les Arrests du Ciel. Avant que de se perdre, il a eu loisir de perdre les Peuples & les Estats ; de mettre le feu aux quatre coins de la Terre ; de gaster le Present & l'Avenir, par les Maux qu'il a faits, & par les Exemples qu'il a laissés.

Ces Exemples sont contagieux, & leur venin passe jusqu'à la Posterité. Nostre amy de Hollande l'a remarqué devant nous. Le Dictateur a esté le Pedagogue des Trium-virs, bien qu'il y ait eu quarante six ans entre luy & eux. La premiere Proscription a esté la Tablature de la seconde. SYLLA L'A BIEN PU, POURQUOY NE LE POURRAY JE PAS ?

Voila la Politique des mauvais Princes, qui reüssit admirablement, pourueu qu'elle ne trouve point d'opposition, & que l'audace du Palais agisse sur la timidité du Peuple. UN PEU D'ESPRIT ET BEAUCOUP D'AUTORITÉ ; c'est ce qui a presque tousjours gouverné le Monde ; quelquefois avec succès, & quelquefois non ; selon l'humeur du Siecle, plus ou moins porté à endurer ; selon la disposition des Esprits, plus farouches ou plus aprivoisez.

Mais il faut tousjours en venir-là : Il est tres-uray qu'il y a uelque chose de divin ; Disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les Etats. Ces dispositions & ces humeurs, dont nous venons de parler ; cette Fièvre chaude de rebellion, cette Letargie de servitude viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le Poëte & les Hommes ne sont que les Acteurs : Ces grandes Pieces qui se joüent sur la Terre ont esté composées dans le Ciel, & c'est souvent un Faquin qui en doit estres l'Atrée ou l'Agamemnon. Quand la Providence a quelque dessein, il ne luy importe gueres de quels instrumens & de quels moyens elle se serve. Entre ses mains tout est Foudre, tout est Tempeste, tout est Deluge, tout est Alexandre, tout est Cesar : Elle peut faire par un Enfant, par un Nain, par un Eunuque, ce qu'elle a fait par les Geans, & par les Heros ; par les Hommes extraordinaires.

Dieu dit luy-mesme de ces gens-là, QU'IL LES ENVOYE EN SA COLERE, ET QU'ILS SONT LES VERGES DE SA FUREUR. Mais ne prenez pas icy l'un pour l'autre. Les Verges ne piquent ni ne mordent d'elles-mesmes ; ne frappent ni ne blessent toutes seules. C'est l'Envoy, c'est la Colere, c'est la Fureur, qui rendent les Verges terribles & redoutables. Cette Main invisible, ce Bras qui ne paroist pas, donnent les coups que le Monde sent. Il y a bien je ne sçay qu'elle Hardiesse, qui menace de la part de l'Homme, mais la Force qui accable, est toute de Dieu.

LE Provincial, faiseur de Panegyriques, fut surpris d'oüir parler de la sorte ce vieux Docteur, qui expliquoit l'Histoire Romaine d'une si nouvelle façon ; qui s'esloignoit si fort du stile ordinaire de la Cour ; qui non seulement rendoit si ridicule le Serieux des Panegyriques, mais qui faisoit voir si petite la Grandeur des Roys.

Il est certain que jamais homme ne vit les choses du Monde aveque de meilleurs yeux ; ne fut mieux gueri des opinions populaires ; ne fut moins Flateur ni moins Admirateur que Socrate. Comme il mesprisoit extrêmement les bassesses de l'ame des Courtisans, il n'estimoit gueres les eslevations des fortunes de la Cour : Cette hauteur luy sembloit estre une proche disposition à la cheute. Bien loin de porter envie à la condition des Favoris, il avoit pitié de celle des Princes.

Regardez, nous disoit-il, s'estant arrêté sur un autre Passage des Annales de Tacite, Regardez au delà de ces Ballustres d'argent, ces grands Lits de drap d'or, en broderie de perles. Il vous semble qu'on n'y sçauroit estre malade : Vous-vous imaginez qu'on n'y devrait faire que de beaux songes. Neanmoins c'est là dedans où les plus vilaines des Maladies & les plus sales des Animaux ont attaqué les Roys & les Dictateurs ; ont triomphé de l'orgueil des Sceptres & de la vanité des Couronnes. C'est là dedans où les Nuits sont pleines de Spectres & de Fantomes ; où un pauvre Prince s'éveille en sursaut, & crie qu'on le tuë ; où les remors du Passé viennent agiter une conscience effrayée, & faire des plaintes & des reproches à celui qui n'a oüi tout le jour que des acclamations & des loüanges.

Les jeux, les divertissemens, les plaisirs ne guerissent point les ames qui souffrent. Ce ne sont point de veritables remedes ; ce sont de simples amusemens de la douleur : Ils ne chassent point, ils n'emportent point le Mal : Ils trompent, ils endorment le Malade : Ils ne produisent que des intervalles de relasche, que des momens de tranquillité. Les joyes qui sont artificielles durent peu : Pour estre longues & assurées, il faut qu'elles viennent de source, & que la Nature soit contente. Il faut que le contentement ait sa racine dans le cœur : Autrement ce n'est que du fard sur le visage : Le moindre accident l'efface, & l'Apparence tombe au premier rayon de la Verité. Aussi vostre Virgile a mis en Enfer ces sortes de joye, & les appelle de MAUVAISES JOYES. Pensez-vous que celles de la Cour soient beaucoup meilleures ?

Representez-vous, je vous prie, le cruel Theodoric, apres la mort du sage Symmaque. Il est assis à une table d'or & d'yvoire ; chargée des tributs de plusieurs Provinces ; des dépouilles de la Terre & de la Mer. Ce n'est pas tout que cela. Outre les moissons de fleurs, & ce fut peut-estre en Hiver que cette feste fut celebrée ; outre les fruits estrangers & ceux du païs ; outre la rareté & l'abondance en un mesme lieu, il y a quelque chose de plus delicat & de moins materiel, qui entre dans le festin, & qui va chatoüiller l'esprit par le passage des sens. Les douces fumées des Parfums, les charmes ravissans de la Musique, la compagnie des Femmes libres, & desireuses de plaire, les Bouffons & les Flateurs ne manquent point à Theodoric, pour la perfection de la bonne chere. Il croit se pouvoir

resjouir avec ce grand appareil de joye. Mais tout d'un coup on sert devant luy la teste d'un gros poisson ; Et il s' imagine d'abord, il s'écrie immédiatement apres, que c'est la teste de Symmaque, qu'on luy apporte de l'autre Monde ; que c'est Symmaque, qui sort du tombeau, & qui s'apparoist à luy, avec sa teste sanglante.

Cette Teste que Theodoric a fait couper, ne luy donne ni paix ni trêve : Ce sang innocent, qui a esté versé par ses Ordres & par l'Arrest de ses Commissaires, le poursuit jusques dans les lieux privilegiez ; jusques dans l'Azile de la Volupté & du Secret ; jusques dans le sein de ses Maistresses & entre les bras de ses Favoris. Il a tousiours en presence un objet qu'il veut toujours fuir. Il se souvient sans cesse de ce qu'il veut sans cesse oublier. Il trouve par tout des images de son crime : Et les plus mal peintes, comme celle-cy, ne laissent pas de blesser son imagination ; de faire douleur à sa memoire ; de corrompre les plaisirs qui luy ont esté preparez ; d'empoisonner les viandes qu'on luy a servies.

Mais puis que vous le trouvez bon, esloignons-nous encore davantage du Temps present, & montons plus haut dans l'Antiquité. Ne sortons point de nostre nouvelle Traduction. Entrons dans la vieille Rome, où ceux qui croient que tous les Sermons parlent contre eux & contre leur race, ne trouveront ni parens ni amis ; ne trouveront pas mesme un seul homme, qui soit de leur connoissance. Ne nous amusons point aux petits, aux mediocres Tyrans : Quittons Theodoric, pour considerer Tibere.

Cette longue suite de Condamnez, de laquelle il fut dit, QU'IL AVOIT FAIT UN PEUPLE DE MORTS, se presente à ses yeux le jour & la nuit. Il voudroit bien les pouvoir tuër encore une fois ; mais ils ne sont plus en sa puissance. Ils ont esté les Martyrs de sa cruauté ; ils sont maintenant les Bourreau de son esprit. Ce sont les Fantomes dont je parlois. Cesont ces Spectres hideux, qui forcent les avenuës de son Isle ; qui assiegent son Palais ; qui volent au tour de son Lit & de sa Chaire ; qui luy monstrent leur sang & leurs playes ; qui luy reprochent ses crimes & sa Tyrannie.

Ainsi les Hommes & les Elemens obeïssent ; Mais les Ombres & l'Enfer le viennent persecuter de leurs visions. Il a donné la Paix à toute la Terre, & n'a pû se la donner à soy-mesme. Il a besoin de consolation dans les

Festes & dans les Triomphes : Ou si vous aimez mieux que ce soit un Poëte qui vous le die, il a beau estre Grand & Victorieux,

*L'Idole de son Crime, amenant la Terreur,
De Feux & de Serpens épouvante son cœur,
Et le triste remors, mesme apres la Victoire,
Est un autre Ennemy, logé
dans sa memoire.
Ses plus beaux jours sont
teints d'une noire vapeur :
Il a tout offensé, tout aussi luy
fait peur,
Et son Throsne devient ô misere du vice !
Le public eschaffaut de son secret supplice.*

Ces vers plurent à la Compagnie ; & à la reserve du dernier, ils furent generalement approuvez. Un certain homme de bas Poitou, qui avoit ouï parler de l'Academie de Paris, s'imagina qu'il y avoit quelque dureté au *public eschaffaut de son secret supplice* ; à cause que tous les mots du vers ne finissent pas par des voielles, qui à son avis, sont plus douces que les consonantes. Socrate reconnut le dégoust de cet homme, à la mine qu'il faisoit, & crût estre obligé de luy dire ; Je voy bien que vostre politesse ne peut rien souffrir de raboteux : La veuë mesme des cailloux vous fait de la peine : Non seulement la rudesse & la dureté, mais l'ombre de la rudesse & le soupçon de la dureté vous choque. Si cela est, je ne vous conseille pas d'aller voir Monsieur le *** de peur qu'il ne vous assomme des vers qu'il fait à coups de marteau, & du plus vilain fer qui se tire de nos Mines. Mais comment vous pouvez-vous accommoder avecque les Muses du Cardinal du Perron, qui sont si ennemies de la mollesse des sons, & de la musique effeminée ; qui sont si austeres & si difficiles ? Il y a de l'apparence que vous avez bien fait des grimaces, quand vous avez leu dans ses Poëmes

*Des Regnes & des Roys au
nom de Christ rebelles,*

Et

Des Mores d'Occident detestable Spectacle.

Mais nous parlerons une autre fois de l'harmonie & de la justesse des mesures. Je veux croire cependant, pour l'honneur de l'excellent Poëte, dont j'ay allegué les vers, que leur substance & leur sens vous ont contenté

l'esprit, quand leur escorce & leur son vous auroient égratigné les oreilles. Au moins m'avoüerez-vous que tous vers qu'ils sont, ils ne sont point fabuleux, & qu'ils se contiennent dans la fidelité de la Prose.

Il est certain que les Historiens ne desmentent point en cecy les Poëtes : Aussi bien qu'eux, ils nous font voir le Tyran, qui tremble au milieu de je ne sçay combien de Legions ; qui a des Armées & des Cita delles, & n'a point d'assurance ni de seureté ; qui n'est pas moins timide que redoutable. Ils parlent aussi tragiquement qu'eux, des frayeurs & des mauvaises nuits de Tibere ; de ses miseres secrettes ; de ses supplices interieurs ; des Serpens & des Tygres de sa conscience. Que ne disent-ils point de cette troupe de Bestes farouches ? Car à leur dire, ce ne sont plus de simples Passions & de simples Vices : Ce sont des Animaux sauvages & furieux, à qui l'ame des Tyrans est donnée en proie ; ce sont des Dents & des Griffes, qui déchirent, qui mettent en pieces l'ame de Tibere.

TYBERIUM NON FORTUNA, NON SOLITUDINES PROTEGE-
BANT, QUIN TORMENTA PECTORIS SUASQUE IPSE POENAS
FATERETUR. QUIPPE SI RECLUDANTUR TYRANNORUM MENTES,
POSSE ASPICI LANIATUS ET ICTUS, & ce qui s'ensuit. Il faudra voir
une autre fois, si la Traduction a bien reüssi en cet endroit.



SUITE
DU MESME
SUJET.

DISCOURS NEUFIESME.



PRES une petite pause, Socrate continua ainsi son discours. Ces paroles de Tacite sont tragiques & pompeuses : Elles ne laissent pas pourtant d'estre historiques & veritables, & les mauvais Princes sont encore plus mal-heureux que l'Histoire ne le dit, & que le Monde ne le croit. Mais voicy une Proposition d'éternelle verité, qui explique l'intention de l'Histoire, & celle du Monde ; qui confirme nostre Discours, & y ajouste un article essentiel.

Que les Princes se glorifient tant qu'il leur plaira, de ne voir rien que le Ciel qui soit plus élevé que leur Throsne ; Qu'ils parlent tant qu'ils voudront, de l'indépendance de leurs Couronnes ; Il y a deux Tribunaux, dont ils ne peuvent deliner la Jurisdiction, & devant lesquels il faut tost ou tard, qu'ils se representent : C'est au dehors le Tribunal de la RENOMÉE, & & celuy de la CONSCIENCE au dedans. Quoy qu'ils facent, quoy qu'ils disent, ils sont du ressort de ces deux Juges : Ils ne sçauroient s'empescher de comparoistre devant l'un & l'autre Tribunal, & d'y rendre conte de leurs actions.

Tibere a humilié toutes les ames ; Il a dompté tous les courages ; Il a mis sous ses pieds toutes les testes : Il s'est eslevé au dessus de la Raison, de la

Justice & des Loix. Il pense avoir osté à Rome jusqu'à la liberté de la voix & de la respiration : Ou les pauvres Romains sont Muets, ou ils n'ouvrent la bouche que pour flater le Tyran. Mais un Homme possedera t-il sans trouble la gloire d'estre plus craint que les Dieux ? (on parloit ainsi en ce temps-là. Gousterat-il sans contradiction, le fruit de cette victoire inhumaine, qu'il a remportée sur les Esprits ? Joüira-t-il paisiblement des avantages de sa cruauté ; de la peur & du silence de ses Sujets ? de la lascheté & des mensonges de ses Courtisans ? La Verité qu'on retient captive, ne sortira-t-elle point par quelque endroit ? Ne paroistra-t-elle point en quelque lieu, à la honte & à la confusion de Tibere ? Oüi certes, & d'une estrange sorte.

Des extrémitez de l'Orient illuy vient une grande Lettre, qui delivre la Vérité opprimée ; qui la venge des Espions & des Delateurs ; qui efface les Odes & les Panegyriques de la Flateie. Cette Lettre injurieuse est escrite de la main du Roy des Parthes, & il n'y a pas moyen de la supprimer. Ce n'est point un Cartel d'Ennemy à Ennemy : C'est une Satyre ; c'est un Pasquin ; c'est quelque chose de pis. Ou plustost ce sont les premieres pieces d'un Procés criminel, intenté par le Genre humain, que les vices de Tibere avoient offensé. Au nom de toute la Terre, un Roy se declare Partie, & prend la parole contre un Empereur.

Après luy avoir reproché sa mauvaise haleine, sa testé pelée, son visage pestri de boüe & de sang, les Monstres & les Prodiges de ses débauches, en un mot les plus visibles defaux de sa personne & les crimes les plus connus de sa vie ; cette grande Lettre, cette Lettre injurieuse luy conseille pour conclusion, *de mettre fin par une mort volontaire, à tant de maux qu'il souffre & qu'il fait souffrir ; l'exhorte de donner par là à toute la Terre, la seule satisfaction qu'elle pouvoit recevoir de luy.*

Vous voyez comme la Renommée condamne Tibere, par la bouche des Estrangers : Mais la Conscience souscrit à cet Arrest, par le propre tesmoignage de Tibere : Car environ ce temps-là il escrit luy-mesme une autre Lettre au Senat, dans laquelle il maudit sa mal-heureuse Grandeur, avec des parolles de desespoir. Il descouvre à nû les inquietudes & les peines d'une ame ennuyée de tout, & mal-satisfaite de soy-mesme abandonnée de Dieu & des Hommes ; qui a perdu jusqu'à ses propres

desirs ; qui ne peut ni vivre ni mourir. Il semble qu'il veuille faire pitié à ceux à qui il faisoit encore peur.

QUID SCRIBAM VOBIS, PATRES CONSCRIPTI, AUT
QUOMODO SCRIBAM, AUT QUID OMNINO NON
SCRIBAM HOC TEMPORE. DII ME DE ÆQUE PEIVS
PERDANT QUAM PERIRE QUOTIDIE SENTIO, SI SCIO.
L'Histoire ajoute, ADEO FACINORA, ATQUE FLAGITIA SUA
IPSI QUOQUE IN SUPPLICIUM VERTERANT.

Les Saintes Escritures, & les Saints Peres qui les expliquent, sont par tout de l'opinion de, l'Hstoire, & ne trouvent point de pareil supplice à celui de la Conscience. Si nous les en croyons, la mauvaise chose que c'est, quand le Bourreau est la mesme personne que le Criminel. La Jusftice divine paroist quelquefois avec éclat, & fait des Exemples, qui sont veus de tout le Monde : Quelquefois aussi elle s'exerce secretement, & abandonne les Meschans à leurs propres cœurs, & à leurs propres pensées.

Cette impunité apparente n'est ni grace ni faveur. L'entrée du Palais ne monstre rien de funeste, & tout rit par le dehors : Mais le lieu du suplice c'est le Cabinet, c'est l'interieur de l'Homme, c'est le plus profond de l'Ame. Et la dedans il y a une Solitude affreuse & terrible, qui est plus à craindre que les Spectateurs & que l'Eschaffaut, parce qu'elle n'a ni qui la console ni qui la plaigne. Sans parler de ce qui se doit faire en l'autre Monde, Dieu a divers moyens de se venger de ses Ennemis en celui-cy : Mais il ne sçauroit mieux les punir, qu'en laissant leur peine à leur discretion.



REMARQUES
SUR DES SERMONS
ET SUR DES TRAITEZ
DE CONTROVERSE,
IMPRIMEZ A LION L'AN
M. DC. XXIII.

DISCOURS DIXIESME.



ELUY qui avoit apporté à Socrate la Traduction des Annales de Tacite, luy fit present de trois ou quatre Sermons, & de quelques Traitez de Controverse, imprimez à Lion l'année mille six cens vingt-trois, & reliez ensemble dans un mesme Livre.

Nous estant trouvez au Rendez-vous, une demie-heure apres soupé, à cause des continuelles visites de l'apresdinée, nous vismes ces Sermons & ces Traitez sur la Table du Cabines. Ils estoient marquez de la main de Socrate & de son crayon : Mais il falloit deviner son chiffre ; Et nous creûmes avoir plustost fait d'en demander & d'en recevoir l'esclaircissement, que de le chercher & de le trouver.

En cecy il se fit un peu plus prier qu'à l'accoustumée. La reverence qu'il portoit à la parole de Dieu, par quelque organe qu'elle sortist, l'empeschoit

de juger des Predicateurs avec liberté : Il supportoit beaucoup de choses qu'il n'approuvoit pas, & comme il ne refusoit ja mais ses loüanges au merite, il donnoit volontiers son silence à ce qui ne meritoit pas d'estre loüé. Il eust bien voulu demeurer dans les mesmes termes : Mais il fallut contenter la Compagnie, & les violences Interrogations que nous luy fismes à diverses fois, tirerent de sa bouche ces Responses, que je mis par ordre le lendemain. Elles peuvent tenir lieu de Commentaire, sur quelques endroits du Livre, assez remarquables & assez beaux : Mais outre cela ; elles peuvent servir d'Adresse à quiconque veut aller droit dans la lecture des autres Livres, & apprendre à juger finement de la valeur des choses & des paroles.

JE ne touche point à la Doctrine du Predicateur : Elle est saine & Catholique : Elle vient des anciennes sources, & n'a pas esté prise dans les nouvelles cisternes. Mais ce n'est pas tout que la Doctrine. Ce n'est pas assez de sçavoir la Theologie, pour escrire de la Theologies ; il faut encore sçavoir escrire, qui est une seconde science. Il faut que l'art des paroles serve de guide & de truchement à la connoissance des choses : Cette connoissance descouvre les grâdes veritez, & cet art les met à la portée des petits esprits.

L'Auteur des Traitez s'y est trompé : Il s'est arrêté à la moitié de ce qu'il devoit : Il s'est contenté d'avoir acquis, & de jouir à sa mode, & n'a pas considéré que la possession n'estoit pas l'usage. Il a crû qu'entendre les Mysteres & les faire entendre aux autres dépendoit d'Une mesme intelligence. Ainsi faute d'art & de methode des Veritez extrêmement hautes sont peu heureusement expliquées. Les Oracles deviennent Galimatias, par la mauvaise disposition de l'organe qui les rend. Ils perdent l'opinion de leur premiere divinité, & n'acquierent point les graces de l'éloquence humaine. La Doctrine du Predicateur paroist moins que quand elle n'estoit pas decouverte : Son silence la cacheoit, & ses paroles la gastent. Ledefaut de la Grammaire des-honore toute sa Theologie.

Qu'il y a de difference entre ces sortes d'Ecrits, & ceux d'un homme qui sçait escrire ; entre ces Traitez de Controvers, & les Actes de la Conference de Fontaine bleau, dont vous avez leu les endroits que je vous ay marquez.

Dans ces Actes les Raisons sont en bataille, & combattent l'Adversaire : Icy elles sont en foule & s'empeschent elles-mesmes. Voila ce que cause le defect de la Discipline & le manquement de l'Art. Pour produire un Ouvrage regulier, il falloit débrouïller la masse & partager la matiere ; sçavoir soustraire & diminuer. Il falloit d'une periode en faire plusieurs, & songer plus à l'ordre qu'à l'abondance. Nous aurions besoin de cette Hache fameuse dont parlent les Grecs, qui retranchoit les superfluitez de leur stile. Nous escriirions moins si nous meditions davantage. Si nous conseillions avec le Temps, il reduiroit nos excès à la mediocrité, outre les autres bons offices qu'il nous rendroit. CET HOMME, disoit-on à Paris, lors que j'y estois, A FAIT UN GRAND LIVRE, PARCE QU'IL N'A PAS EU LE LOISIR D'EN FAIRE UN PETIT.

DANS les Traitez & dans les Sermons il y a des termes qui me sont suspects, & sur lesquels je veux encore deliberer. Un Juge moins indulgent que moy les condamneroit absolument. Il y a d'autres termes qui sont tout à fait insoustenables, & la plus grande indulgence du monde les doit abandonner à la rigueur des Grammairiens ; L'Auteur ne feroit pas mal de s'en deffaire : Mais je voy qu'il ya de l'attache, & que c'est par inclination & par choix, que ces termes luy sont plus familiers que ceux dont il pourroit user sans scrupule. Je n'ay pas dessein, d'esplucher tout le Livre par le menu : Je veux seulement suivre mon Crayon, & vous déchiffrer les Marques que Monsieur le Vicaire pourroit prendre pour des caracteres de Magie.

LE mot de *Religionnaire* n'est pas François. Il vient du mesme païs que celui de *Doctinaire*, & ce fut sans doute un Predicateur Gascon, qui le debita le premier dans les chaires de Paris. De dire aussi *Calviniste*, il me semble que ce seroit faire trop d'honneur à Calvin. Ce seroit faire injure aux Rohans & aux Colignis, & à tant d'autres grands Seigneurs, de leur faire porter le nom d'un petit Sophiste, qui ne pouvoit pretendre qu'à la qualité de leur Ausmonier, s'ils fussent demeurez fermes, comme ils devoient, dans la Religion de leurs Peres.

Mais d'ailleurs *Heretique, Schismatique, Ennemy de l'Eglise, Deserteur & Rebelle de l'Eglise*, sont des termes qui font peur : Ils effarouchent ceux qu'on veut apprivoiser. La passion de la Cause paroist à descovuert en semblables termes : Et cette passion, quoy que je la trouve bonne & legitime, ne seroit pas approuvée par le Critique Casteluetro. Il trouve mauvais que Tite-Live parlant des Carthaginois, les appelle *les Ennemis*, à cause que l'Histoire, qui à son avis doit estre neutre, se declare partielle, en se servant de semblables termes.

Il faut aussi avouër qu'il seroit bien long & bien ennuyeux d'obeïr tousjours regulierement aux Edits du Roy, & de dire *ceux de la Religion pretenduë Reformée*, ayant à les nommer souvent, soit dans une Narration continuë, soit dans un Discours de Controverse, où la repetition de leur nom pourroit estre une piece essentielle de la matiere. De l'autre costé d'accourcir ce nom composé de trois, & de reduire *ceux de la Religion pretenduë Reformée* à *ceux de la Religion* ; je ne pense pas que cet Abbregé fust agreable à l'Eglise Catholique, particulièrement dans un Acte public, & hors de la Conversation privée.

Mais pourquoy, sans avoir recours à des termes odieux, ou à des locutions figurées, ne dira-t-on pas les *Huguenots*, aussi bien que les *Guelphes & les Gibelins* ? Pourquoy parlant en public, nous abstiendrons-nous d'un mot qui est dans la bouche de tout le monde ; que les Estrangers ont emprunté des François ; qui a cours deçà & delà les Monts ? l'Histoire de Davila en est semée d'un bout jusqu'à l'autre : Il se lit en grosses lettres, à la teste d'une des Relations du Cardinal Bentivoglio, RELATIONE, si je ne me trompe, DE GLI UGONOTTI DI FRANCIA.

Je ne voudrois dire ni *les Gueux*, comme on faisoit aux Païs-bas, au commencement des troubles de la Religion, ni les *Parpaillaux*, comme on fit en France, dans nos dernieres Guerres civiles, & durant le Siege de Montauban. Ces deux mots ont esté de courte vie, & leur destin n'a pas voulu qu'ils durassent ; outre qu'ils me semblent un peu trop Comiques & trop populaires. Mais encore me desplaisent-ils moins que *Religionnaire*, qui n'est ni Latin ni Francois, ni plaisant, ny serieux ; qui ne signifie point ce qu'ils veulent qu'il signifie. Le mot de *Religieux* vient de Religion, par la voye legitime & naturelle ; Celui de *Religionnaire*, en vient aussi, mais par

une licence vicieuse. Il est bastard & monstrueux. Pour le moins il n'est pas François, comme je l'ay dit d'abord, & n'a garde d'estre si bon que *Sectaire*, duquel neantmoins on ne se sert pas. La meilleure partie du Peuple ne l'entend point ; le bon Usage ne l'a point reçu ; a esté fabrique dans un coin du Quercy ou du Perigort ; Et par consequent il doit estre condamné comme Barbare, renvoyé à Sarlat ou à Cadenac, d'où il est venu.

Si j'avois une si violente aversion pour les mots vulgaires, & si j'estois absolument resolu de ne parler pas en France comme on parle en France, je voudrois suivre l'Exemple de l'Eglise Grecque, qui employoit en pareilles occasions, un terme extremement doux ; Elle ne disoit point d'injures à ceux qui s'estoient separez d'elle, & ne leur donnoit point de noms odieux : Elle se contentoit de les appeller LES GENS DE L'AUTRE OPINION, sans dire de la mauvaise ; comme si çeust esté pour les distinguer, plustost que pour les offenser, n'y ayant rien de formellement ennemy entre Orthodoxe & Eterodoxe.

Cette façon m'a semblé digne de la civilité de la Grece, & il me souvient d'avoir leu je ne sçay quoy de semblable dans les Despesches de Monsieur de Foix, Ambassadeur pour le Roy prez du Pape Gregoire treziesme. *Sire* (c'est dans une Relation qu'il envoie au Roy son Maistre) *je fis entendre à nostre Saint Pere, comment ceux de la nouvelle opinion demandoient à vostre Majesté, & c*

Ainsi parloit-on à Rome & devant le Pape, de la Cause de Calvin, en un temps où elle venoit d'estre condannée, & où sa premiere nouveauté la rendoit encore plus odieuse qu'elle n'est aujourd'huy, à une Puissance, dont elle avoit l'audace de disputer la Souveraineté, apres en avoir secoüé le joug. Ce Monsieur de Foix estoit un personnage de grande naissance, de rare vertu, & d'eminente doctrine. Hors des fonctions de l'Ambassade, & aux heures de divertissement, il s'entretenoit avec les bons Livres, & nostre Muret estoit un des ses Lecteurs. Ayant, comme il avoit, particuliere connoissance des Lettres Grecques, son François pouvoit bien quelquefois viser au Grec.

Mais je vous prie, qu'elle delicatesses de pieté, ou qu'elle affeterie de langage, dans les Sermons du Predicateur & dans ceux des autres, d'opposer toujours *Demon à Dieu*, & de n'oser jamais dire ni le *Diable*, ni

Satan ? Ont-ils peur d'offenser le Diable, quand ils l'appellent par son nom propre ? Au moins est-ce un nom que luy a donné nostre Seigneur ; Et voudroient-ils reformer ces redoutables paroles, rapportées par saint Matthieu, & sorties de la bouche qui ne pent faillir, ALLEZ MAUDITS AU FEU ETERNEL, QUI A ESTÉ PREPARÉ AU DIABLE ET À SES ANGES. Voudroient-ils corriger Jesus-Christ, & changer Diable en Demon, dans ce passage de l'Evangile, & en tant d'autres passages, soit de l'Ecriture Sainte, soit des Saints Peres ?

Ce seroit une belle chose, s'ils avoient dessein de flater le Diable, en luy choisissant un nom qu'ils estiment plus doux & plus agreable que le sien ; Quoy que je ne voye pas ce qu'ils trouvent de si rude & de si fascheux en ce nom, dans lequel la plus delicate de toutes les langues modernes a trouvé quelque chose qui luy a plû. Car vous sçavez que souvent elle se sert *della Casa del Diavolo*, & qu'elle ne prend pas en mauvaise part *Una cofa diabolica*, *Una memoria diabolica*, & c. Il me souvient qu'il y a un Personnage dans les Comedies de Plaute, & un personnage amoureux, si ma memoire ne me trompe, qui se nomme *Diabolus*, comme Phamphilus ou Phedria. Comme si à la Comedie Italienne il y avoit un *Signor Diavolo*, aussi bien qu'un *Signor Lelio*, ou un *Signor Tancredi*.

La licence & l'Audace sont à blasmer : Mais il y a des scrupules qui ne se peuvent souffrir : Et je vous avouë que j'ay leu avec despit dans les Lettres Latines du Ciceronien Longolius, QUE LES INDIENS AVOIENT PARTAGÉ LE GOUVERNEMENT DU MONDE ENTRE LA DEESSE ET LA FURIE, pour dire entre Dieu & le Diable : Où vous voyez que contre la foy de l'Histoire, & par une temerité encore plus grande que son scrupule, à cause que Furie est du genre feminin, il a mis Deesse au lieu de Dieu, afin que l'opposition fust plus juste.

Ce sont des superstitions ridicules, & une affectation impertinente, de laquelle les Ciceroniens ne seroient pas avoüez par leur Ciceron.

L'ancien Usage reconnoist de bons & de mauvais De mons, de bons & de mauvais Anges, de bons & de mauvais Genies. Pourquoi desobeïra-t-on à l'autorité de cet Usage ? Et si Demon se prend tousjours en mauvaise part, n'y a-t-il pas un notable inconvenient à apprehender ? Car en effet garde l'Equivoque pour les jeunes Allemans, qui commencent à apprendre nostre

Langue, & qui disent quelquefois des Botes *equitables* pour des Botes *justes*. Croyant sur la parole des esprits doux, que Diable & Demon ne font qu'une mesme chose ; & par exemple ayant ouy dire que la Peine & la Recompense sont les deux Demons qui gouvernent les choses humaines ; qu'Aristote est le Demon de la Nature ; que le Favory est le Demon de l'Estat, & c. ils rediront innocemment, & sans craindre de parler mal Francois, que la Peine & la Recompense sont les deux Diabes qui gouvernent les choses humaines ; qu'Aristote est le Diable de la Nature ; que le Favory est le Diable de l'Estat, & c.

LE *Dominus Regnavit* du Pseaume 95. ne me semble pas traduit comme il faut. Prendre possession de son Regne, est Italien, & non pas François. Il faut dire, prendre possession de son Royaume, & c'est une fauce dans laquelle nostre defunt Maistre est tombé deux fois en moins de deux lignes,

*Et vray Roy Tres-Chrestien
son Regne aggrandira.
Des Regnes & des Roys, au
nom de Christ rebelles.*

Royaume est le país où regne le Prince ; *Regne* est le temps que regne le Prince ; & la locution ne seroit pas plus impropre de dire la premiere & la seconde année de son Royaume que la premiere & la seconde ville de son Regne. Autrefois à la Cour ceux qui Italianisoient en François, appelloient le Coursiers de Naples, les chevaux du *Regne*, parce qu'en Italie le Regne est le Royaume de Naples. En ce pays-là, le Regne est encore pris pour une autre chose, & on donne ce nom à la triple couronne du Pape. Je vis mettre le REGNE sur la teste de Paul cinquiesme, quand je le vis couronner à Rome.

LES Eminences ont esté receuës en ce Royaume Mais les Eminentissimes, les Excellentissimes, & c. n'ont point encore passé les Monts. Lors que Monsieur le Cardinal du Perron revint de Rome, apres la Negotiation de Venise, il en apporta *l'Illustrissime Cardinal, & la Seigneurie Illustrissime*, mais personne n'en voulut. Il fut leur Introduceur à la Cour : Il leur donna place à la teste de ses Despefches, & dans ses autres Escrits : Il les imprima dans ses Livres. Tout cela inutilement ; Il n'eut pas assez de credit, pour faire naturaliser ces Nouveaux Venus, & les faveurs particulieres qu'il leur

faisoit, ne pu rent leur acquérir celle du Public. En cecy, comme au reste, Monsieur le Cardinal de Richelieu a esté plus heureux que ses Compagnons. Rien ne luy a esté impossible. Ayant entre pris avec succez des choses aus quelles tout le monde s'estoit anqué, Grammaire ne pouvoit pas seule desobeïr, dans la generale soumission. Il falloit que nostre langue subist le joug, aussi bien que nos Esprits, & que nos Courages. Sans se mettre en peine de la fortune des autres Superlatifs, qu'il n'a pas jugez dignes de luy, il a employé son autorité pour faire reüssir le plus important de tous, celuy de GENERALISSIME, l'independant, & le tout-puissant GENERALISSIME. Et à dire vray, il a mis en usage ce Superlatif d'une admirable maniere, depuis le grand & ample Pouvoir qu'il recevt du Roy allant commander les Armées de France en Italie. Vous sçavez que feu Monsieur le Duc d'Espernon disoit de ce grand Pouvoir, que le Roy ne s'estoit rien reservé, que la vertu de guerir des Escrovêlles.

GENERALISSIME est donc nostre unique Superlatif, & nous sommes obligés de l'honorer en la personne de Monsieur le Cardinal de Richelieu. La langue Françoisse, qui a rejetté tous les autres, n'a pas osé s'opposer à celui-cy, pour le respect qu'elle porte à un si puiffant & si redoutable Instituteur. Hors de là elle ne connoist point de Superlatifs, & c'est un defect que luy reprochent les Italiens. Ils croient qu'elle manque de ce moyen pour porter les choses par la vertu d'un seul mot, jusques dans la derniere extremité du blasme & de la loüange. Ils croient de plus que pour reparer ce defect en quelque façon, nous appellons à nostre aide, le *Ter* des Latins (car ainsi expliquent-ils nostre *Tres*) qui signifie bien nombre & multitude, mais qui est estranger, auxiliaire, & venu de loin, mais qui est plustost une attache jointe à un corps, qu'un membre qui luy soit naturel. Ainsi discourt l'Italie au desavantage de la France. Et en effet elle a raison de nous reprocher nostre pauvreté, elle qui est si heureuse & si riche, parcutierement en Superlatifs. Elle fait des excés les jours mesmes qui ne sont pas de desbauche : Elle est prodigue jusqu'à donner du VOSTRISSIMO ET DU SUISCERATISSIMO SERVITORE dans ses complimens & dans ses civilité ordinaires. La licence des Sie-ordinaires. La licence des Siecles Gothiques n'a pas esté si avant, & ceux qui ont dit

PIENTISSIMUS, PRAEGLORIOSSIMUS, VICTORIOSSIMUS, n'ont pas osé dire TUISSIMUS & VESTRISSIMUS.

J'Ay esté effrayé du *Prodige de devotion*, & immédiatement apres de la *prodigieuse pieté*. Sans quelque temperament & quelque precaution de Grammaire, *Prodigieux* ne peut estre pris en bonne part. *Merveilleux*, *Admirable Extraordinaire* sont les termes receus & approuvez. Ils contentent suffisamment la pensée de l'Ecrivain & l'attente du Lecteur. Ils ne laissent point de remors aux esprits qui se hazardent le moins, & qui apprehendent le plus de faillir.

Pensez-vous qu'on puisse dire un Orateur & un Poëte *prodigieux*, une Harangue & une Elegie *prodigieuse*, quand on a dessein de louer les Orateurs & les Poëtes, les Harangues & les Elegies ? Pour moy je ne le pense pas, & il me semble que *Prodige* & *Prodigieux* ne sont gueres plus obligeans ni plus propres à louer que *Monstre* & que *Monstrueux*. Les Statuës qui sortoient de la main de Phidias estoient admirables, mais celles que Stesicrates concevoit en son esprit eussent esté prodigieuses. Les Heros sont de belle taille, mais la stature des Geans est prodigieuse. Moyse faisoit des Miracles, & les Magiciens de Pharaon faisoient des Prodiges. Dans le langage figuré, on peut dire les Prodiges de la Vie de Neron, mais il faut dire les Merveilles de la Vie d'Auguste.

PRODIGIALE RUBENS se dit d'une Comete, dont la chevelure menace la Terre ; & ne se peut pas dire du Soleil, dont les rayons meurissent les Fruits : Quand mesme le Soleil seroit plus rouge que la Comete ; quand il seroit entré dans le signe de la Canicule, & qu'il verseroit sur la Terre plus de feu que de lumiere. Une femme accouchée d'un serpent, un corps nay avec deux testes, une pluye de pierres ou de sang, sont de Prodiges, qu'on exploite par des actes de Religion, comme des marques de la colere des Dieux, Et vous fçavez qu'il y avoit autrefois à Rome un JUPITER PRODIGIALIS, non pas qui fist des prodiges, mais à qui on faisoit des sacrifices, pour destourner le mauvais effet de ces mauvais signes.

Ciceron aiant dit en quelque lieu, que les actions de Pompée estoient *semblables à des prodiges*, a tesmoigné par là qu'il n'osoit dire qu'elles fussent *prodigieuses*. Il a fait voir qu'en telle rencontre il redoutoit le mot

de *Prodige*, puis qu'il s'est contenté de s'en approcher, & n'a pas voulu aller jusqu'à luy. Par des actions semblables à des prodiges, il entendoit qu'elles estoient d'aussi dure & d'aussi difficile creance que les choses qui arrivent contre le cours ordinaire de la Nature : Mais par des actions prodigieuses on pouvoit entendre, qu'elles estoient contraires aux Loix & à la Raison, & qu'elles porteroient malheur à la Republique. Lors que Claudian esleve Stilichon jusques au Ciel, il parle des Miracles de ses actions. Mais quand il fait descendre Eutropius, plus bas, s'il se peut, que les Enfers, il dit, que toutes ses actions estoient des Prodiges, PRODIGIUM EST QUODCUMQUE GERIT.

Enfin il faudroit une figure extremement violente, pour faire changer de place au mot de *Monstre* & à celuy de *Prodige* ; Et sans estre accompagnez de quelque Epithete bien particulier & bien efficace, ils ne peuvent passer de leur signification, qui est mauvaise, en une autre signification, qui soit ou bonne ou indifferente. Pour le moins il ne me souvient point de l'avoir veu, si ce n'est à la verité dans les Livres du Pere ***, qui sont tous pleins de *Prodiges*, aussi bien que d'*Augures* & d'*Auspices*, d'*Orages* & de *Tempestes*. Il ne se despoüille jamais dans ses Livres, de cette pompe de langage, & de ces termes illustres (ainsi les appelloit-il) On les y trouve sans les y chercher : Et c'est ce qui obligea un grand Prince à dire de luy, que pour un Prestre de la Religion Chrestienne, il usoit un peu trop souvent d'*Auspices* & de *Prodiges* ; & que dans ses Oeuvres il n'y avoit gueres moins d'*Orages* que dans la Mer. Mais *Orages*, *Auspices*, & *Augures* à une autre fois. Contentons-nous aujourd'huy de dire qu'en la langue du Pere *** Salomon est un *Prodige* de Sagesse ; qu'un autre est un *Prodige* de Sainteté ; qu'il y a des *Prodiges* de beauté & des *Beautez Prodigueuses*. Sans doute s'il eust esté Poëte, il eust chanté dans ses vers un *jeune Prodige*, comme Malherbe a chanté une *jeune Merveille*.

Cela n'empesche pas que ce bon Pere ne fust un bon Theologien, & une des Lumieres de nostre Eglise : Mais il n'estoit pas pour cela la Regle de nostre Langue. Et il ne faut pas plus le suivre, quand il dit, une prodigieuse pieté, que quand il dit de l'Imperatrice Livie, *Cette habile Courtisane*, & quand il parle des *Onguens* de Sainte Marie Madeleine. En quoy pourtant le Predicateur a voulu encore l'imiter, & mal, si je ne me

trompe. Car il est certain qu'il y a grande difference entre une Courtisane, une femme de Cour, entre des Onguens & des Parfums. Outre que ceux-là offensent les sens, & font bondir le cœur à ceux qui ont l'imagination delicate ; se servir d'Onguens au lieu de Parfums, c'est parler Latin en Francois ; c'est prendre une invention de la Volupté pour une composition de la Medecine.

J'avois oublié que le mot de Prodige, & mesme celui de Monstre pourroient estre employez en bonne part dans les occasions de la Guerre, où il entre non seulement du desordre & de la confusion, mais aussi de la cruauté & de la fureur ; toutes choses mauvaises en elles-mesmes, mais qui sont loüées du Monde, quand elles. servent à la Victoire.

*Poi ch'eccitò della Vittoria il
gusto
L'ppetito del sangue è de' le
morti
Nel fiero Vincitore ; eglisè cose
Incredibili, horrende è mostruose*

A mon avis on ne parleiroit pas ainsi des actions de bonté, de moderation & & de prudence ; de ce qui se seroit passé à l'Hostel de Ville ou dans le Senat, pour conclure un Traite de Paix, une alliance entre deux Couronnes, & c. Reüssir *prodigieusement, monstrueusement* dans les Conseils, dans les Negociations ; quel Prodige bon Dieu, & quel Monstre de langage ! J'aimerois mieux dire *faire un excès de moderation, estre furieusement sage, estre grandement petit*, comme parle d'ordinaire une bonne Dame que je connois.

Nostre homme parfume d'Ambre-gris les habillemens de la Reyne dans le Pseaume quarante-quatriesme, quoy que la Traduction vulgaire porte *mirrha, gutta, & casia*, & que pas un de ces trois mots ne puisse signifier l'Ambre-gris, quelque mot des trois qu'on veuille choisir pour cela. Cette precieuse odeur n'a point esté connuë de l'Antiquite, non pas mesme de l'Antiquité Romaine, qui est inferieure à celle des Juifs. Et j'avouë bien que dans les cabinets d'yvoire, chantez par le Pseaume quarante-quatriesme ;

que dans la Garderobe du Roy David, & dans celle du Roy Salomon, il pouvoit y avoir des parfums tres-rares & tres-exquis : Mais je soustiens qu'on ne parloit pas plus d'Ambre-gris en ce temps-là, que des peaux d'Ambrete & des gans de Frangipane.

Ce n'est pas que l'Ambre-gris ne fust au nombre des choses ; mais il n'estoit pas dans le commerce des hommes. C'estoit un Enfant de la Nature, qu'elle a caché long-temps dans son sein avant que d'en manifester la naissance, & de l'exposer sur le rivage de la Mer, comme ont esté exposez ces Enfans illustres, dont l'Histoire a tant parlé. Cette bonne Mere a fait un secret de ce cher Enfant, durant je ne sçay combien de siecles, pour le faire paroistre tout d'un coup dans le Cabinet des Roys, avec avantage sur ses Aisnez, les autres Parfums, connus de l'Antiquité. Car il est certain, je le dis pour la seconde fois, que c'est une piece qui a manqué au luxe de Rome, & à l'elegance de la Grece. Et qu'ainsi ne soit, ny l'une ny l'autre n'ont point de terme de leur crû, pour exprimer ce quelles ne connoissoient pas, un thresor non encore decouvert, des delices reservées à la Posterité, le dernier present que peut-estre la Nature vouloit faire au Monde. *Ambar* ou *Ambara* est un mot originaire d'Arabie, & ne se trouve que dans les Livres des nouveaux Grecs : Et c'est encore une des mesprises de nostre faiseur d'Onguens, le bon Pere *** lors qu'il parle dans son Histoire Romaine, des Bains de l'Empereur Heliogabale. Il assure qu'ils estoient parfumez d'Ambre-gris, qui est un pur don qu'il fait a ce siecle-là, & une marque de sa liberalité, que nous pourrions appeller prodigieuse.

De cette sorte les Historiens, ou pour mieux dire les Traducteurs de l'Histoire se permettent d'embellir la Verité : Ils ornent ainsi & enjolivent les choses de l'Antiquité, quand elles leur semblent trop rudes & trop grossieres. Parce que l'Ambre est plus estime que la *Casia*, que quelques-uns pensent estre la Cannelle, le Predicateur croit bien faire de parfumer d'Ambre le Psaume quarante-quatriesme. Et par la mesme raison, où il y aura du *Miel* dans un autre Pseaume, un autre Predicateur changera ce Miel en Sucre, à cause que le Sucre sera plus à son goust, & qu'il est plus nouveau & en plus grande reputation.

A La page 150. il fait son idole de son sujet, & tombe dans l'intemperance de ces Orateurs violents, qui vont tousjours plus loin que leur but, & ne croient jamais en dire assez, s'ils n'en disent trop. Chose estrange, qu'ils ne puissent estimer un Saint, sans mespriser tous les autres Saints, Quelquefois mesme dans la chaleur de leur Eloquence, il leur eschape quelque mot, peu avantageux au Saint des Saints, & qui blesseroit la gloire du Dieu jaloux, si l'innocence de l'intention n'excusoit l'imprudence du mot. Ce n'est pas un vice de nostre Siecle. J'ay remarque le mesme déreglement dans le Chœur d'une ancienne Tragedie, où un Devot invoquant Hercule, rece depuis peu au nombre des Dieux, *O Hercule*, luy dit-il, *à cette heure que tu habites le Ciel, tu lanceras la Foudre avec plus de force que Jupiter*. Ainsi le Devot se laisse emporter à la violence de son zele, & offense le Pere pour louer le Fils.

JE voy que vous avez pris garde au coup d'ongle que j'ay donné sur les *Gaulois de la Deesse Cybele*. Il est vray qu'en cet endroit le Predicateur s'est mespris, & a fait un equivoque Mais s'il a failly, sa faute n'est pas sans consolation, ayant failli apres saint Hierosme, qui s'est equivoqué le premier. *Galli Cybeles* ou *famuli Cybeles* se doivent rendre en François, par les Prestres ou les Ministres de la Deesse Cybele. Et on ne les appelloit pas *Galli*, pour estre nais dans la Province des Gaules, mais à cause d'un fleuve de la Phrygie nomme *Gallus*, dont l'eau mettoit en fureur ceux qui en beuvoient, & sur le rivage duquel ces Prestres furieux vacquoient au service de leur Déesse.

Vous voyez l'Equivoque, causé par la ressemblance du mot. Mais combien en voyons-nous de mesme nature ? Nous sommes en une saison si fertile en equivoques, que nouvellement le premier homme de nostre Siecle a pris le Grammairien Terentianus Maurus pour un personnage des Comedies de Terence, & l'a appelé *le Maure de Terence*. Un autre a crû, tant il est bien versé en l'Histoire Ecclesiastique, que saint Epiphane & l'Epiphanie avoient esté le frere & la sœur. Un autre excellent Geographe, comme vous pouvez penser, s'est imaginé que Sodome estoit la capitale Ville de Bulgarie.

Mais pour revenir à saint Hierosme, son opinion me semble remarquable par sa singularité, & je ne croy pas que personne ait dit devant luy que les Romains se voulant venger de la prise de Rome contre les Gaulois, prissent des gens de cette Nation, pour les faire Prestres de Cybele, apres les avoir fait Eunuques. Une opinion si particuliere se trouve dans son Commentaire, sur le quatriesme Chapitre du Prophete Osée, & le passage merite que vous le lisiés. Socrate fit apporter le cinquiesme tome des Oeuvres desaint Hierosme, & nous donna à lire ce qui s'ensuit.

QUONIAM IPSI CUM MERETRICIBUS
CONVERSABANTUR, ET CUM EFFOEMINATIS
SACRIFICABANT. *Hi sunt quos hodie Romæ, Matri non
Deorum, sed Dæmoniorum servientes Gallos vocant. Eo quod de
hac gente Romani truncatos libidine in honorem Atys (quem
Eunuchum Dea meretrix fecerat) Sacerdotes illius manciparint.
Propterea autem Gallorum Gentis homines effæminantur, vt qui
urbem Romam ceperant, hac feriantur ignominia.*

Saint Hierosme, ajousta crate, n'eust pas debité sette Hi stoire, s'il se fust souvenu de ce vers,

*Cur igitur Gallos, qui se excidère vocamus,
Cum tantùm Phrygia Gallica distet humus ?
Inter, ait, viridem Cybelen altasque Celenas,
Amnis it insana, nomine Gallus, aqua :
Qui bibit inde, furit, Procul hinc
disce dite queis est
Cura bonamentis, qui bibit inde, furit.*

Vous diriez qu'Ovide par un esprit de divination, & prevoyant que saint Hierosme prendroit l'un pour l'autre, a fait ces vers tout exprés, pour empescher qu'il ne se mesprit. Néanmoins comme vous voyés, ils s'est esgaré en beau chemin, & quoy qu'il ne manquast pas de guide. Tirons de l'instruction de cette remarque, & n'en prenons point de vanité. Reconnoissons avec beaucoup de respect pour la personne de saint Hierosme, qu'il n'y a point de force qui ne soit accompagnée de foiblesse,

point de science qui ne soit meslée d'erreur. Consolons-nous en cette rencontre, mais ne triomphons point de cet exemple. Une faute de memoire ou d'attention ; Un peu trop de credulité, ou trop de deference au tesmoignage d'autrui, n'effacent pas la gloire de tant de gros volumes d'excellentes choses ; ne ruinent pas le merite d'un jugement exquis, & d'une Doctrine extraordinaire. Pour une legere béveüe, pour un petit equivoque, saint Hierosme ne doit point perdre son rang) parmy ceux qui ont veu plus clair que les autres : Il n'en est pas ny moins grand Saint ny moins grand Docteur. Les hommes ne sont pas les mesmes hommes à toutes les heures du jour : Comme les Fous ont quelquefois de bons intervalles, les Sages en ont quelquefois de mauvais.

O Gouffres ! ô Abismes de l'*amour de Dieu ! Jettons-nous dedans sans apprehender ; il y a du plaisir à s'y perdre.*)

Je suis de l'avis du Predicateur, & ne blasme point cette belle fougue de devotion. Les abismes de l'amour de Dieu sont les seuls abismes où il y a du plaisir à se perdre, parce qu'une telle perte est avantageuse, & qu'on se retrouve en se perdant. Quand un mouvement extraordinaire de pieté pousse les ames hors de leur assiette naturelle, elles changent de place pour estre en un meilleur lieu. Les cheutes sont heureuses quand on tombe de la Terre dans le Ciel. Il n'y a point d'eslevation qui soit si haute que pareilles cheutes, & ce n'est pas de la mesme sorte qu'*Agrippine fit descendre son Mary dans le Ciel.*

Un jour nous pourrons dire quelque chose de cette descente que vous avez veuë dans les Satyres de Juvenal. Disons maintenant que c'est un desespoir heroïque, que c'est une divine fureur de se precipiter dans la Souveraine felicité. Disons que l'infinité de ce bon-heur ne sçauroit estre mieux representée que par la vaste estenduë de l'Ocean, que par la profondeur de ses gouffres & de ses abismes. Les choses de l'autre Monde sont si grandes, qu'il n'y a point d'excez qui ne devienne mediocrité, lors qu'il est question de les faire entendre à ce Monde icy. Il n'en est pas de mesme des choses inferieures, qui ont leurs proportions & leurs mesures, selon lesquelles il en faut parler. Rien n'est si voisin du haut stile que le Galimatias : Le Ridicule est une des extremités du Subtil. Et je ne puis

approuver ce Poëte Italien, qui apres avoir loüé toutes les beautez d'une riviere, pour couronner toutes ses loüanges par une subtilité merveilleuse, conclut *que l'eau en est si belle, qu'il y auroit de la volupté à s'y noyer*. Un autre Italien, parlant de la mort de Marulle qui fut emporté par le courant d'une autre riviere, la voulant passer à gué ; *Il meritoit, dit-il, de se noyer dans la riviere des Muses*

Aonio mergi flumine debuerat.

Comme si on se noyoit plus doucement & plus agreablement en une riviere qu'en une autre. Comme si mourir en Grece estoit plus de la dignité d'un grand Personnage, que de mourir en Barbarie. Je recevrois mal ces sortes de subtilitez, quand elles me viendroient de Rome & du Vatican. Et je n'ay garde de trouver bon qu'on redie en France, *se noyer dans un fleuve de delices*, quoy que celuy qui l'a dit la premiere fois, soit un de mes chers amis : Ne luy en desplaise, ce n'est pas penser à ce qu'on dit. Se noyer est une mauvaise chose, fust-ce dans une pipe de Malvoisie qu'on se noyast : Vous sçavez l'exemple de l'Histoire d'Angleterre. Le terme de se noyer ne peut exprimer la possession d'un bien, la jouïssance d'un plaisir, un estat où l'on se trouve à son aise. L'image d'un homme qui se noye, en quelque lieu que ce soit, en quelque liqueur que ce puisse estre, ne peut jamais estre que funeste : Elle offense tousjours les yeux & l'es prit ? Elle n'est gueres plus agreable que celle d'un homme qui se pends ; quand il se pendroit avec une corde d'or & de soye ; quand ce seroit avec un collier de diamans ou de perles, & qu'il choisiroit pour cela le plus beau Cedre du mont Liban.

LE peu de respect que les Ministres portent aux Peres en les alleguant, & c.)

Ils commencent pourtant à estre un peu plus honnestes, & à les traiter plus civilement. Depuis quelque temps ils s'accoustument à saint Hierosme, à saint Augustin, & à saint Ambroise. De dire comme ils disoient autrefois, Hierosme, Augustin, & Ambroise, il me semble que c'est dégrader les Peres, en les alleguant. Mais non seulement c'est les dégrader, & leur oster une qualité que l'Eglise & le consentement des Peuples leur a donnée : C'est de plus leur dérober une partie de leur nom ; c'est en retrancher la

premiere & la plus importance sillabe. *Saint* est tellement joint & lié, tellement colé & incorporé à Ambroise, à Hierosme, & à Augustin, qu'il en fait comme un membre essentiel : Il en fait mesme la teste, & le reste n'est plu que son tronc. Ce seroit donc les décapiter que de leur ravir ce tiltre, sans lequel ils ne sont pas reconnoissables au Monde Chrestien. A mon gré ils ne seroient pas plus défigurez, si on les appelloit *Broise*, *Rosme* & *Gustin*, qui si on les appelle simplement Ambroise, Hierosme, & Augustin.

Mais avoüons la verité toute entiere. Comme c'est estre trop Huguenot, que de nommer ainsi les saints Peres, aussi c'estoit faire trop le Catholique, & vouloir estre trop opposé aux Huguenots, que d'ajouter le nom de *Monsieur* à celui de *Saint*, & d'appeller Monsieur saint Ambroise, Monsieur saint Hierosme, & Monsieur saint Augustin. Dans la lumiere de la gloire qui les environne & qui les penetre de tous costez ; dans la Souveraine Grandeur, dont ils sont en possession, ils sont eslevez d'une distance infinie, au dessus de nos qualitez & de nos tiltres ; au dessus de nostre Monsieur, de nostre Monseigneur, & mesme de nostre Sire. Neanmoins au temps de nos Peres, les Eglises de Paris retentissoient de pareils Messieurs : Le Barreau suivoit l'exemple des Chaires, & l'Avocat General de la sainte Ligue, le celebre Louys d'Orleans, n'alleguoit jamais les Peres d'une autre façon : Ce Ligueur zelé pensoit par là, faire honneur aux Saints, & faire dépit aux Huguenots.

C'Est la beauté de l'Eglise & la Gloire de l'Humilité, de voir les Roys prosterner devant les Prestres ; de les voir descendre de leur Throsne pour se sousmettre au Tribunal de la Confession.)

Cela s'appelle parler noblement des affaires de l'Eglise & des choses de la Religion. J'approuve bien plus ce langage, que celui du Pere que nous avons veu à la Cour, & qui apres en estre sorti, avoit accoustumé de parler de cette sorte, *Du temps que j'avois l'honneur de servir le Roy en sa conscience*, pour dire *du temps que j'estois Confesseur du Roy*. La Phrase me semble bien delicate. En cette occasion le mot de *servir* est inferieur à la chose qu'il signifie : Il avilit la noblesse de l'action & la dignité du Ministere ; Il est trop Courtisan, & sent trop la Milice Palatine. Le

Confesseur du Feu Roy d'Espagne connoissoit bien mieux la grandeur de sa Charge, & la Souveraineté de la Jurisdiction qu'il exerçoit. Un jour le Duc de Lerme le voulut traiter de petit Compagnon, & luy parler avecque mespris, A qui pensez-vous avoir affaire, luy respondit-il : Vostre faveur est bien moindre que la mienne : SCACHEZ QUE VOUS VOUS ATTAQUEZ À UN HOMME, QUI A TOUS LES JOURS DIEU ENTRE LES MAINS, ET UNE FOIS LA SEMAINE LE ROY À SES PIEDS. Nous apprenons de là, le stile du Confesseur, dans la brouillerie qu'il eut avec que le Favory, & la devotion du Roy, qui se confessoit toutes les Semaines.

EN ce temps-là la Providence divine estoit accusée par les hommes, de la longue prosperité d'un si mauvais Prince.)

Il est vray qu'on parloit ainsi, avant que la Religion Chrestienne eust reformé le langage, On accusoit les Dieux de tout le mal que faisoient les hommes. La Providence divine estoit prise tous les jours à partie, par quelqu'un qui se plaignoit que les choses du monde n'alloient pas comme il eust voulu. CE TYRAN HEUREUX PORTE TESMOIGNAGE CONTRE DIEU. C'est un ancien mot allégué par vostre Ciceron ; Et il n'est rien de si vulgaire dans les vers des Poètes payens, que le crime de leurs Dieux & de leur Destin : *Crimen Deorum, Fatorum crimen*, & c. Cinthia est malade, & si elle meurt de sa maladie, dit le Poète amoureux de Cinthia, *une si belle Morte sera le crime du Dieu de la Medecine.*

*Tam formosa tuum Mortua
crimen erit.*

Depuis Constantin mesme, & sous les enfans de Theodose, il y a des exemples de ces blasphemes Poëtiques, & de cette profane liberté. Si Rufin n'eust esté puni de ces crimes, on alloit appeller les Dieux en justice, comme fauteurs & complices de Rufin :

*Abstulit hunc tandem Rufini
pæna timorem,
Absoluitque Deos.*

Un de nos Poètes a dit je ne sçay quoy de semblable ; Mais en vérité d'une excellente maniere, & sa copie passe tous ses originaux. Je vous la propose comme un chef-d'œuvre, dans cette Ode qu'on peut opposer aux plus belles & aux plus achevées de l'Antiquité. Le Dieu de Seine parle à un Favory, qui passoit sur le Pont-neuf.

*Va-t'en à la mal'heure, excrement de la Terre,
Monstre qui dans la Paix fais
 les maux de la Guerre,
Et dont l'orgueil ne connoist
 point de loix ;
En quelque haut dessein que ton
 esprit s'égare,
Tes jours sont à leur fin, cheute se prepare,
 Regarde-moi pour la dernière
 fois.
C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des aisles de cire aux estoiles
 montée,
 Princes & Roys ait osé défier ;
La Fortune t'appelle au rang de
 ses victimes,
Et le Ciel accusé de soutenir tes
 crimes,
Est resolu de se justifier.*

En tout le Poème il n'y à qu'un mot qui ne me plaist pas, & que je voudrais avoir changé pour un autre.

Excrement de la Terre me semble trop bas pour un Tyran c'est à dire pour un Criminel il lustre, nay à la ruine de la Patrie, alteré du sang des Citoyens, & partant plus haï que mesprisé. *Engeance de la Terre* seroit peut-estre mieux, parce qu'il feroit allusion à la naissance des Geans, que la Fable appelle enfans de la Terre. Le mot d'*excrement* est d'ailleurs assez vilain, & d'assez mauvaise odeur : En sa plus honneste signification, il ne peut signifier que les rats, les mouches, les vermisseaux, & autres creatures imparfaites, qui se forment de la corruption de la Terre.

Si Alexandre n'eust pas esté Alexandre, il eust voulu efire Diogene. Tant la Pauvreté é vertueuse se fait estimer par la Royauté mesme & par la

Grandeur.)

Pour moy, en cette occasion je ne sçaurois estre complaisant à la Royauté mesme & à la Grandeur. Celuy que toutes les Nations & que tous les Siecles ont loüé, n'aura point icy de mes loüanges. Si JE N'ESTOIS ALEXANDRE, JE VOUDROIS ESTRE DIOGENE. Le Predicateur a trouvé ce mot extrêmement bon, & moy je le trouve extrêmement mauvais. Car à vostre avis, & dans la verité de la chose, qu'est-ce que d'estre Diogene ? Je vais vous le dire, en traduisant seulement le Texte Grec, sans aucune addition de ma part.

Estre Diogene, c'est violer les Coustumes establies & les Loix recevës ; c'est n'avoir ny pudeur ny honnesteté ; c'est ne connoistre ny parent, ny hoste, ny amy ; c'est ou japper, ou mordre tousjours ; c'est manger en plein marché une sole cruë ou de la viande toute sanglante ; c'est offenser les yeux du Peuple par des actions encore plus sales & plus vilaines ; des actions pour lesquelles il ne doit point y avoir d'assez grand secret ny d'assez profonde solitude. Voila ce que c'est que d'estre Diogene, & ce qu'Alexandre vouloit estre, s'il n'eust esté Alexandre.

Il ne pouvoit pas sortir un plus mauvais mot de la bouche du Disciple d'Aristote, & le Predicateur ne pouvoit pas desobliger davantage ceux qu'il avoit dessein de louer, qu'en se servant d'une comparaison si odieuse, pour le moins à quiconque n'est pas estranger dans les bons Livres. La modeste Pauvreté des Philosophes Chrestiens n'a rien de commun avec la Gueuserie effrontée des Philosophes Cyniques. Ces Philosophes extravagans faisoient profession d'orgueil, d'impudence & d'impureté : Ils haïssoient les Hommes, sous pretexte de haïr les Vices : Ils vouloient que leur barbe, que leur misere, que leurs ordures fussent adorées. Tout ce que je viens de dire est bien esloigné de la douceur, de la chasteté, de l'humilité du Christianisme : Nos Philosophes sont les Antipodes de ceux-là.

CHose déplorable ! Ils nient celuy qu'ils ne peuvent ignorer La Cour, les Villes, & la Campagne sont pleines de ces gens-là. Autrefois l'Impieté n'alloit que de nuit, & ne parloit qu'à l'oreille : Aujourd'huy elle triomphe en, plein jour, & c.)

Je ne puis luy accorder ce qu'il dit. Son exageration est trop injurieuse à la France, & au temps present. Il n'est point de Siecle, je le sçay bien, qui ne soit remarquable par quelque Monstre : Mais le bon est que les Monstres ne font point d'espece, & qu'ils finissent sans multiplier. Quand mesme ils ne seroient pas steriles, & que la corruption des mœurs les voudroit faire durer dans le Monde, la Police de France pourvoit à cet inconvenient, & les Parlemens chastient ceux qui sont eschapez à l'inquisition.

Je vous diray à ce propos que j'ay esté spectateur de l'horrible Tragedie, dont vous avez esté Auditeurs plus d'une fois, puis que vous avez veu souvent le Chevalier de l'Escale. Je parle de la mort de Lucillio, à laquelle je ne songe jamais qu'il ne me ressouvienne de celle de Capanée. Cette Fable devant Thebes est devenuë Histoire à Tholose : Et vous ne serez pas faschés, je connois vostre curiosité, que je vous face la Comparaison de deux Spectacles, qui ont tant de rapport l'un à l'autre.

Considerés dans le dixiesme Livre de la Thebaïde, cet ennemy de la Religion recevë & des Loix de son Païs. Il fait profession de n'adorer que son bras & que son espée. Ce sont les seules Divinitez qu'il reconnoist, & qu'il inuoke allant au combat. Voyez comme il défie Jupiter & son Tonnerre ; comme il se moque d'Apollon & de ses Oracles ; comme il ne sçauroit ouvrir la bouche, sans braver les Puissances Superieures. A la fin une si haute insolence ne pouvant plus estre supportée, & le Ciel estant las d'estre outragé par un enfant de la Terre, il fal lut luy faire sentir la foudre qu'il mesprisoit : & le punir de la peine des Geans. Capanee est donc abbatu, à la veuë de Thebes, & de l'Armée, par un coup qui fait trembler les Assiegez & les Assiegeans. Mais il est tout en feu, & il blaspheme encore en cet estat-là. N'ayant plus ni parole ny voix, il murmure & souffle contre le Ciel. Il voudroit tonnier aussi bien que luy. Il luy fasche que Jupiter ait le dernier mot ; Et pour conclure avec que le Poëte, qui a représenté une extravagance si furieuse,

*Si le premier esclat ne l'avoit
mis en poudre,
Il alloit meriter une seconde
foudre.*

L'Original Latin porte.

*Et si jam tardius artus
essissent, poterat fulmen meruisse secundum.*

Après avoir leu dans les Traductions d'Amyot,

*Elle produit drogues medecinales
Tout pesle-mesle, autant bonnes que males*

Et

*Cétuy, malgré Phebus, a semé
des enfans,*

Je me suis hasardé de traduire aussi à ma mode les vers des Anciens, & de dire en rime, QUE LES TOURMENS NE CONVERTIRENT POINT LE COUPABLE.

Mais pour venir à la seconde piece de nostre comparaison, Capanée n'a-t'il pas esté la figure de Lucillio, & Lucillio n'a-t'il pas joué, tout de bon, le Capanée de son Siecle ? N'a-t'il pas fini par la mesme Catastrophe ? Il est certain qu'il conserva ses abominables opinions jusques dans la mort & dans les supplices. N'ayant plus de langue sur l'eschaffaut (car elle luy fut coupée dès la prison) il faisoit des signes d'impieté. Son obstination & sa dureté ne purent estre vaincuës, ny par la severité des Juges, ny par la doctrine des Theologiens, ny par la presence du feu, ny par le voisinage de l'Enfer. Cet homme visiblement reprouvé a noirci son Siecle par sa naissance ; a souillé par sa vie & par la mort, nostre pays & le sien. Mais quoy qu'il en soit, ce n'estoit qu'un homme, & cet homme n'a laissé ny Race ny Secte.

On ne peut donc pas dire que la Cour, les Villes & la Campagne soient pleines de ces gens-là : Beaucoup moins que l'Impiété triomphe en France, puis que les Impies y sont bruslez tous vifs, quand on les defere à la Justice, comme Lucillio à Tholose ; & qu'ils sont traînez à la voirie après leur mort, quand leur mort previent leur condamnation, comme Cosme Roger à Paris. Vous verrez à loisir, cette autre Tragedie, dans les Livres de la Vie de Monsieur de Thou. Mais avouëz-moy cependant que voila un Triomphe bien triste & bien funeste au Triomphateur. Et remarquez de plus, s'il vous plaist, qu'outre que ces exemples sont rares en ce Royaume, ils sont de deux hommes venus de de-là les Monts. L'un estoit de Florence, & l'autre de Naples : Et j'aime beaucoup mieux encore que le troisieme Exemple

que j'ay à vous alleguer, & que je vous promis il y a quelques jours, soit d'un Prince estranger, que s'il estoit d'un Prince François.

Une heure avant que ce Prince rendist l'esprit, le Theologien Protestant, qui preschoit d'ordinaire devant luy, l'estoit venu visiter, accompagné de deux ou trois autres de la mesme communion. S'approchant de son lit avec une profonde reverence, il le conjura au nom de toute leur Eglise, de vouloir rendre quelque tesmoignage de la Religion qu'il professoit, & de faire une espece de confession de Foy, qui pust estre recueillie de la Compagnie : Afin, disoit-il, que les dernieres paroles d'un si grand Personnage se conservas sent dans la memoire des hommes, & donnassent de l'autorité à l'opinion qu'il avoit suivie. A cette demande le Prince se mit un peu à sousrire, & luy respondit incontinent apres, *Monsieur mon amy, j'ay bien du desplaisir de ne vous pouvoir donner le contentement que vous desirez de moy. Mais vous vous voyez je ne suis pas en estat de faire de longs discours, ny de vous rendre conte de ma Creance par le menu. Je vous diray seulement en peu de mots, QUE JE CROY QUE DEUX ET DEUX FONT QUATRE, ET QUE QUATRE ET QUATRE FONT HUIT : Monsieur Tel,* monstrant du doigt un Mathematicien qui estoit là present, *vous pourra esclaircir des autres points de nostre Creance.*

Cette Histoire, connuë de peu de personnes est un secret domestique, que je tiens d'un Gentil-homme d'honneur & bien informé. Je ne vous nomme point le Prince qui avoit une si belle Religion : Il me suffit de vous dire qu'il ne manquoit pas des vertus morales. Il ne juroit que Certes, & ne buvoit que de la Tisane. Il estoit extrêmement réglé en tout ce qui paroissoit de luy au dehors. Et c'est dequoy je m'estonnerois extrêmement, si je n'avois un peu. estudié le Monde. C'est ce qui m'oblige d'avouër à la honte de la Nature humaine, que l'Homme est un animal bien divers & bien bigarré ; que les Centaures & les Chimeres ne l'estoient pas davantage ; que non seulement il est composé de pieces differentes, mais quelquefois aussi de pieces contraires.

Je ne trouve point estrange que la Santé s'eschape de la sujétion des Loix ; que la Desbauche soit oublieuse de son devoir, que le Vice engendre l'Impieté. Mais de voir au milieu de la mort une froide & tranquille mescreance ; Mais de dire qu'on puisse estre furieux sans esmotion ; que la

Douceur & la Modestie se rencontrent avec les derniers effets de la Rage & du Desespoir, avec le renversement des Temples & des Autels, c'est en vérité ce que je ne puis pas bien comprendre. Sera-ce un Sobre & un Continent, qui viendra esbranler les fondemens de l'estat du Monde ; qui se declarera Ennemy de l'ordre & des reglemens de la grande Republique ? Ces derniers Impies sont encore plus rares que les premiers, à Dieu ne plaise qu'il y ait multitude des uns ny des autres. Je ne sçaurois le croire pour l'honneur de nostre Siecle.

SUR la fin du dernier Sermon il y auroit bien de la matiere à remuër, pour une humeur reprenante, & pour un Grammairien pointilleux. Mais ne soyons ny trop severes ny trop indulgens. Arrestions-nous à quelque terme douteux, qui vaille la peine d'estre examiné : Passons sur les autres, qui sont absolument bons, ou absolument mauvais. Mais je vous demande premierement, du nombre des quels vous croyez que soient ceux-cy ; *La Superbe* pour l'Orgueil, *Emperiere* pour Imperatrice, *Affectueusement* pour Passionnément, & c. Toute la Compagnie trouva qu'ils n'estoient pas absolument bons. Il n'y eut que le Vicaire de la Parroisse, qui s'opposa à ce jugement : Et là-dessus ayant allégué des Auteurs, dont personne que luy ne reconnoissoit l'autorité, Socrate se contenta de luy respondre par un signe de teste, & continua son Examen.

A Vostre advis est-il permis à un Orateur, & mesme à un Poëte de dire que *Godefroy de Boüillon*, & tant d'autres Heros Chrestiens ont esté planter leurs lauriers jusques sur les rives de l'*Euphrate* ?

Planter des lauriers n'est autre chose, ce me semble, en sa plus noble signification, que de faire des allées ou des pallissades, & cette action appartient à l'Agriculture, & non pas à l'Art de la Guerre. Les Jardiniers plantent les lauriers, & on en couronne les Victorieux. C'est à quoy peu de nos gens ont pris garde, & ces belles phrases sont imprimées dans les plus beaux Ouvrages que nous ayons. Ne croyez-vous pas que pour bien parler, il faudroit parler plus correctement ? Cesar a merité mille lauriers & mille statuës : Il y a pourtant grande difference entre Cesar & un planteur de lauriers, entre un Conquerant & un faiseur de statuës. Les Jardiniers & les

Bouquetiers, les Sculpteurs & les Doreurs fournissent l'estoffe, & les ornemens du Triomphe ; travaillent à la decoration des Theatres, & au reste de la ceremonie, qui doit honorer les actions militaires : Mais ceux qui ont fait ces actions, & qui doivent triompher, ne se mefient point de ce travail.

Sainte Paule, cette brave Veune, cette Heroïne de saint Hierosme.

c'est l'opinion d'un de nos amis que l'epithete de *Brave* ne se peut donner à une femme, qui ne va point à la Guerre, & par consequent qu'il n'appartient de droit qu'à Penthesilée, Reyne des Amazones, qu'à Tomyris Reyne des Scites qu'à Zenobie Reyne des Palmyreniens, & c. Au deçà de la riviere de Loyre on dit *un brave Avocat*, & *un brave Predicateur*. Et peut-estre qu'en quelque lieu plus esloigné de Paris, & plus voisin des Monts Pyrenées, on dit un vaillant Avocat, & un vaillant Predicateur. Nous avons veu à la cour un Auteur de ce pays-là, quise vantoit de tailler sa plume avec son espée : N'estoit-ce pas un vaillant Auteur ? Un Prelat du mesme païs, Deputé à l'Assemblée des Etats generaux tenuë à Paris, respondit à un autre Deputé, qui luy contestoit quelque chose, dans l'Assemblée ; *Hors d'icy vous n'oseriez me le soustenir l'espée à la main*. Ce Prelat n'estoit-il pas un vaillant Prelat ?

PUIS-QU'IL se sert de *Reliques* où il devoit se servir de *Restes*, je m'imagine qu'en quelqu'autre lieu, il prend les *Restes* pour les *Reliques*. Comme il dit icy les Reliques de la Guerre, recueillir les Reliques de son Naufrage, sauver les Reliques de sa Fortune, il y a de l'apparence qu'il dit ailleurs, les Restes de saint Pierre & de saint Paul, honorer les Restes des Martyrs, aller à l'adoration des Restes, le jour du Jeudy absolu. Il y a certains mots consacrez à la Religion & aux choses saintes : Il ne faut pas les profaner en les employant à un autre usage, & il me semble que le mot de *Reliques* est un de ceux-là.

Saint Paul avoit fort bonne grace quand il disoit.)

Ou je me trompe, ou la bonne grace n'est pas plus icy en sa place que la beauté. J'aimerois autant qu'il dist, saint Paul estoit bien joli de dire, ou, saint Paul ne fut jamais plus agreable que quand il disoit.

MAIS la nuit est desia bien avancée, & dix heures viennent de sonner. Laissons un Examen si peu important, pour songer à celui de nostre conscience. Pour vacquer à la chose, qui est seule necessaire, quittons les autres choses, qui sont toutes inutiles. Ce que nous allons faire dans la Chapelle, vaut bien mieux que ce que nous venons de faire dans le Cabinet.

Vous vous souvenez du vieux Pedagogue de la Cour, & qu'on appelloit autre-fois le Tyran des mots & des sillabes, & qui s'appelloit luy-mesme, lors qu'il estoit en belle humeur le Grammairien à lunettes & en cheveux gris. N'ayons point dessein d'imiter ce que l'on conte de ridicule de ce vieux Docteur. Nostre ambition se doit proposer de meilleurs Exemples. J'ay pitié d'un homme qui fait de si grandes differences entre *pas* & *point* ; qui traite l'affaire *des Gerondifs* & *des Participes*, comme si c'estoit celle de deux Peuples voisins l'un de l'autre, & jaloux de leurs frontieres. Ce Docteur en langue vulgaire, avoit accoustumé de dire que depuis tant d'années, il travailloit à dégasconner la Cour, & qu'il n'en pouvoit venir à bout. La Mort l'attrapa sur l'arrondissement d'une Periode, & l'an climaterique l'avoit surpris, deliberant si *Erreur* & *Doute* estoient masculins ou feminins. Avec qu'elle attention vouloit-il qu'on l'escoutast, quand il dogmatisoit de l'usage & de la vertu des Particules ?

Croyons-en les anciens Peres, & si vous le voulez, croyons-en mesmes les Peres Modernes. Suivons le conseil que le Pere Leonard Lessius donnoit à son ami Juste-Lipse. **C'EST ASSEZ FAIRE L'ENFANT, ET S'AMUSER À CE JEU DE MOTS ET DE SILLABES ; IL FAUT VIEILLIR PLUS SERIEUSEMENT, ET DANS DE PLUS GRAVES ET DE PLUS IMPORTANTES PENSÉES.** La proprieté la regularité, la beauté mesme du langage ne doit pas estre la fin de l'homme. Il ne faut pas songer aux roses & aux violettes, quand la saison de la recolte est venuë.



DE LA LECTURE DES SAINTES ESCRITURES, ET DES SAINTS PERES.

DISCOURS ONZIESME.



U de-là du Cabinet, où nous avions accoustumé de nous assembler, il y a une petite Galerie, qui regarde sur la Riviere, & qui est détachée du reste de la Maison. On y monte par un escalier desrobé, & le Maistre du logis la pourroit appeller sa Bibliotheque, s'il vouloit donner au choix le nom qui se donne à la multitude. Il n'y a que de bons & de saints Livres en cette Galerie, & Socrate n'ayant plus de commerce qu'avec ces derniers, les visitoit d'ordinaire le matin, apres avoir fait ses prieres dans une Chapelle proche de là.

Durant ce temps privilegié, dont il ne faisoit part à personne, il s'entretenoit avec les Prophetes & les Apostres ; avec les Peres Grecs & Latins. Il s'adressoit tantost à l'un & tantost à l'autre ; estans tous ouverts sur de grands Pupitres de sapin, verni d'un verd extrêmement vif, la pluspart à trois & à quatre faces. Un jour qu'il nous tardoit à venir, & que l'heure de sa sortie approchoit, quelqu'un de la troupe plus libre & plus

hardi que les autres, nous conseilla de monter dans la Galerie. Nous le trouvâmes auprès d'un de ces Pupitres ; le vieux Testament, les Oeuvres de saint Denis, & un Tome des Homilies de saint Chrisostome devant luy. Il ne fut pas fâché de nous voir, encore qu'il ne nous attendist pas : Et apres quelques civilités qui durerent peu, il nous fit ce Discours, pour nous rendre conte de ce qu'il faisoit.

DONNONS pour le moins ce qui nous reste, à Celuy à qui nous devons avoir tout donné. Nous avons vescu avec Hero dote & avec Homere : Mourons avec Moise & avec Job. Je cherche icy dequoy me rendre plus homme de bien, & non pas plus eloquent ; quoy que l'eloquence se trouve icy, aussi bien que la vertu ; quoy que la Critique payenne ait remarqué son Genre sublime, dans le style de Moïse. Mais cette sublimité de style n'est pas aujourd'huy l'objet de ma passion. Je vise à une plus haute sublimité. J'ay besoin de quelque autre chose pour estre heureux. Je suis en queste de la Verité, mais de l'importante & de la necessaire Verité. Il faut apprendre la langue du Ciel, où nous avons à trafiquer, où doit estre nostre commerce, où sont nos veritables affaires. Il faut estudier en la science des Saints, dont nous voulons augmenter le nombre.

Que s'il se rencontre des difficultez aux avenues de cette science, ce n'est pas une excuse qui puisse justifier la paresse & la lascheté des Ignorans. Si la parole de Dieu est quelquefois ; raboteuse ; il elle heurte le sens & fait peine à la raison ne nous rebutons point pour ses pierres & pour les espines. Au lieu de les esplucher & de les conter, je les laisse-là, & tasche de passer outre. Je faute aux endroits où je ne puis pas cheminer facilement. Je veux suivre Moïse, à quelque prix que ce soit, & dans le dessein que j'ay de le suivre, je ne desespere point du succès de mon voyage. Je ne perds point cœur pour voir de la fumée, des nuages, & des broüillas, qui environnent le lieu où Dieu parle. Il a tousjours pris plaisir à parler de cette sorte, & en cecy la Sainte Montagne a figuré la sainte Escriture. J'adore la lumiere de cette Escriture, mais j'en adore aussi les tenebres. Ce que j'ay entendu je l'ay admiré ; Ce que je n'entends pas je l'admire encore davantage. Quelqu'un a dit autrefois cela de la Physique d'un Philosophe payen ; Ne me fera-t'il pas permis de le dire de la Metaphysique Chrestienne ?

La Parole de Dieu sera tousjours difficile, sera tousjours obscure, apres mille & mille Expositions, apres des Montagnes de Commentaires & des Legions de Commentateurs. En voulez-vous sçavoir la raison ? C'est afin que Dieu enseigne tousjours, & que l'Homme estudie tousjours sous luy : C'est afin que Dieu soit tousjours le Maistre ; & que l'Homme soit tousjours l'Escolier.

Il est certain que pour reüssir en une lecture si difficile, il n'y faut pas apporter des yeux purement humains, & un esprit ordinaire ; beaucoup moins des yeux de Grammairien, & un esprit de Sophiste. Là dedans on ne voit rien par sa propre veüe : On ne discerne rien sans une lumiere qui vient d'en haut ; qui ne se communique pas à toutes sortes de Regardans ; qui choisit les Yeux & les Lecteurs. Cette Lumiere esclaie la simplicité & la soumission du cœur, mais elle aveugle la vanité & l'élevation de l'esprit : Et non seulement la voix de Dieu crie HORS D'ICY PROFANES, mais aussi HORS D'ICY PRESOMPTUEUX. Dans l'explication des lettres saintes, les petits Enfans de l'Eglise, les simples Cathecumenes ont de l'avantage sur les Geans de l'Escole, sur les vieux Rabins, sur ceux qui croyent estre assis dans la chaire de Moïse. La Science du Ciel, aussi bien que le Royaume du Ciel, est le partage des Pauvres d'esprit de l'Evangile, & pour en avoir une parfaite intelligence, il s'en faut approcher avec une extrême Humilité.

Mais cette vertu d'Humilité ne se trouve point dans les Ethiques à Nicomachus : Elle n'a point esté connuë d'Aristote. Aussi sa connoissance, quelque relevée qu'elle ait esté, n'est pas montée plus haut que le globe de la Lune ; comme il n'a presque rien ignoré des choses inferieures, il n'a presque rien sceu de celles du Ciel. Pour aller là, il estoit trop regulier & trop methodique. En matiere de Religion, on ne sçauoit s'eslever qu'en se faisant plus petit qu'on n'est ; qu'en s'abaissant au dessous de soy-mesme & de sa raison ; que par des moyens qui semblent contraires à leur fin, & qui eussent paru absurdes à Aristote.

Disons-le donc, & redisons-le à la honte de l'Academie & du Licée. L'Humilité des Chrestiens est appellée dans le Sanctuaire, parce qu'elle s'arreste sur les premiers degrez du Portique ; & la Confiance des Philosophes est repoussée de ce lieu sacré, parce qu'elle y veut aller d'elle-

mesme, & entrer sans passe-port. On fait bien plus de progresz dans la connoissance de Dieu, par l'exercice de la Priere, que par l'estude de la Theologie. Et comme à la Cour des Roys, une heure de faveur vaut mieux que dix années d'assiduité, il en arrive icy tout de mesme. Il s'en faut bien que le travail des Curieux ne penetre aussi avant que la patience des Humbles, & que l'Homme ne puisse autant acquerir que Dieu peut donner.

C'est de pareils dons & de pareilles largesses que se sont enrichis les premiers Fideles ; avant que Charlemagne eust fondé des Universitez ; avant qu'il y eust d'Escoles de Theologie & de Sommes de Theologie ; avant que les Escossois fussent venu crier à Paris au milieu des ruës, LATIN ET SCIENCE A VENDRE. C'est en cette Source qu'ont puisé les Apostres, & les Disciples des Apostres, les anciens Peres Grecs & Latins, Saint Denis que voila sur mon Pupitre.

La Compagnie eust bien voulu decouvrir le sentiment de Socrate sur le sujet de Saint Denis, & sçavoir ce qu'il croyoit au vray, de la naissance de ce sublime Escrivain ; du merite de ses Escrits ; du temps où il a escrit. Mais Socrate ne se fit entendre là dessus qu'avecque reserve, & sans prendre part aux divers procès qui se sont meus entre les Sçavans du dernier Siecle.

A quoy bon, dit-il, s'agiter si fort, & combatre avec tant de chaleur, sur des Questions si peu importantes ? De là ne dépendent pas les Destinées de l'Eglise, le salut des Fideles, & la Felicité que je cherche. Pourquoy former des partis & des factions dans la Republique des Lettres, soit pour maintenir ou pour disputer à Saint Denis la qualité d'Areopagite ; soit, comme dernièrement en une Compagnie où je me trouvay, pour oster ou pour conserver aux Mages qui vinrent adorer Jesus-Christ, les couronnes que les Peintres mettent sur leurs testes ? Je ne prononce point là dessus, quoy que l'occasion m'y conviast, & que vos yeux & vostre visage m'en sollicitent. Je ne veux condanner ny l'un ny l'autre party. Mais il me semble que la qualité de Saint est bien plus noble & bien plus illustre que celle d'Areopagite ; & quand tous les Roys de la Terre le devroient trouver mauvais, j'estime beaucoup plus la Sagesse que la Royauté.

Le Tribunal de l'Areopage est trop peu de chose, pour relever la dignité du nom Chrestien. Le Christianisme donne de l'esclat & de la noblesse à qui que ce soit, & n'en reçoit de personne. Il n'y avoit point de Chrestien, en ces temps heroïques de la primitive Eglise, qui ne valust plus que tout l'Areopage d'Athenes, que tous les Ephores de Lacedemone, que tous les Peres Conscrits, & tout le Senat de Rome.

De l'autre costé, faut-il remuër Ciel & Terre, & faire la guerre à outrance, contre des gens qui aiment si fort les beaux Noms & les beaux Offi ces ; qui ont tant de passion pour les dignitez, & pour les emplois de la Republique ? Ils pensent avec la pluspart des gens de Paris, que c'est un grand malheu que de n'estre pas Officier : Et pour quelque consideration secrette, l'interest de Saint Denis leur estant aussi cher que le leur propre, ils veulent luy conserver une Charge qui luy a esté donnée, ou par son Siecle ou par la Posterité. Ce qu'ils disent ils le sçavent peut-estre de bonne part, comme disoit un honneste homme de ma connoissance. Ils ne l'asseureroient pas si affirmativement aux autres, s'ils n'en estoient eux-mesmes bien asseurez. Et sans parler des Revelations que de plus Hardis allegueroient sur ce sujet, ils ont peut-estre quelque Tiltre de foy irréprochable, quelque Manuscrit de venerable vieillesse, outre les premieres Pieces qu'ils ont produites.

Mais d'ailleurs tous les Escrits du Volume qui porte le nom de Saint Denis, sont-ils de la mesme main & du mesme esprit ? Une partie ne peut-elle pas estre de Saint Denis l'Areopagite, & une partie de quelque autre Autheur ? Ce qui est rapporté contre la foy de l'Histoire, & qui ne s'accorde pas bien au Siecle de l'Areopagite, ne peut-il pas estre d'un Estranger, qui s'est introduit dans la possession d'autrui, & qui a pris un autre nom que le sien ?

Pour moy, bien loin de disputer à Saint Denis la qualité d'Areopagite, je ne m'oppose pas mesme au Cardinalat de saint Hierosme : Et quand il ne tiendrait son chapeau rouge que de la faveur des Peintres, & de la credulité du Peuple, je ne veux point luy faire un procès sur les ornemens de son portrait. Je ne touche point à une piece que l'Eglise ne propose pas comme un article de foy, mais qu'elle souffre comme une fantaisie de pieté. Ces marques d'honneur & de respect ; ces faveurs & ces graces faites à des Morts, c'est à dire à des gens qui ne sont plus en estat de s'en revancher,

viennent d'une cause tres-honneste ; partent d'un principe de courtoisie & de liberalité, mais de courtoisie desinteressée & de liberalité toute pure. Pour le moins ce sont des excès loüables d'une inclination bien-faisante, portée à donner, & à obliger, & je n'ay garde de prendre à partie des personnes si bonnes & si officieuses.

Il y a des Docteurs plus fins & plus penetrans que ceux-cy dans les choses Greques & Romaines, mais il n'y en a point de plus soumis à l'autorité de Rome, ni de mieux intentionnez. Ils ont crû que la Verité estoit quelquefois trop courte & trop maigre, & qu'en ce cas-là, il n'y avoit point de mal de l'allonger ou de la grossir par leurs inventions. Sur ce fondement, ils ont esté encore les Mediateurs de cette belle amitié, contractée entre saint Paul & Seneque, quelque temps apres leur mort : Ils Ce sont imaginez qu'ils faisoient une bonne Oeuvre, de mettre bien ensemble deux hommes si vertueux, & que ces deux hommes vivant en mesme temps & dans une mesme ville, s'ils n'ont esté amis, ils le devoient estre. Il n'y a rien en cela qui offense la vray-semblance, ni qui choque la Chronologie. Vos gens de l'Antiquité profane, sont bien plus licencieux & plus temeraires. Votre Virgile a bien marie un Homme & une Femme, qui non seulement ne se sont jamais veus en toute leur vie, mais qui ont esté esloignez l'un de l'autre, de plus de cent ans. Je ne dis rien pour cette fois du Regent Pythagore & de l'Escolier Numa.

Ouy, mais les Epistres qu'on a débitées sous le nom de Seneque & de saint Paul, ne sont ni de Seneque ni de saint Paul. Je n'oserois pas vous nier ce que Vous asseurez si fortement : Mais il se trouvera un Docteur aussi asseuré que vous, & qui vous soustiendra avec une force pareille à la vostre (j'ay veu autrefois ce Docteur) que si ces Lettres ne sont ni de Seneque ni de saint Paul elles sont de quelques-uns de leurs amis ; elles peuvent estre de leurs Secretaires ; quoy qu'à mon avis, ils les ayent escrites sans commandement, & sans en avoir eu ordre de leurs Maistres. Des choses si peu importantes ne devoient point semer de querelles parmy les Citoyens d'une mesme Republique, ne devoient point déchirer en partis & en factions les sçavantes Assemblées. Pour cela il ne faut battre personne, ni sauter aux yeux de ses amis. Il ne faut pas faire des affaires d'Estat, de tous nos petis differens ; ni traiter de criminel de leze-Majesté, comme fait

quelquefois Scaliger, des personnes qui ne sont coupables que de leur innocence, que de leur bonté, que de leur facilité à croire.

Tout le monde se trompe, de façon ou d'autre. Tout homme se sent de l'infirmité humaine ; & les Hebreux disent que Jacob leur Pere a esté boiteux. Scaliger luy-mesme a fait de faux pas ; il a fait des jugemens temeraires. Que feront donc les Demi-sçavans, les Docteurs du second & du troisieme Ordre, des gens qui ont estudié tard, qui estudient peu, qui vivent dans la Province, parmy la contagion des mauvais Exemples, à six vingts lieuës de la Biblioteque de Monsieur de Thou, & de la Conversation de Messieurs Dupuy ? Bien que la lumiere de ce Siecle nous ait esclaircis de beaucoup de choses, dont nos Peres ont douté, il reste tousjours quelque petit nuage de l'ancienne Barbarie. En certains lieux il n'est pas encore bien jour : Cette epaisse obscurité, venuë sur le déclin de l'Empire, des dernieres parties du Septentrion, couvre encore une partie de la Terre. Les Vandales & les Goths ont corrompu toutes les belles & bonnes choses. Ils ont mis la peste dans le Monde raisonnable ; & il y a beaucoup d'endroits de ce Monde, qui ne sont pas encore bien purifiez.

MAIS c'est assez, & peut-estre trop de ces opinions contestées. En pareilles rencontres je n'opine point : Je me contente de rapporter les avis des autres. Je vous diray seulement de moy, une chose assez particuliere, & de laquelle quelqu'un pourra s'estonner. Pour voir cet homme : extraordinaire, ce S. Denis dont on m'avoit tant parlé, sans partir de France, je fis autre-fois un voyage en Grece, je veux dire, que j'appris exprés la langue Greque, pour avoir plus d'accés aupres de luy. Je vis donc & consideray cet Homme, que les uns croyent estre d'Athenes, les autres d'Alexandrie, & les autres de Corinthe. C'est un Homme qui vole plus haut que les Aigles. Il n'apporte rien sur la Terre, qu'il n'ait esté prendre dans le Ciel, Je le vis, mais je le perdis aussi-tost de veüë.

Après ces paroles, Socrate se tent quelque temps, & prit le troisieme Volume qui estoit sur son Pupitre. Jusques-là s'estant peu ouvert, & ayant parlé avec retenuë, ce fut en suite, & sur je sujet de saint Chrisostome, dont il avoit les Homilies entre les mains, qu'il se declara & qu'il s'espandit ; que son esprit & que ses paroles se desborderent. Et certes d'une si estrange sorte, qu'on peut dire qu'il commença son Discours, par une espece

d'Entousiasme, & qu'il passa de la Prose à la Poësie, comme fait quelquefois l'autre Socrate, dans les Dialogues de Platon.

C'est cet Homme, nous dit-il, qui vole encore bien haut ; Mais son vol est si réglé & si juste, qu'il y a tousjours plaisir à le voir voler : On peut le suivre des yeux & de la pensée : Il fend les Airs, sans se perdre dans les Nuës : Car vous sçavez que les Esprits font une espece dans le genre des Oyseaux, & que ç'a esté l'opinion des sages Hebreux. Celuy-cy a de grandes aisles toutes peintes & toutes dorées. Il chasse devant luy les Nuages, la Nuit, & l'Obscurité. Il fait naistre le Jour en se montrant, & par sa seule presence. Il crie, il gronde agreablement. Ses plaintes & ses coleres sont belles. En blasmant le Vice, il plaist aux Pecheurs. Il n'est pas moins Citoyen du Ciel, ni moins compagnon des Anges que le premier ; Mais il s'accommode mieux à l'usage du bas Monde & s'apprivoise davantage avecque les Hommes. Les Grecs l'ont appelé Chrisostome, & les Barbares l'appellent cōme les Grecs

Voulez-vous que nous disions, encore quelque chose de cet Homme ? Expliquons pour le moins ce que nous venons d'en dire. Ayant acquis les plus rares connoissances, par la force de la meditarion, il en rend capables les plus vulgaires esprits, par la facilité du Discours. Ou il sçait abbaissier la Verité jusqu'à nous, ou il sçait nous eslever jusqu'à elle : Ou il a la vertu d'esclairer & de subtiliser les Ames, ou il a je don d'esclaircir & de démesler la Doctrine.

O l'excellente & l'admirable maniere d'instruire les Ames, & de debiter la Doctrine ! Ces animaux de Gloire, ces ennemis de la Foy, ces superbes enfans d'Aristote, trouveroient le Christianisme raisonnable ; en l'estat que Saint Chrisostome le fait voir à la Raison : Leur Philosophie s'humilieroit devant nos Mysteres, si nos Mysteres leur estoient decouverts de cette maniere. Pour moy, je les adorois avec frayeur, dans leur naturelle obscurité ; & je les regarde maintenant avec plaisir, dans la lumiere de ses paroles : J'avois du respect pour des choses que je n'entendois point, il m'a donné de l'amour pour ces mesmes choses, en me les rendant intelligibles.

J'ay trouvé dans ses Homilies, mille graces & mille beautez ; mais toutes chastes & toutes viriles ; une infinité d'ornemens, mais que la gravité souffre, & que la bien-seance conseille. Ce sont des ornemens tres-

honestes, & tres-dignes de celle qui les porte ; de la vraye, de l'ancienne, de la venerable Théologie. Ils ne sont pas du Theatre ; ils sont de l'Autel ; Ils ne font point de la Reyne des Sciences, une Baladine des places publiques ; une Comedienne de la Cour.

Ma matiere croist entre mes mains, & j'ay quelque opinion que le Saint m'inspire en parlant de luy. Je vous l'avouë, c'est un de mes Saints, & je suis un de ses Devots. Je l'invoque, je m'adresse à luy : Et peut-estre qu'il me fera la mesme faveur, que quelques-uns ont crû que luy fit Saint Paul : Peut-estre qu'il me communiquera ses secrets, qu'il m'allumera de son feu, qu'il remplira mon esprit de l'abondance du sien. Mais en attendant une si chere faveur, ne laissons pas d'en parler à nostre mode, & d'en dire encore quelque chose.

Sans tomber dans l'excès que cherche le luxe, son Eloquence a toute la grandeur que peut permettre la modestie. On ne conoist point en ses Escrits la corruption de la langue de son Siecle, la foiblesse de l'expression humaine, la misere & l'infirmité de l'esprit de l'homme. Il ne se vit jamais tant d'ordre dans la multitude ; plus de force avec plus de subtilité, plus d'œconomie avec plus de pompe : Jamais Jesus-Christ ne fut seruy avec une telle magnificence : Et si cet ancien Profane qui pilloït l'Eglise, eust vescu quelque temps plus qu'il ne fit ; s'il eust veu l'esclat & les richesses, l'or & les pierreries qui m'ont esblouï, il se fuste escrié encore une fois, quoy qu'en un autre sens que la premiere ; O QUE LES VASES SONT PRECIEUX DANS LESQUELS ON SERT LE FILS DE MARIE !

VOILA le jugement que Socrate fit dans la Galerie, de l'esprit & de l'eloquence de Saint Chrisostome. Sur tout il en estimoit ladouceur & la netteté, & prenoit plaisir à nous les faire considerer sous differentes figures : Il avoit toujours des images agreables, pour nous représenter le merite de cette bienheureuse simplicité. Il est clair, disoit-il, fust-ce dans la region des Tenebres, & au païs des Cimmeriens : il est aisé, dans l'embarras mesme de sa matiere, dans les destours, dans les labirinthés des plus difficiles Questions de la Theologie. Avec un Commentaire de deux syllabes ; avec un petit mot, qui tempere la rigueur des choses ; avec une particule de Charité, qui adoucit les menaces de la Justice, il défriche les plus

dures & les plus sauvages expressions. Il console & rassure les Esprits que le Texte de Saint Paul avoit effrayez. Par tout où il passe, il laisse des traces de blancheur, & une impression de lumiere, qui change la nature des lieux où il a passé. Auparavant c'estoient des Precipices, c'estoient des Canchots ; apres luy ce sont des Jardins de fleurs ; ce sont des Cabinets de cristal.

IL se trouva un homme en la Compagnie, venu de Paris depuis peu de jours, qui ayant es couté Socrate avec beaucoup d'attention, nous surprit tous par ce langage qu'il luy tint. Je n'ay point fait comme vous de voyage en Grece : Mais je suis fort trompé, ou j'ay veu nouvellement au lieu d'où je viens, celuy dont vous nous contez de si grandes choses. Je ne connois point vostre Saint Jean Chrisostome ; Mais vous ne dites rien de luy, qui ne se verifie en nostre Monsieur l'Abbé de Rais, l'Eloquence avec laquelle il explique les Mysteres du Christianisme, n'est point inferieure à celle que vous nous avez figurée : Elle n'instruit pas moins, & ne plaist pas moins. On y remarque la mesme beauté, la mesme douceur, la mesme force. Car il tonne & il foudroye quelquefois : Mais les orages de ses figures ne gastent point la pureté de sa dicton : Dans ses Sermons, le Calme subsiste avec la Tempeste, aussi bien que dans les Homilies de Saint Chrisostome. Ainsi vous ne pensiez faire qu'un loge, & vous en avez fait deux. Ce sont des coups de Socrate : En loüant l'Antiquité, vous avez obligé nostre Siecle : Et s'il se trouve quelque Platon, qui publie un jour vos entretiens, la France vous remerciera de tout ce que vous avez dit à la gloire de la Grece.



SUITE
DU MESME
SUJET,
OÙ IL EST PARLE
DE L'INVOCATION
DES SAINTS.

DISCOURS DOUZIESME.



UTRE l'Homme venu de Paris, un vieux Huguenot de nos voisins s'stoit trouvé à nostre dernière Conference, de laquelle il fust demeuré entièrement satisfait, sans cette invocation qu'il ne pût gouter, & ces Vœux adressez à Saint Chrisostome. Comme il avoit esté en sa jeunesse grand tireur d'esclaircissemens, il n'oublia pas son ancienne coustume en cette rencontre ; & des le jour. mesme ayant tiré Socrate à part, il luy parla assez long-temps seul à seul.

Du lieu où j'étois, je les apperceus au bout de la salle ; & ayant remarqué de l'agitation sur leur visage, & quelques gestes un peu violens, je voulus sçavoir ce que c'estoit. Je m'approchay donc d'eux ; ou pour les separer, s'ils venoient aux mains, ou pour m'offrir à mon Amy s'il avoit lié quelque partie, comme on parle en semblables occasions. Mais à vous dire le vray, je trouvay qu'il n'avoit pas besoin de second. Le vieux Huguenot estoit desia hors de combat, & Socrate qui ne vouloit jamais de triomphe, apres l'avoir vaincu, essayoit de le persuader. S'estant servi avec succès des armes du Cardinal du Perron, sous la discipline duquel il avoit esté nourri, il employoit d'autres moyens plus populaires, & d'autres armes toutes à luy, pour achever ce qu'il avoit fait.

En me voyant, il s'eschauffa de nouveau. Il est a la les choses qu'il avoit seulement despliées : Il les porta plus avant par des interrogations oratoires & pressantes. Et adressant sa parole dere chef au Gentilhomme vaincu, qui avoit remué la question de l'invocation des Saints. Le Cardinal du Perron vous a satisfait par ma bouche, luy dit-il ; & il me semble qu'il ne se peut rien adjouster aux preuves & aux argumens de ce grand Docteur. Comme je vous l'ay defia déclaré, je ne fais point de fondement sur l'Allegorie : Laissons-là les Esprits qui montent, & qui descendent : Ne leur demandons point ce qu'ils font, & ce qu'ils representent dans cette Eschelle mysterieuse. Pour la Chaisne d'Homere, je trouve bon qu'on la casse, & tout le profane attirail de la Theologie des Payens, dont l'Autheur moderne s'est voulu servir. Avoüons neantmoins qu'il y a de vieilles Fables, qui sont fondées dans l'ancienne Verité, & que les Grecs ont esté les larrons des Hebreux.

Quoy que puissent dire vos Ministres, il y a tousjours eu liaison, il y a tousjours eu attache de la Terre au Ciel. Pourquoi veulent-ils rompre le commerce entre les deux Eglises ; entre l'Eglise qui combat & l'Eglise qui triomphe ? Les Miserables Vivans n'auront-ils aucune communication avecque les Morts bien-heureux ; avecque les Morts qui vivent de la veritable vie, & de la meilleure partie deux-mesmes, de celle qui peut soulager les miseres, & consoler les afflictions des Vivans, qui languissent plustost qu'ils ne vivent ?

Pense-t-on que les Saints de Jesus-Christ menent une vie pareille à celle des Dieux d'Epicure ; aussi oïssue, aussi endormie, aussi paresseuse, aussi negligente des choses du Monde ? Est-il à croire que ceux qui ont esté en perpetuelle action, & qui ont pris par force le Paradis, y jouissent maintenant d'une molle, d'une stupide, d'une languissante Felicité ? Ont-ils perdu là haut le credit qu'ils avoient icy bas ? Pour estre residens à la Cour, sont-ils moins gratifiez du Prince ? Leur assiduité & leur sujétion peuvent-elles moins que ne faisoient leur esloignement & leur absence ? Ont-ils moins de Faveur ou moins de Charité qu'ils n'avoient ? Estant à la source du Bien, l'abondance les rend-elle pauvres ? Se fait-on avare dans le Ciel ? Devient-on envieux dans la plenitude de la Gloire ?

Il n'y a point d'apparence que cela soit. Je ne sçaurois m'imaginer que le secours de ces veritables Amis nous manque au besoin : Je ne puis croire que leur protection finisse, que leurs prieres cessent, à cette heure qu'elles peuvent agir plus fortement, & estre plus puissantes & plus efficaces. Ils sont unis à Dieu, mais ils ne sont pas pour cela separez des Hommes : Et Dieu qui a pardonné à tout un Peuple, à la recommandation de Moïse ; de Moïse mortel & sujet aux infirmiez humaines, fera bien quelque chose, à mon avis, pour un autre Moïse, beaucoup meilleur & beaucoup plus parfait que le premier ; pour une infinité de Moïses, qui vivent en sa presence, qui sont proches de sa personne, & qui le regardent face à face.

s'il n'y avoit point de Commerce establi entre le Ciel & la Terre ; point de Correspondance entre l'une & l'autre Eglise, que voudroient dire les Exhortation que nous font les saints Peres, DE FAIRE AMITIÉ AVEQUE LES ANGES ; de confirmer par nos prieres celle qui est desia faite ; d'entrer d'avance & par esprit, dans la celeste Jerusalem ; de prendre place dès cette vie, dans cette divine Republique, aux droits & aux privileges de laquelle nous pretendons apres nostre mort.

Que signifieroit cette Societé, cette Alliance, ces Entretiens, ces Conferences avec les Patriarches & les Prophetes, avec les Apostres & les Martyrs ; toutes personnes estrangeres sur la Terre ; invisibles à nos yeux ; esloignées du lieu où s'assemblent les Fideles, d'une distance presque infinie ; tous gens de l'autre Monde, & non pas de celui-cy ? Cette brigade de leurs Suffrages qui nous est conseillée, qui nous est ordonnée en termes

exprés, dans les anciennes Homilies, seroit-ce un travail inutile & une peine perdue, apres laqu'elle on prendroit plaisir d'amuser nostre zele, & de lasser nostre devocion ? Seroit-ce pour neant, qu'on auroit crié si souvent, & il y a si long-temps, dans la Metropolitaine de l'Univers, sur le Throsne des Apostres, dans la Chaire de saint Pierre, AMBITE, AMBITE IL LORUM SUFFRAGIA, UT CUM QUIBUS VOBIS FVERIT CONSORTIUM DEVOTIONIS, SIT ET COMMUNIO DIGNITATIS.

Mon bon Gentil-homme, poursuivit Socrate, en finissant ce discours, rendez-vous à ce Latin : Il ne vous doit pas estre suspect : Il est des premiers siecles de l'Eglise ; il est de Rome veritablement Orthodoxe ; de vostre Rome, aussi bien que de la nostre. Prenez le conseil que vous donne un Pape, que les Ministres mesmes ne sçauroient s'empescher d'appeller Saint ; qui parut devant Attila avec une forme plus qu'humaine ; armé de Vertu, de Religion & de Sainteté ; du visage duquel ce redoutable Barbare vit sortir des esclairs qui luy firent peur.

Il n'est point d'Oracle plus certain que celui du Vatican de ce temps-là ; Et sur le sujet dont il s'agit, cet Oracle ne s'est point expliqué douteusement ; n'a point voulu tromper le Monde, par des termes ambigus & captieux. Il n'a point entendu une Societé impossible ; des Voix en l'air & jettées au vent ; des Paroles adressées à des sourds ; un Commerce en des lieux inaccessibles ; une Amitié sterile, impuissante, defectueuse ; une portion & une moitié d'amitié ; une Amitié toute d'un costé, sans revanche ni retribution de l'autre.

MAIS nous avons tort de nous eschauffer là dessus, & vos Ministres se moquent de s'arrester à si peu de chose. Il ne faudroit pas seulement leur laisser ouvrir la bouche en cette rencontre : Nous devrions les traiter de ridicules, apres les Avances qu'ils ont faites, & les Reserves qu'ils veulent faire. Puis qu'ils nous ont accordé le Plus, nous sçauroient-ils refuser le Moins ? Nous ayant donné le Mystere de la Trinité, & celui de l'Incarnation, ils ne se sont rien reservé apres cela. Par la concession de ces deux grandes, estranges, estonnantes Veritez, ils ont renoncé à la liberté de leur esprit ; & cette liberté est une chose qui ne peut ni se perdre ni se conserver que toute entiere. La mesme Autorité qui les assure de la

certitude du Symbole des Apostres, les assure de la validité de toutes les autres pieces de la Religion, & ils ne sont pas mieux fondez de la contester icy que là.

L'Autorité estant infaillible elle est infaillible par tout ; elle est également infaillible. Le Chrestien estant Captif de la Foy, & non pas Juge de la Doctrine, doit obeïr à la Voix que parle, sans deliberer sur les Paroles, parce que les Paroles ne le persuaderont pas, si la Voix ne l'a défia persuadé. On n'a plus de droit de rentrer dans les termes de la premiere franchise de l'homme, quand on a subi le joug de Dieu dominant & victorieux. Il n'est pas temps de vouloir se servir de la Raison, apres l'avoir soûmise à la Foy. Quel jeu, je vous prie, seroit celui- là, de quitter tantost sa Raison, & tantost de la reprendre ; de choisir dans le Christianisme, certains endroits qui plaisent, & de rejeter les autres qui ne plaisent pas ; d'estre demy Incrédule, & demy Croyant ? Ce seroit capituler avec Jesus-Christ, & faire des conditions avec l'Eglise. Ce seroit faire quelque chose de pis, & passer de la complaisance au desmenti, en luy avouant une partie de ce qu'elle nous propose à croire, & luy soustenant que le reste est faux.

Disons-le encore une fois, pour ne plus rien dire à vos Ministres, & pour couper la gorge à tous nos Procés. On ne se défend plus dans une Place renduë. Lors qu'on a mis les armes bas, & qu'on a presté le serment de fidelité, ce n'est pas estre Brave & bon Citoyen que d'insister sur ses privileges, & de songer à sa premiere liberté ; c'est estre Rebelle & mauvais Sujet : Ce n'est pas Guerre, c'est Sedition. Les Philosophes payens, & les autres Estrangers du Royaume de Jesus Christ, sont nos vrais & nos legitimes Ennemis : Les Chrestiens qui ne sont pas Catholiques, sont nos Mutins & nos souslevez. Ce qu'ils font n'est pas acte d'Hostilité ; c'est crime de Felonnie, c'est une espece de Parricide. Car en effet oseroient-ils nier, que ce ne soit de nostre Eglise qu'ils ont receu la vie & l'estre spirituel ; qu'ils ont tiré leur premiere nourriture & leur premier lait ? C'est sous son Empire qu'ils sont nez, & dans l'estenduë de sa Jurisdiction, qu'ils font leurs courses & leurs ravages : C'est en son nom, & avec ses livrées qu'ils luy ont commencé, & qu'ils luy continuënt la guerre. Ainsi en attaquant nostre Eglise, ils font la guerre en mesme temps, & contre une

mesme personne, à leur Mere & à leur Nourrice, à leur Souveraine & à leur Maistresse. Combien de crimes en un seul crime !

SOCRATE achevant ces paroles, receut une Dépêche dont il fut surpris, & à laquelle nous donnâmes bien des maledictions, parce qu'elle l'obligeoit à partir le lendemain, pour s'en retourner en ton païs. Il nous avoit fait esperer un plus long sejour, qui nous eust fourni matiere d'un plus gros Volume. Mais l'interest d'autrui le ravit à son propre contentement ; Car il est vray qu'il ne se desplaisoit pas icy ; & outre l'inclination qu'il avoit pour nous, nostre Valée rioit à ses yeux. Il en fut rappelé par la nécessité des affaires de sa Maison, dont il apprit d'assez mauvaises nouvelles : Et s'il n'eust prevenu en diligence les desordres qui la menaçoient, elle estoit sur le point de se broüiller davantage, par la division que l'artifice des Valets avoit fait naistre parmy les Freres. Quoy que l'estude de la Sagesse le détachast du soin des choses humaines, pour le renfermer en luy-mesme presque tousjours, il en sortoit toutes les fois que le Monde avoit besoin de luy. Quelque grand Philosophe qu'il fust, il ne laissoit pas d'estre bon Parent, & de donner beaucoup aux devoirs du sang & de la Nature. Jamais Solitaire ne fut plus sociable que luy, ni plus capable des vertus civiles, ni plus sensible aux belles & honnestes passions.

Nous-nous separâmes donc avec tendresse & douleur. Les coustumes de l'ancienne Hospitalité furent observées de part & d'autre, par les petis presens qu'on se fit. Le Maistre du logis regala Socrate du Tableau de la Nativité de Nostre Seigneur, s'imaginant qu'il en avoit eu envie, dès la premiere fois qu'il le vit ; Et d'ailleurs, il luy sembloit que ce devoit estre le prix des Discours qui avoient esté faits, comme c'en avoit esté l'occasion. Socrate receut avec joye cette rare piece. Mais il ne voulut pas se laisser vaincre de liberalité, Pour un Tableau il en rendit deux, l'un & l'autre tiré du mesme sujet que celui qu'il emporta. Ces deux Peintures parlantes sont de la main de deux Ouvriers, dont la France connoist le Nom, & ne mesprise pas les Ouvrages : Elles s'adressent A JESUS-CHRIST NÉ : Et peuvent estre jointes aux douze Conversations, soit pour la ressemblance de la maniere, puis que Socrate ne parloit jamais sans quelque sorte

d'inspiration, soit pour la conformité de la chose, dont la fin aura du rapport au commencement.

A TE PRINCIPIUM

TIBI DESINET.



CHRISTO
NATO,
DEI OPTIMI MAXIMI
FILIO OPTIMO
MAXIMO.



*IVE Puer, quem
venturum post sæcula, Vates
Tot dixere pij, mihi
tunc indictus Abibis,
I am præsens, Patris ætherei iam
cognita proles ?
Juro ego, nobiliorque agitat me
cura futuri,
Et iuvat antiquum in melius mutare laborem,
Amplius haud facta Heroïum Regumque Triumphos,
Te potius mea Musa canet. Non
Martia corda
Pellæi juvenis, natosque ad Sceptra potentes
Æneadas, Spartæque loquar pugnacis alumnos,
Immemor Jsacidæ magni. Fortissime rerum,
Monstrorum in cunis domitor,
qua Terra ferebat,*

*A Cælo promisse immitis victor
Averni,
Perpetuum mihi scis carmen.
Nec Græcia mendax
Ipsa neget, nondumque aras
exosa profanas
Roma vetus : rimis tremuit te
Jupiter orsis,
Fulminaque æterno cesserunt ficta
Tonanti.
Te Populi de lapsum Astris in
Virginis aluum
Mirati, ingentique aliàs spectante corona,
Nubibus invectum famulis, patria Astra petentem,
Saturni senis exilium turpesque
latebras,
Et tumulum Jouis & manes risere sepultos.
Prima element a oris teneri postquam auribus hausit,
Vagitusque tuos obmutuit augur
Apollo,
Et Tripodes cecidere, & DI responsa negarunt,
Attoniti toto orbe, & tacti Numine vero.
O Victor sine cæde, ô non mortalia tela ;
O Puer imbellis, summi sed maxima Virtus
Vt vox certa Patris, rerumque
novissimus hæres !
Hac colere, hæc Sæclis fas est memorare futuris,
Cafta jubet sic Religio, cætusque
Piorum :
Incipiam, & maneat nostros ea
cura Nepotes,
Quos sanctum servare fideli pectore morem,
Et meminisse velim semper pietatis avitæ
Sed quo concipiam vota & divina
capessam
Jussa animo, si non animum men-
temque ministres ?
Christe, mea vires, mea sola potentia, Christe,
Da velle & da posse mihi, nam
nescit utrumque
Te sine, progenies hominum. Quos
dicere versus
Aggredior, quæthura paro, quos
Offero flores,
Hos etiam artifici debemus, vt
omnia, dextræ.
Auctorem te cuncta probant. Tu
carmina dictas ;*

*Per te Terra parit quicquid Ver
educat alium,
Quicquid odoris Arabs mittit :
Nil denique nostrum est,
Nec meus ipse ego sum. Tuascilicet accipe dona,
Thesaurusque agnosce tuos, fontesque Bonorum,
Qui largi, qui fœcundi ; latumque
per orbem,
Donec Sol erit atque ardebunt sidera Cælo,
Perpetuis current, sicut semel ordine, rivis.
Munera sufficies, nos hac ad
Templa feremus,
Atque tuis sacras opibus cumulabimus aras,
Mortales miseri, & nudi, & rerum omnium egentes,
Ni tu Christe fores in nostros prodigis usus.*

A JESUS-CHRIST NÉ.



SAINT & divin Enfant, promis par
les Prophetes,
Ne me joindray-je
point à ces grands Interpretes,
Dont l'esprit éclairé d'un celeste flambeau,
A tiré, sans te voir, ton celeste
tableau ?
Nous ayant decouvert ta puissance future,
Et les biens dont tu dois honorer la Nature,
Maintenant que mes yeux ont
veu ce que je croy,
Puis-je, sans estre ingrat, ne parler pas de toy ?
Quand tu descends en Terre, &
qu'on t'y voit paroistre
Comme Dieu, Fils du Dieu que
le Ciel a pour Maistre,
Eslevant mon esprit, dois-je pas
dans mes Vers,
Te rendre mon hommage avec
tout l'Univers ?
Je le jure, Seigneur, devant ta
Creche auguste,
Un soin de l'Avenir, & plus noble & plus juste,
Allume un feu nouveau dans le
fond de mon sein ;

Je change de travail, d'objet, &
de dessein.
Je ne veux plus tirer des antiques tenebres,
Des Roys qui ne sont plus, les
Triumphes celebres :
Je ne veux plus parler du jeune
Conquerant,
Qu'on vit dans l'Univers courir
comme un torrent,
Et par de beaux dangers, par
d'illustres traverses,
Monter avec splendeur sur le
thrône des Perses.
Je ne veux plus vanter ces merveilleux Romains,
Qui sembloient estre nez le
Sceptre dans les mains ;
Ni ces Fils courageux, dont
sous sa Loy severe
Sparte fut la Nourrice, aussi bien
que la Mere.
Divin Fils d'Abraham, à ta seule
Grandeur
Ma Muse, en ce beau jour, consacre son ardeur.
De toutes mes chansons tu seras
la matiere,
Toy qui pour un essay de ta
Guerre premiere,
Fis cacher en naissant, par ton
Nom glorieux,
Ces Spectres insolens, ces Monstres furieux,
Qui de captifs qu'ils sont dans
une nuit profonde,
s'estoient rendus Tyrans de
l'Empire du Monde.
Vainqueur promis du ciel, pour
dompter les Enfers,
Je veux chanter ta gloire en cent
Hymnes divers.
Ni sçavante Grece, en mensonges fertile,
Ni Rome où l'on trouvoit le
Monde en une Ville,
Avant mefme qu'elle eust abbatu les Autels,
Quelle avoit erigez à ces faux
Immortels,
Ne peuvent pas nier que c'est
par ta Parole,
Qui vola comme un trait de l'un
à l'autre Pole,

Que leur grand Jupiter, si fort, si
trionphant,
Trembla sous ton pouvoir quand
tu n'estois qu'Enfant,
Et que c'est par ta main qu'on
vit reduire en poudre
Celuy qui dans la Fable est maistre de la Foudre.
Le Monde s'estonna, quand des
voutes des Cieux
La Vierge te receut dans son
sein precieux ;
Mais il fut plus surpris de te voir
sur la Nuë
(Ton esclave & ton char sous
tes pieds devenuë)
Remonter avec pompe au Palais
eternel,
Où ton throsne est égal au throsne paternel.
Après ces grands Exploits, ces
Triumphes celebres,
On se moqua par tout des honteuses tenebres
Qui servirent d'asyle au vieux
Pere des Dieux,
Et du sombre tombeau d'un Fils
ambitieux,
Qui comme un Immortel, des
vœux se faisoit rendre,
Mais qui d'homme qu'il fut, n'est
plus qu'un peu de cendre.
A peine, en begayant quelques
mots tu formois,
Qu'Apollon effrayé dans Delphes fut sans voix ;
Que ses fameux Trepiez de peur
se renverserent,
Et que de tous costez les Oracles
cesserent,
Les faux Dieux ne pouvant refister aux efforts
Du vray Dieu que l'Amour cachoit dessous un corps.
O celeste Vainqueur, de qui la
main vaillante
Perça tant d'ennemis, sans en
estre sanglante !
O traits victorieux de cette auguste Main,
Dont les coups sont plus forts
que tout pouvoir humain !
O nom pareil Enfant, en qui le
Monde espere,
Et qui, bien que sans force, és la

Vertu du Pere ;
Qui ne pouvant parler, és sa divine Voix,
L'Heritier de son sceptre, & le
Maistre des Roys ;
Dont le souffle est pour eux un
horrible tonnerre,
Et devant qui leur Throsne est
fresle comme verre.
Voila les Titres saints que je
veux adorer,
Les Grandeurs que je veux par
mes vers honorer,
Les Beutez dont ma Muse, à la
Race future,
Par de nobles efforts veut laisser
la peinture.
La sainte Pieté la demande de
moy,
Et le desir des Bons m'en impose
la Loy.
Hardiment j'ouvriray cette noble carriere,
Et nos Neveux, conduits par la
mesme lumiere,
Epris de mesme ardeur, un jour
la fourniront,
Et d'un zele innocent ta gloire
beniront,
Suivant, selon mes vœux, avec
des cœurs fideles,
Au culte des Autels, les traces
paternelles.
Mais dans la belle ardeur qui
m'agite le sein,
Comment puis-je achever mon
genereux dessein ?
Comment puis-je, Seigneur, te
rendre cet hommage,
Que ma foy me demande, où
mon amour m'engage,
Si ton ayde divine, en cet illustre
jour,
Ne me donne une force égale à
mon amour ?
O Jesus ! ma Vertu, ma Force
ma Puissance,
Au pitoyable estat où m'a mis
ma naissance,
Je demande & j'attens de ta

sainte bonté
Le pouvoir de bien-faire avec la
volonté.
L'homme que le péché rend foible & miserable,
Sans toy de tous les deux a le
cœur incapable.
Je veux, pour m'acquitter de tes
bien-faits divers,
Tirer de ta Grandeur, le tableau
dans mes vers :
Je t'offre de l'Encens, des fleurs,
& des Couronnes ;
Mais je ne t'offre rien que ce que
tu me donne :
C'est toy dont mes tableaux empruntent leurs couleurs ;
Le Printemps amoureux te doit
toutes ses fleurs,
Et les plus doux parfums dont
l'Arabe se vante,
Ne tirent leur odeur que de ta
main sçavante,
Qui d'un art merveilleux respand dans tous les Corps,
Sans jamais s'épuiser, ses superbes trésors.
Enfin, rien n'est à nous, je sçay
ton droit suprême,
Et moy-mesme ne puis me dire
estre à moy-mesme.
Reçois donc pour present, Unique Bien-faiteur,
Les biens dont ma Raison te
confesse l'Auteur :
Reconnois tes Trésors, & la
source seconde
Des faveurs que ta Grace espand par tout le Monde,
Et qui, comme un grand fleuve,
éternel en son cours,
En faveur des Mortels se respandra tousjours.
Tandis que chaque jour l'Astre
de la lumière
Dans un char de rubis fournira
sa carrière,
Et que l'obscur Nuit d'Étoiles
s'allumant,
D'une pâle clarté peindra le Firmament,
Tu donneras sans cesse aux desirs des Fidèles,
Pour ce faire des dons, des richesses nouvelles,
Et nous viendrons sans cesse, ô
Roy des Immortels,
De tes propres bien-faits couronner tes Autels.

Nous-nous confesserons, ainsi
que nous le sommes,
De Pauvres, d'Ignorans, & de
Fragiles hommes,
un crime hereditaire a privez de tout bien,
Et qui manquant de tout, ne
sont dignes de rien ;
Si tu n'estois venu, par des graces insignes,
Chasser la Pauvreté, donner à
des Indignes,
Et si ton chaste Amour, dans ses
ardens transpors,
N'avoit pour nos besoins, prodi
gué ses tresors.



APOLOGIE
CONTRE
LE DOCTEUR DE LOUVAIN.

A MONSIEUR
DE MARCA,
PRESIDENT AU
PARLEMENT DE PAU.

DEPUIS,
CONSEILLER D'ESTAT
ORDINAIRE, ET NOMMÉ
par le Roy à l'Evesché
de Couserans.

APOLOGIE

CONTRE

LE DOCTEUR

DE LOUVAIN, & c.



ST-CE dureté ou force ? Est-ce pesanteur d'esprit ou solidité de jugement ? La Teste du Docteur de Louvain a esté impenetrable à toutes mes Preuves : On peut le vaincre, mais on ne peut pas le persuader. Dans cette Teste de rabant je n'ay jamais pû faire entrer la Raison de France.

Puis que Pau n'est pas de l'opinion de Louvain, je me console, Monsieur, du mauvais succez de mes Argumens, & du Temps que j'ay perdu à crier inutilement un jour tout entier. Je ne suis plus en peine des trois endroits de mon Livre qu'on a attaquez. J'avois peur de m'estre mal expliqué : Mais vous m'asseurez que c'est le Docteur qui ne ma pas bien entendu, ou qui ne m'a pas bien voulu entendre. Je suis fondé en Arrest, ayant receu une si favorable parole de vostre part. Reste maintenant à expliquer par le Commentaire que je vous adresse, le Jugement que vous avez donné. Ce

sera pour vous espargner la peine de faire sçavoir au Monde les raisons que vous avez evës de juger en ma faveur.

LE Docteur de Louvain m'accuse d'avoir offensé la dignité de la Foy, & d'avoir escrit qu'elle est *une Speculation serieuse, de laquelle un Philosophe Payen peut estre capable*. A quoy je vous jure, Monsieur, que je n'ay jamais songé : Et quiconque prendra la peine d'aller chercher mes paroles dans le lieu où je les ay mises, verra qu'elles en ont esté transportées avec une visible corruption. Je dis que les Dogmes du Christianisme sont peu utiles aux Chrestiens, sans les actions conformes aux Dogmes ; & que cette simple, nuë, & solitaire connoissance des Mysteres, est une Speculation curieuse, dont un Philosophe Payen peut estre capable. C'est ce que je dis en termes exprés. Et en le disant, comme vous voyez, je ne parle pas de la Foy, je parle de la Theologie : Je ne parle pas de la Religion, je parle de la Science. Je parle de ce qui a esté revelé aux hommes au commencement, mais qui depuis a esté enseigne aux mesmes hommes, sans revelation.

Il m'a esté impossible de faire comprendre cette distinction au Docteur. Je n'ay jamais pû luy persuader que la Connoissance dont je parle, fust ce qui s'apprend à l'Escole, par la voye ordinaire des Preceptes & dequoy non seulement tout Philosophe, mais aussi tout homme est capable, pourveu qu'il ait des oreilles passablement bonnes, & qu'il apporte à l'Escole un peu de memoire, & un peu d'attention, J'avouë donc que j'ay dit en ce sens- là, qu'un Philosophe Payen peut connoistre nos Mysteres ; Mais je n'avouë pas que cela veüille dire que le mesme Philosophe puisse estre esclairé de nostre Foy. Ce seroit vouloir faire luire le Jour à Minuit, & mesler le Soleil avecque la Lune. Ce seroit une absurdité trop grossiere, de se figurer qu'un mesme homme fust Fidele & Infidele en un mesme temps. Qui pourroit s'imaginer, bon Dieu ! que la Foy & l'Infidelité, deux Contraires si opposez & si ennemis, se pussent accorder ensemble ?

Je sçay, Monsieur, qu'il y a des Connoissances revelées, & des Theologiens qui sont particulierement esclairez du Ciel. Mais encore une fois ce ne sont pas de ceux-là de qui il est question : Il ne s'agit icy que d'une façon de connoistre puremen humaine, encore qu'elle ait pour objet

les choses divines, & le mot de Connoissance est pris dans sa vulgaire signification. Connoistre les Mysteres n'est pas les croire. Remplir sa memoire & sa fantaisie de quelques images agreables, n'est pas assujettir son esprit & sa volonté aux Veritez revelées. Lire la sainte Escriture, comme Histoire, n'est pas la recevoir comme Parole de Dieu.

Aussi ce Dieu, qui a parlé & qui a escrit par Moïse, & par les autres Prophetes, ne propose pas ses recompenses aux Doctes. & aux Intelligens, mais aux Fideles & aux Justes. Il ne dit pas dans le Levitique, *Si vous estudiez, mes Ordonnances, & si vous connoissez mes Commandemens.* Mais il dit, *si vous cheminez dans mes Ordonnances, & si vous gardez mes Commandemens.* Et en effet, vous le fçavez mieux que moy, Monsieur, la pluspart des Philosophes avoient leu les Livres de Moïse. Ils avoient fait des voyages exprés en Judée, pour s'instruire des secrets de la Religion & pour s'informer, quel estoit ce Dieu qui ne pouvoit compatir avec les autres Dieux.

De là vient que Clement Alexandrin appelle les Philosophes Grecs LES LARRONS DES IVIFS. Il les accuse d'avoir dérobé la Verité en Judée, & à son dire, Pithagore se fit mesme circoncire, afin de se faciliter ce commerce, & de meriter une plus estroite confidence de ceux dont il vouloit sçavoir le secret. Platon a esté nommé le Moïse Athenien. Apparemment il avoit appris des Doreurs Hebreux, la Theologie Mystique, que depuis on a reprise de luy. La Vie purgative, la Vie illuminative, la Vie unitive n'ont pas esté ignorées de ce Philosophe : Il se voit dans ses Livres un esbauchement, & comme les premieres couleurs du Christianisme ; Et sans alleguer le tesmoignage de saint Augustin, s'il en faut croire Pic de la Mirande, Marcile Ficin, & quelques autres du dernier Siecle, ils y ont trouvé la divinité du Verbe, la cheute des premiers Anges, les peines de l'Enfer & du Purgatoire. Presupposé que cela-soit, Platon estoit Escolier de nos premiers Maistres : Il avoit la connoissance des Mysteres, mais il n'avoit pas pour cela la Foy. Il trafiquoit en la Maison de Dieu ; mais il n'estoit pas des Domestiques ; Sa connoissance estoit une Speculation curieuse, & non pas une Science surnaturelle.

Le Philosophe Peregrin, dont il est parlé dans les Livres d'Aule-Gelle, & dans les Dialogues de Lucien ; Lucien mesme, & quantité d'autres

Philosophes voulurent gouter de nostre Religion au commencement. Ils entrèrent dans l'Eglise par curiosité ; Mais ce furent des Traistres & des Espions parmy nos Peres. Apres qu'ils eurent appris ce qu'ils desiroient sçavoir, ils se separerent d'eux, & retournerent avec les Prophanes, faire des contes de nos Mysteres.

D'autres plus sages & plus moderez, vivans sous des Empereurs Chrestiens, n'osoient pas offenser l'opinion de leurs Maistres. Ils s'accommodoient au Temps & au Lieu : Ils parloient discretement & avec respect de la Religion dominante. On peut dire que ces Sages Mondains ont reveré ce qu'ils n'ont pas crû. Ils ont fait davantage ; ils ont profité du bien des Fideles, & ont tiré de nos Livres, ce qu'ils y trouvoient de propre à l'embellissement des leurs.

Par exemple, le Philosophe Themistius allegue dans ses Harangues, deux ou trois fois, cette celebre Sentence du Sage Hebreu, & la rapporte aux Sages Assyriens, LE CŒUR DU ROY EST EN LA MAIN DE DIEU. Et il y a de l'apparence qu'il sçavoit beaucoup d'autres Sentences de mesme nature, puisqu'il servoit des Princes Chrestiens ; qu'il estoit tous les jours meslé parmy des Theologiens & des Evesques, & qu'il faisoit particuliere profession d'amitié avec Gregoire de Nazianze, comme nous apprenons de plusieurs lettres, que ce saint Personnage luya escrites.

Vous sçavez aussi, Monsieur, que le Poète Claudien, qui fleurissoit sous les Enfans du grand Theodose, & qui estoit un des plus assidus Courtisans de la Princesse Serene, a parlé parfaitement bien de Jesus-Christ, & en a escrit particulierement ces beaux vers, qui ne peuvent estre d'autre que de luy, parce qu'il n'y a point d'autre que luy, qui en ce temps-là fist de si beaux vers.

*Christe potens rerum, redeuntis conditor aui,
Vox summi sensusque Dei,
quem fudit ab alta
Mente Pater, tantique dedit
consortia Regni.*

Saint Augustin neantmoins tesmoigne en quelque endroit de ses Livres de la Cité de Dieu, que ce Claudien vivoit dans une our Chrestienne, sans estre Chrestien. Par consequent il estoit ennemi de la Divinité qu'il avoit chantée.

Et de fait, il se moque des Chrestiens, dans une Epigramme, qu'il adresse à un certain Colonel de la Cavalerie, dont voicy le commencement.

*Per cineres Pauli, per cani limina Petri,
Ne laceres versus, Dux Jacobe, meos,*

C'est pour dire au Docteur de ouvain que la Foy & la Connoissance des Mysteres sont deux qualitez distinctes & separées. Claudien sçavoit des choses, dont il n'estoit pas persuadé. Pour plaire à la Princesse Serene, grande Catholique & habile femme, il contrefaisoit quelquefois le Chrestien, & avoit voulu apprendre de la Religion, autant qu'il en falloit pour en discourir & pour en escrire agreablement. Cette Connoissance n'estoit-elle pas une Speculation curieuse ? Les Mysteres n'estoient-ils pas dans la bouche des Prophanes ? Un Payen ne traittoit-il pas de la Theologie ?

Et quand Mahomet second, à la prise de Constantinople, receut des mains au Patriarche, un Abbregé des principaux points de nostre Foy ; comme il estoit Prince de bon esprit, & qui ne tenoit rien de la rudesse de sa Nation, ne pouvoit-il pas sçavoir par là, qu'elle estoit la Creance des Chrestiens ? Ne pouvoit-il pas estre informé des affaires de l'Eglise, sans participer à sa Communionestre Sçavant ? sans estre Fidele ; & prendre plaisir à se faire entretenir de la Trinité, de l'Incarnation, & de l'Eucharistie, comme de choses rares & curieuses, comme de Nouvelles estranges & incroyables ?

Je m'arreste trop en cet endroit. Si ne faut-il pas que je passe outre, sans vous faire souvenir de ce que feu Monsieur Coëffeteau vous peut avoir dit, aussi bien qu'à moy, Que sous le Regne du dernier Philippe, il y eut en Espagne & en Portugal, des Religieux de tres-grande reputation, & d'un Ordre tres-approuvé de l'Eglise, qui au fonds du cœur n'estoient ny de leur Ordre ny de nostre Eglise. Apres avoir dit vingt ans la Messe, & avoir mesme enseigné publiquement la Theologie, ils declarerent à la mort, qu'ils estoient Juifs de Creance, bien qu'ils fussent Chrestiens de Profession.

Ces gens-là avoient disputé toute leur vie, & s'estoient passionnez pour la querelle d'autrui. Ils estoient parmy Nous, mais ils n'estoient pas des Nostres ? C'estoient des Declamateurs, & des Comediens ; des Imitateurs & des Charlatans. ce qu'ils enseignoient estoit leur

mestier, & non pas leur opinion. Ils faisoient ce que font les Imprimeurs & les Peintres de Hollande, qui travaillent pour l'usage & pour l'ornement de l'Eglise, encore qu'ils soient du Party contraire. Les uns font des images qui excitent à devotion ; Les autres impriment des Breviaires & des Missels ; Mais les uns & les autres se moquent de nostre devotion, & vendent leur marchandise.

Encore ce mot de l'Histoire veritable. Dans la mesme Espagne, à l'ouverture d'une Assemblée generale de Religieux, tenuë peu de temps apres l'Institution de leur Compagnie, il y eut un Pere qui estonna tous les autres Peres par ces paroles. *Il y a quinze ans que je suis Religieux, mais il n'y en a que cinq que je suis Chrestien, & c.* Ce qui donna lieu à un Decret passé en forme de Loy, par l'avis & par les remonstrances du mesme Pere ; Qu'à l'avenir on ne recevroit point de Novice dans la Compagnie, qui ne fust de ceux qu'on appelle en ce país-là VECCHIOS CHRISTIANOS, pour les distinguer des nouveaux Chrestiens, qui sont de race Juifve ou Mahometane.

Dieu fit la grace à ce Religieux de devenir Chrestien, dix ans apres sa premiere Messe. Mais comme Dieu fait grace, ne peut-il pas quelquefois faire justice ? Et je demande si un Docteur Regent en l'Université de Salamanque, voire mesme en celle de Louvain, apres avoir enseigné trois ou quatre Cours de Theologie, ne peut pas tomber en infidelité, par un secret Jugement de Dieu ? Et si cela est, ne peut-il pas perdre la Foy, & se souvenir de la Theologie ? Ne peut-il pas ne croire plus les Mysteres, & connoistre encore les Mysteres ? & c.

Sur ces fondemens, Monsieur, ma Proposition est establee ; elle s'appuye & se maintient là-dessus. J'ay dit dans la premiere & dans la seconde Edition de mon Livre, *Que sans la Foy, animée par les bonnes œuvres ; que sans les vertus Chrestiennes & les actions Chrestiennes, la connoissance des Mysteres du Christianisme est une Speculation curieuse, de laqu'elle un Philosophe Payen peut estre capable.* J'ay dit dans la troisieme Edition, *Que sans les bonnes œuvres, la Foy n'est point recompensée de la Felicité ; la Connoissaince des choses celestes ne merite point le Ciel ; la priere n'est qu'un simple bruit, & les sacrifices ne sont que des meurtres.* Voilà tout ce que j'ay dit au premier Passage, attaqué par

le Docteur de Louvain, Mais à Dieu ne plaise que j'aye dit en suite, comme il me le voudroit faire accroire, *Que le Roy n'eust point besoin de se confesser.*

Ce qui me fasche le plus en cette rencontre, c'est qu'on me reproche celui de tous les Vices, pour lequel j'ay le plus d'aversion. J'ay oüy dire à Rome, à un vieux Romain, qu'il est encore moins deshonneste de ne pas bien servir les Princes qu'on sert, que de les flatter en les servant ; Et qu'il vaut encore mieux estre impatient de toute sorte de joug, que d'estre prostitué à toute sorte de complaisance. La Rebellion monstre pour le moins au dehors, je ne sçay quoy de noble & de genereux, au lieu que la Flatrerie n'a rien que de bas & de timide ; Elle n'a de cœur ny de courage que pour se jeter hardiment dans l'infamie, que pour mespriser Dieu, en se prosternant devant les Hommes. Mais quoy qu'il en soit, & quelque opinion qu'ait eüe le vieux Romain de la Servitude & de la Revolte ; sous un Maistre juste, il faut s'esloigner esgalement de ces deux extremitez, & je pense l'avoir fait. Je ne pense pas avoir perdu ma liberté, pour avoir loué le plus louïable Roy qui fût au Monde, avant les desordres de la Maison Royale, & l'absence de la Reyne sa Mere, Ayant eu dessein de faire voir en sa personne, une idée à tous les Princes, j'ay crû que je devois commencer par la Pieté, & que parmy ses Sujets, je pouvois parler en seureté de l'innocence de sa Vie, qui n'estoit pas contestée alors par ses propres ennemis.

Il est vray qu'ayant bien preveu que certaines gens qui s'offensent de tout ce qui ne s'accommode pas à la foiblesse de leur sens & a leur mode de concevoir, pourroient former des doutes & des scrupules, sur quelques passages de mon Livre, j'en fis faire en mesme temps deux impressions, & réformay ces endroits en la seconde, qui fut achevée aussitost que la premiere. Ce que je ne fis pas tant pour la necessité de mon Discours, que pour le soulagement de l'intelligence de ces gens-là ; ni tant pour contenter les Personnes raisonnables, que pour ne point laisser de matiere aux Querelleux ; ni tant pour corriger de mauvaises opinions, que pour redresser de mauvais esprits. Vous le verrez, Monsieur, dans un Exemplaire de cette seconde Edition que je vous envoie ; & vous m'avoüerez, je m'asseure, que si elle eust esté distribuée conjointement

avec l'autre, ainsi que je l'avois ordonnées, les plus grossiers eussent esté éclairci de mon intention, & les plus Fascheux satisfaits de mes pa roles.

Pourveu donc que mes paroles soient considerées en leur place naturelle, & non pas en un lieu estranger, où mes Ennemis les changent en les transportant : Pourveu qu'on les lise dans l'ordre & le rang que je leur donne, & non pas dans l'embarras & la confusion où ils les jettent, je soustiens que de tout ce Discours de la Confession, qui semble donner plus de couleur à la Calomnie, & plus de prise sur moy, il ne se peut tirer que ces trois innocentes conclusions. La premiere, qu'encore que le Roy se confesse fort souvent, il ne s'ensuit pas de là, qu'il soit un fort grand Pecheur ; La seconde qu'à juger de son ame par ses actions, & de la racine par le fruit, il semble qu'il ne face point de mal ; La troisieme que tous les entretiens qu'il a avec son Confesseur, ne sont pas des Confessions ; mais que quelquefois il peut luy demander, ou des conseils dans les doutes de sa Conscience, ou des aides & des soulagemens dans les travaux de son Esprit, ou des expediens & des moyens, pour une plus grande perfection de sa Vie.

Le premier point ne reçoit, à mon avis, aucune difficulté. Au second, il n'y a que la face de l'Oraison, & l'expression de la Pensée qui effarouche quelques Esprits. Car de dire, *qu'il semble que le Roy ne se puisse accuser de mal-faire, s'il ne se calomnie soy-mesme*, c'est dire en Langue vulgaire, que ses actions sont sans reproche, & qu'il est de vie innocente ; Ce qui se dit tous les jours de quantité de ses Sujets, sans que le Theologien de Louvain le trouve mauvais. Outre que de plus icy, il faut prendre garde aux ramparts & aux defenses que je mets au devant de cette Proposition. Il faut remarquer que ces mots, *il semble, humainement parlant, & dans la rigueur de nostre justice*, sont autant de boucliers dont elle est couverte ; sont des adoucissemens & des modifications suffisantes, qui pourroient corriger quelque chose de plus rude.

Pour la Locution de *se calomnier soy-mesme*, je n'en suis pas l'Inventeur, quoy que peut-estre ce soit moy qui l'ay apportée le premier en France. Mais certes, je ne m'imaginois pas que cette Locution deust surprendre les honnestes gens, & particulierement les gens de Lettres, Je l'avois veuë dans les Institutions de Quintilien ; qui est un païs, comme vous sçavez, où l'on ne voit gueres que de bonnes choses. Ce grand Maistre en l'art de parler, se

sert de ces paroles plus d'une fois, pour se moquer de certains Orateurs chagrins, qui ne se pouvoient contenter eux-mesmes. Dans l'Histoire de Pline, il y a un Peintre de mesme humeur que ces Orateurs ; plus chagrin encore, & plus difficile à se contenter. Croyant avoir veu l'Idée de la Perfection, & desesperant d'y pouvoir atteindre, il effaçoit presque autant de Tableaux qu'il en pouvoit faire. Il blasmoit injustement en ses Ouvrages, ce que les autres Peintres y estimoient avecque raison, & pour cela il fut appelé LE CALOMNIATEUR DE SOY-MESME.

Le Pere Maphée, dont je suis assuré, Monsieur, que vous approuvez la Diction, a crû que cette belle maniere de dire pouvoit entrer dans la Religion Chrestienne, & estre appliquée à ces Scrupuleux, qui s'imaginent que tout est peché, & qui s'accusant à leur Confesseur de tout ce qu'ils font, comme s'il ne faisoient rien qui fust bon, *se calomnient eux-mesmes en se confessant*. Apres des gens qui parlent si bien, j'ay crû que je ne me hazardois pas beaucoup, de parler comme eux ; & je vous avoue que je ne sçavois pas que la langue Françoisse, fust plus severe que la Latine : Je ne sçavois pas que la Fille fust plus Sage que la Mere.

Je sçay bien d'ailleurs, qu'il n'y a rien de net en la presence de Dieu, devant lequel le Soleil est obscur & les Estoiles ne sont pas pures. Je sçay qu'il n'a pas trouvé de fermeté en ses Anges, & que les Hommes sont des vaisseaux de bouë, beaucoup plus foibles & plus fragiles. Mais je n'avois pas crû jusques icy que ces grandes paroles destruisissent ma Proposition ; Et quand je dis que dans la rigueur de nostre justice, le Roy ne se peut accuser de mal-faire, je dis tacitement qu'il se peut accuser de mal-faire, dans la rigueur de la justice de Dieu : Quand je dis qu'il est pur devant les Hommes, je laisse la liberté de penser que peut-estre il ne l'est pas devant Dieu : Quand je le justifie au Tribunal de la Raison humaine, je n'empesche pas qu'on n'appelle de ce Jugement, au Throsne de la Sagesse divine ; & quand je rends à ses actions le tesmoignage de nos yeux, & de nostre façon de connoistre, je ne leur donne pas des assurances d'une vérité infallible, ni l'approbation de celui qui penetre les cœurs & foüille dans les pensées.

Au contraire, comme Homere dit quelquefois, *les Hommes appellent cela ainsi, mais les Dieux le nomment d'une autre façon*, on peut inferer de la profession que je fais de parler humaïement, que je reconnois une autre

Langue que celle des Hommes. Il se peut faire que ce que nous appellons vertu sur la Terre, n'ait pas le mesme nom dans le Ciel. Il se peut que nostre Force soit là haut Foiblesse. Peut-estre qu'au païs de la vraye Perfection, nostre pretenduë Perfection n'est que Defaut, que Misere & qu'Infirmité.

Saint Paul parle humainement, & fait gloire de son innocence, lors qu'il proteste qu'il ne se sent coupable de rien ; Mais lors qu'il adjouste qu'il n'est pas pourtant justifié, il change de langage, & tesmoigne qu'il attend sa justification de Dieu, & qu'il ne la reçoit pas de soy-mesme. Aussi disant que le Roy ne peut s'accuser de mal-faire, je donne beaucoup à l'Homme : Mais adjoustant que c'est dans la rigueur de nostre justice, je n'oste rien à Dieu, & luy laisse sa Jurisdiction toute entiere. Je parle, Monsieur, de l'evidence des Oeuvres, & non pas de l'obscurité des Pensées ; Des choses que nous voyons, & non pas des secrets qui nous sont cachez ; Des merveilles que le Roy a faites, dont il a le tesmoignage de toute l'Europe, & non pas de ce qui se passe entre Dieu & luy, en la presence de son bon Ange.

Tellement que nous sommes de mesme opinion mes Aversaires & moy ; Mais nous ne nous entendons pas, non plus qu'en cecy, *il se lave quelquefois pour se rafraischir, & non pas pour se nettoyer.*

En cet endroit je ne parle point du Sacrement de la Penitence, que je sçay estre un second Baptisme, & n'a voir point de lieu où il n'y a point de souillure ; Je parle seulement des consolations, & des douceurs interieures que l'Ame reçoit de Dieu, par l'entremise de ses Ministres, dans les peines & dans ses desgousts. Tous les Bains ne sont pas des purgations : Le lavement ne presuppose pas tousjours de l'ordure : l'Eau est employée à divers usages, tant en effet que par metaphore. Et puis qu'il n'est rien de plus frequent dans les Livres spirituels, que *l'aridité & la secheresse d'esprit*, il me semble que le remede de cette secheresse se doit appeller rafraichissement ; & en ce sujet, si on usoit du mot de purifier, on useroit d'un mot, qui peut-estre ne seroit pas assez propre.

Il y a deux clefs dans le Royaume de Jesus-Christ, qui nous ouvrent les Fontaines du Salut, la Clef de l'Autorité & celle de la Doctrine ; La Puissance qui est dans l'Eglise, pour remettre les Pechez, & la Science qui est dans la mesme Eglise, pour instruire à la Vertu. Les eaux de la premiere

Fontaine nettoient, purifient & renouellent : Les autres temperent, desalterent, rafraichissent. C'est des premiers que s'entendent ces paroles de David, *Vous me laverez, Seigneur, & je seray plus blanc que la Neige* : Et des secondes que s'entendent celles de Jeremie. *Enquerez-vous quelles sont les routes anciennes ; Sçachez quelle est la bonne voye, cheminez-y, & vous trouverez du rafraichissement à vos ames.*

Le Roy donc se fait monstrier ces routes anciennes ; Il s'informe de ceux qui ont la direction de sa Conscience, quelles ont esté les traces de Constantin, de Charlemagne, & de Saint Louïs, afin de les suivre pas à pas, & de trouver ce rafraichissement, qui luy est promis par le Prophete. Il reçoit des instructions & des adresses, par lesquelles je ne pretens pas d'exclure la Confession ny la Penitence. Au contraire de ces mots, *Il n'a pas tousjours besoin de la puissance du Sacerdoce, mais il demande quelquefois de la consolation à la Theologie*, on doit tirer cette infaillible consequence, que le Roy a besoin de se confesser. On peut voir que je distingue deux actions separées, qu'il exerce avec son Confesseur ; d'une ense confessant, l'autre en se conseillant à luy ; l'une de necessité, l'autre de perfection ; la premiere qui remedie au Peché, la seconde qui le previent : Celle-là, qui est la Table aprele naufrage, celle-cy qui est l'Art de bien & seurement naviger.

Tout cela, Monsieur soit dit pour Louvain ; car à Pau, je n'ay pas besoin de plaider ma Cause, & vous avez desia prononcé en ma faveur. Mais parce qu'on m'a dit que le Docteur doit aller bientost en Gascogne, & qu'il y pourroit porter de fausses nouvelles, je me suis avisé de le prevenir par cette petite Apologie. c'est afin que vous n'ignoriez pas le particulier de ce qui s'est passé entre luy & moy, & afin qu'il soit receu en vostre Province, comme un homme qui a esté battu & qui s'enfuit, s'il y vouloit faire le Brave & le Triomphant.

LE DERNIER
PASSAGE
DEFENDU CONTRE
LE DOCTEUR
DE LOUVAIN.



Ien qu'on le voye assez, souvent prosterné devant son Confesseur, & toute sa Maïesté humiliée aux pieds d'un de ses Sujets qu'on ne s'imagine pas pour cela que l'habitude qu'il peut avoir à pecher luy rende plus familiere cette action. Car humainement parlant, & dans la rigueur de nostre justice, il semble que s'il ne se calomnie soy-mesme, il ne puisse s'accuser de mal faire. Il n'a donc pas tousjours besoin de la puissance du Sacerdoce, mais il demande quelquefois de la consolation à la Theologie. Souvent il délasse son esprit accablé d'affaires, dans l'entretien d'un homme de Dieu. Souvent

il reçoit des conseils, qu'il a defia prevenus par ses actions. Il se laue souvent pour se rafraichir, & non pas pour se nettoyer : Il prend des remedes pour se confirmer en santé, & non pas pour se guérir : Il cherche la Perfection avec tant d'ardeur & de violence, que quand il y a lieu de Mieux, il estime que le Bien est une espece de Mal.



DEUX
DISCOURS
ENVOYEZ A ROME,
A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL
BENTIVOGLIO

A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL
BENTIVOGLIO.



ONSEIGNEUR,

Je ne puis croire ce que Monsieur Maynard m'a écrit de la bonté de votre Eminence. Seroit-il possible qu'elle eust admiré à Rome, des Orateurs & des Poëtes de Province ? Ayméroit-elle si ardemment les choses mediocres, elle qui connoist & qui sçait faire les excellentes. Elle louë donc jusqu'à nostre charbon & à nostre craïe, quand nous essaions de contrefaire ses couleurs. Si nous representons quelque ombre, & quelque lueur de cette vive lumiere, qui brille dans ses Escrits, elle s'es crie avec joye, que nous avons de l'avantage sur elle. Vous prenez plaisir, Monseigneur, à nous voir amuser le Peuple, avec nos Fleurets ; vous faites cas de nostre industrie & de nostre adresse : Vous qui avez en vostre puis sance toutes les machines de la Persuasion, & qui agissez sur l'ame des Hommes, avec une force plus qu'humaine ; vous qui estes entré par la parole, dans la confidence des Princes, vers lesquels vous aviez esté envoyé par le Saint Siege, & qui avez changé aupres d'eux,

vostre Ministère en Autorité. Il est certain, & c'est un tesmoignage que vous rend la voix publique de la Chrestienté, qu'en toutes les Cours où vous avez esté Nonce, vous estes devenu Favory : Je ne dis pas Favory par l'extravagance de la Fortune, par la fantaisie du Prince, par un prodige du Temps, mais par vostre Vertu, par vostr Eloquence, & par vostre Esprit.

Après cela, Monseigneur, quelle apparence de chercher de l'esprit, & de l'eloquence hors de vous-mesme, & de me demander mes dernières Compositions, avec autant de chaleur, que nous attendons les vôtres deçà les Monts ? Il faut néanmoins obeïr, puis que vostre volonté m'a esté déclarée par Monsieur Maynard. Je ne trouve point de resistance, pour opposer à une si douce force : Des prieres qui commandent si obligeamment que les vôtres, ne me permettent pas mesme de remettre mon obeïssance à une autre fois. Sans differer davantage, ce sera, Monseigneur, par cet Ordidinaire, que vous recevrez les deux Discours, que vous avez particulièrement desirez.

Ce sont des Discours de contradiction & de combat, dans le genre que l'Escole nomme Polemique ; Et la Necessité, qui aguerrit les plus paisibles Esprits, a porté le mien en cette occasion, au delà de ce que je croyois qu'il pouvoit aller. Je sçay bien qu'un galand homme, qui a l'honneur d'approcher vostre Eminence, luy a conté des merveilles de mes Aversaires & de leurs forces : A ce qu'il dit, quiconque pourra defendre les Passages qu'on attaque, pourra soustenir une Armée Royale dans un Moulin, & luy disputer un Pont rompu. Vous verrez, MONSEIGNEUR, si j'ay fait ce que le galand homme n'a pas estimé faisable : Mais si ce que j'ay fait vous pouvoit persuader, je croirois que ce seroit beaucoup plus que d'avoir convaincu mes Aversaires. Ce ne seroit pas seulement finir un Procez ; Ce seroit empescher de naistre une infinité de Procez ; & l'Arrest d'un si rand Juge imposeroit silence à toute la Chicane presente & future. En attendant cette nouvelle faveur, que je me promets de vostre justice, & de mon bon droit, je prieray Dieu au Desert, pour la prosperité de vostre Eminence, & demeureray, avec le respect & la gratitude que je luy dois,

MONSEIGNEUR,

Son tres-humble & tres-
obeïssant Serviteur.

BALZAC.

A Paris ce 15. Juillet, 1627.

DISCOURS
PREMIER,
OÙ IL EST PARLE
DE LA FOY PUBLIQUE,
DE LA PROBITÉ DES
PARTICULIERS,
DE LA PROFANATION
DES TERMES,
DE L'ESCRITURE SAINTE,
DE LEUR LEGITIME
APPLICATION, & c.

E feray aujourd'huy une chose bien nouvelle. Je commenceray ma
Defense, en excusant mon Accusateur.



Ces Messieurs ne trompent pas tousjours ; Ils sont quelquefois trompez, & s'efforcent seulement de donner aux autres, les impressions qu'ils ont recevës. Il est certain que le plus souvent leur zele est artificiel, & lors qu'on pense qu'ils soient fort esmeus, ils n'ont que des exclamations feintes & une colere de Theatre. Mais aussi en certains lieux, comme en celui-cy, leurs ressentimens sont naturels, & viennent de l'abondance du cœur. Il n'y a plus d'imitation ny de masque, & c'est tout de bon que s'escrie le Docteur de la Franche-Comté, Copiste du grand Phylarque, *Qui est-ce qui ne fremiræ point d'horreur, d'entendre cette impie comparaison, d'une simple parole de compliment, avec tout ce qui a jamais esté juré sur la Sainteté des Autels, & sur la vérité des Evangiles ? Qui est-ce qui pourra souffrir qu'on die de la parole d'un Particulier, qu'elle est plus assurée que la Foy publique, & qu'elle demeurera, quoy que le Ciel & la Terre passent ?*

Sans doute ces grands mots de Foy publique, de Jurer, d'Autels, & d'Evangiles luy ont fait peur. Il a esté frapé de cette subite frayeur, qui saisit les ames les moins religieuses, à l'entrée d'un lieu de devotion. Il s'est scandalisé de voir la parole d'un homme si près des Autels & des Evangiles. Mais ne nous eston-nous pas, comme luy, à la rencontre de ces termes illustres & specieux. Soustenons un peu l'esclat extérieur qui en reiaillit. Nous trouverons que quoy qu'ils sonnent, ils ne signifient rien d'extraordinaire, & que ni Dieu n'est offensé en ma comparaison, ni les choses saintes profanées.

La Foy publique devroit estre inviolable, je l'avouë. C'est le fondement sur lequel le Monde se repose : C'est-elle qui oste la cruauté à la Guerre, & la foiblesse à la Paix : Elle est Gardienne de ce qui ne peut se defendre, ni par la Prudence ni par la Force ; Et sans elle les Estats, qui doivent avoir pour fin une durée eternelle, ne pourroient s'asseurer d'une seule heure de l'Avenir. Neantmoins cette Foy publique, si necessaire à la conservation du Monde, n'est souvent autre chose qu'une publique Infidelité. D'ordinaire on n'employe l'entremise de l'Eglise, dans les Negotiations civiles, que pour prendre avantage de la pieté d'autrui en donnant le scrupule qu'on n'a pas. On met en œuvre les anciens Semens ;

On en forge de nouveaux, quand il est question de mentir efficacement & de faire les grandes injustices. Il faut estre bien Escolier en Politique, & bien Estranger dans le Monde, pour ne sçavoir pas cela.

Toutes les Histoires sont pleines de ces dangereux Exemples ; Et sans sortir de la nostre, ni toucher aussi à l'honneur de nostre Siecle, que j'espargne toujours le plus que je puis : Qu'on jette les yeux sur les fatales divifions, qui travailloient la France sous le Regne de Charles sixiesme ; On verra que les Chefs des deux Partys, les Orleanois, & les Bourguignons jurerent dix fois une mesme Paix, sur les mesmes Evangiles ; & que dix fois ils se mocquerent du nom de Dieu, en rompant cette Paix, si souvent, & si solennellement jurée.

C'est à dire qu'entre les mains des Trompeurs, la Religion est un instrument de Perfidie, & non pas une assurance de Fidelité. Il faudroit voir nostre Ame, pour voir des marques certaines de nostre intention : c'est folie que d'en demander de sensibles & de corporelles. Et si nous manquons de bonne foy, ni la presence de cét Arbitre terrible, que nous appellons à tesmoin, ni la Sainteté des Autels, que nous touchons : ni la verité des Evangiles, sur lesquels nous faisons nos Sermens, ne les rendent pas necessairement veritables. Tout cela n'accomplit pas les choses que nous avons promises. Sans la bonne Foy, toutes ces actions pompeuses & solennelles, ne sont que des Representations & des Spectacles, pour amuser le Vulgaire.

Ces Paroles, qui s'appellent Articles de Paix, qu'on grave sur le cuivre, & qu'on autorise du nom de Dieu, sont des paroles, comme les autres ; sont des Chansons gravées sur le cuivre, quand elles ne partent pas du cœur, & qu'on n'a pas intention de les observer. Ce sont des Caracteres mieux formez, & mieux imprimez que les ordinaires ; Mais neantmoins des caracteres impuissans, des lettres mortes & immobiles, si la Probité ne les anime, & ne leur donne de l'action. Or quelquefois le Citoyen a plus de probité que la Republique. Des Nations entieres ont esté accusées de trahison par l'Antiquité : Qui n'a point oüy parler des menteurs de Candie, & des infideles Liguriens ; de la Foy Grecque, de la Foy Punique, mises en Proverbe, depuis tant de Siecles ? Pour moy, je meserois plus fié à un billet d'un Romain qu'à tous les Traitez des Carthaginois, & à ce que

Regulus m'auroit promis d'un signe de teste, qu'à ce qu'Annibal m'auroit juré par tous ses Dieux & par toutes ses Deesses.

Ce n'est pas de la Religion publique, c'est de la Probité des Particuliers, donc il est parlé dans ces belles lignes, sur lesquelles il se pourroit faire de longues meditations, EN CE TEMPS-LA ON FAISOIT SERMENT PAR LES DIEUX, QUOY QU'ILS NE FUSSENT QUE DE TERRE CUITE, ET CEUX QUI AVOIENT IVRÉ SUR TELLES IMAGES, RETOURNOIENT VERS L'ENNEMY, AFIN DE NE LUY ROMPRE PAS LA FOY PROMISE. Mais pour un Regulus, & pour quelques autres en fort petit nombre ; combien d'Infideles & de Pariures, en tout Temps & en tout Pays ? Ne nous imaginons pas que ces gens de bien craignissent ces sortes de Dieux ; Je suis assuré qu'ils ne les estimoient que des Marmousets & des Poupées. Mais ils se craignoient eux-mesmes. Mais ils reveroient leur Conscience : Ils luy rendoient conte de leurs actions, dans toute la rigueur de leur devoir. Le Serment & la Foy publique n'avoient garde d'estre si fermes que la simple parole de ces gens-là.

JE ne suis donc pas d'avis de me retracer encore pour cette fois ; Et tout ce que je viens de dire m'apprend que tout ce qu'on jure sur les Autels & sur les Evangiles, n'est point plus assuré que la parole d'un homme de bien. Et certes, traitant avec un Prelat, à la vertu duquel les deux premieres Cours de la Chrestienté rendent des tesmoignages esgalement glorieux, & dont la memoire est sainte dans l'Eglise qu'il a gouvernée, je pense que je n'ay point fait un excez, le mettant au nombre des gens de bien : Et je pense encore que la promesse qui m'avoit esté faite par une personne, sacrée, mais dont la Fidélité ne m'estoit pas moins connuë que le Sacre, ne me devoit pas estre en moindre consideration que les promesses qui se font en des lieux sacrez, mais d'ordinaire par des Pariures & des Sacrileges.

Et en cet endroit je supplie nos Amis de ne se laisser point aller aux persuasions de mon Ennemy ; & de ne se pas imaginer que la parole dont je fais tant d'estat, soit comme il assure, *une simple parole de compliment qui se dit plus par civilité que pour intention qu'on ait de l'accomplir*. Ces petits jeux qui sont peut-estre permis au Docteur de Bezançon, sont défendus aux veritables Chrestiens, & aux veritables Philosophes. Ces gens

rudes & de mauvaise humeur aiment mieux e-estre incivils, que de faire prosession d'une Civilité qui approuve le Mensonge : Tant ils sont simples & du temps passé, ils croient estre obligez de tenir ce qu'ils promettent, & de faire ce qu'ils disent. Mais lors qu'à cette justice si ponctuelle & si scrupuleuse, qu'ils exercent indifferemment à l'endroit de tout le monde, il se joint une parfaite amitié, & qu'outre ce droit des Gens., qu'ils estendent si avant, il y a encore une estroite communication d'interests & de pensées, qui les lie ensemble ; alors ils n'ont garde de negliger deux devoirs réunis en un, ny de traiter leurs amis, plus mal qu'ils ne traitent les autres hommes.

Pour celui, dont je suis contraint de défendre la Fidelité, aquelle n'ayant jamais esté soupçonnée, n'avoit jamais eu besoin de défense ; Quand il m'eust promis quelque chose dans un Desert, & qu'il m'eust parlé à l'oreille, me la promettant, je ne me fusse pas moins assuré en sa parole, que si la presence des Juges & du Greffier l'eust publiquement autorisée. Et bien que la Mort finisse. tous les Contrats, & toutes les Promesses de cette nature, & qu'il ne me reste rien d'un si excellent amy, qu'une memoire tres-precieuse, que je conserve tres-cherement, je veux croire que du lieu où il est, il jette encore les yeux sur moy ; qu'il preside encore à la conduite de ma vie ; que je ne m'adresse point à luy inutilement ; & *que sa parole demeurera, quoy que le Ciel & la Terre passent.*

IL ne faut point faire icy tant de bruit, ni redoubler les Exclamations Tragiques. Ce que j'ay dit, se peut dire de toute affirmation veritable : Et si le Soleil à cette heure nous esclaire, & que je die IL EST JOUR, ma parole subsistera, quoy que le Ciel & la Terre passent : Elle sera vraye, lors mesme qu'il n'y aura plus de Soleil ni de lumiere : Et si les choses retournoient en leur premiere confusion, ce désordre universel de la Nature ne seroit pas capable de la rendre fausse. La Verité n'est sujette ni à la Vieillesse, ni à la Mort : Elle doit durer plus que le Temps : Elle se conservera dans les ruines du Monde ; Et quand le Ciel & la Terre ne seront plus, deux & deux seront quatre, le Tout sera plus grand que ses parties, les Lignes tirées du Centre à la Circonference seront egales.

Mais la Verité n'est pas seulement eternelle dans les Mathematiques ; Elle l'est aussi ailleurs, & une proposition conforme à son objet, & qui exprime une chose vraie, survivra sans difficulté, à tout ce qu'il y a de materiel & de corruptible. Tellement que la promesse qui m'a esté faite, n'estant point fausse, elle doit demeurer, quoy que le Ciel & la Terre passent ; Et je reserveray à une autre fois, & contre une autre personne que celle d'un Evesque, l'avertissement que me donne le Docteur de Bezançon de la part du Roy David, *Qu'il n'est point d'homme qui ne soit menteur.*

Il a mal pris l'intention du Saint Esprit, qui à mon avis, ne nous veut pas obliger par là, à nous deffier de tout le genre humain, & à croire faux tout ce qui se dit comme veritable. Si cela estoit, & si les hommes ne pouvoient jamais dire la verité, nous serions tous Barbares les uns aux autres. On ne s'en tendroit pas mieux qu'on fai soit, quand les Langues furent confonduës. La Societé civile se dissoudroit de soy-mesme ; & s'il y avoit encore quelques-uns qui habitassent la Terre, il n'y auroit plus pourtant ni de Citoyen, ni de Famille, ni de Republique.

Il me semble donc que le Mensonge, auquel tous les hommes sont sujets, n'est pas tant un defect de leur volonté que de leur entendement, ni tant un vice qu'une ignorance. Ils sont plutost blasmez de ne pas sçavoir la verité, que de la corrompre, & de se tromper eux-mesmes, que de tromper leur Prochain. On n'entend pas que les principes de tout Bien soient si alterez en eux, qu'ils parlent tousjours contre leur conscience ; mais que la connoissance qu'ils ont des choses est si petite, qu'ils ne peuvent gueres parler sans erreur.

Ou certes ce Mensonge doit estre pris pour une simple inclination à mentir, & non pas pour une habitude formée de mentir tousjours. Tout homme est menteur, de la mesme sorte que tout homme est injuste, que tout homme est intemperant ; mais non pas de la mesme sorte que tout homme est raisonnable. Les Candiots peuvent dire quelquefois la verité ; & il n'est point de Poëte si fabuleux, qui ne devienne veritable Historien, s'il escrit *qu'il a y un Dieu, & que le Monde est la Creature de ce Dieu.*

Cette objection renversée, il ne peut en cecy rester qu'un scrupule, que j'espere de lever sans beaucoup de peine. C'est qu'encore qu'il soit certain qu'une proposition veritable demeurera, quoy que le Ciel & la Terre

passent, il n'est pas bon toutesfois de l'exprimer en ces termes, qui sont comme consacrez à la parole de Dieu ; & dont par consequent il ne se faut pas moins abstenir en nostre langage ordinaire, que des vases de l'Eglise au service de nostre maison.

Il ne doute point que la profanation des Mysteres, & du Texte des Livres saints ne merite l'indignation des Fideles. Cette sorte d'impieté est d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus déguisée & plus difficile à reconnoistre. Car quoy qu'on tesmoigne n'estimer pas saint ce qu'on employé indifferemment à tous usages, & quoy qu'on nie tacitement en la Religion les choses qu'on ne revere pas ; si est-ce que cette Licence a tousjours le virage plus doux, & plus modeste que l'Atheïsme : Elle se coule avec moins de difficulté dans l'ame des hommes, que ne feroit une Negation absoluë & decouverte.

Il n'y a gueres de gens qui ne soient. Soldats en temps de guerre, & qui ne se mettent en devoir de défendre les veritez de la Foy, lors qu'elles sont ouvertement combattuës : Au contraire, quand on ne les dispute ni on ne les nie, & que seulement on les profane, ceux qu'on ne pourroit vaincre, se laissent quelquefois gagner : Ils resistent aux Argumens, & sont foibles contre la Raillerie : Ils se rendent plustost à qui les chatoüille, qu'à qui les attaque de vive force. Et le malheur est que nostre Siecle est fertile en ces esprits, qui ne considerant pas les choses de la Religion dans leur naturelle majesté, & ne les voyant que comme on les leur fait voir, en conçoivent du mespris, si elles ne sont pas assez honorées : Apres en avoir perdu le respect, ils viennent peu à peu à en perdre la creance.

Tout cela est vray ; Mais tout cela regarde un autre que moy. L'ombre mesme des lieux saints touche mon esprit de quelque sentiment de pieté, & jadore jusqu'aux Points & jusqu'aux Syllables de l'Ecriture : c'est la profaner que de s'en servir à défendre le mensonge ; à faire entendre des choses sales, estoignées de la chasteté de son sens & de la dignité de son stile : C'est en abuser que de luy donner des interpretations ridicules, & d'appliquer à des personnes infames, les paroles qu'elle a dites de Dieu & des Saints : Mais de rapporter ces mesmes paroles à d'autres Saints ; à ceux qui sont assis sur les thrones des Apostres, aux Princes de l'Estat du Fils de Dieu, sur les leures desquels il a mis sa verité, & à qui il a

dit, *Quiconque vous entendra, il m'entendra ; Quiconque vous mesprisera, il mesprisera ma personne*, je ne pense pas que ce soit violer l'Ecriture sainte, ni la destourner fort loin de son vray, & de son legitime usage.

Je ne suis pas le premier qui employé la Sainte Ecriture de cette sorte, & qui prens la hardiesse de m'en servir, pour exprimer mes pensées, en des choses serieuses. Les Peres, de l'Eglise m'ont montré le chemin que je tiens : Et si le Docteur dit que je me suis esgaré, il faut qu'il die par consequent que les Peres de l'Eglise sont des Guides dangereux ; que leur exemple est mauvais ; que l'imitation n'en est pas bonne.

Il semble en effet que les Saints ayent crû avoir droit de s'approprier toute l'Ecriture sainte ; Vous diriez qu'ils ont eu dessein de se faire une Langue particuliere de les termes, & de ses locutions. Ils sont reconnoissables à cette marque parmy les Auteurs du mesme temps qu'eux, & ce caractere les separe des Profanes. Encore aujourd'huy la plus-part des Contemplatifs escrivent ainsi ; Ils sement, comme ils disent, leurs Escrits, des fleurs qu'ils cueillent dans les jardins de l'Espouse. De ces belles fleurs on voit mille bouquets, & mille couronnes dans l'Antiquité Ecclesiastique ; & nos bons Predecesseurs en ont composé de longs discours, où souvent ils n'ont rien apporté du leur que la façon de les attacher ensemble. Seray-je Anatheme, pour avoir escrit une ligne de leur stile ; pour avoir dit en des termes qui ne sont pas populaires, que la parole d'un Evesque estoit veritable ?

Saint Gregoire de Nazianze, qui par excellence a esté nommé le Theologien, fait bien quelque chose de plus que de comparer sa parole à celle du Fils de Dieu ; car il se prend luy-mesme pour le Fils de Dieu, & met son Confident en la place de Saint Pierre. C'est dans un Discours, où il se plaint de ses disgraces, & où il dit entre autres choses, *que ses plus chers amis se sont esloignez de luy ; qu'ils ont tons souffert scandale en cette triste nuit de sa mauvaise fortune ; que Pierre mesme l'a renié ; & qu'il ne pleure point amerement, pour laver sa faute de ses larmes.*

Si j'estois aussi grand Traducteur que mon Adversaire, l'Eglise Latine & l'Eglise Greque me donneroient à l'enuy de quoy le confondre, & je luy pourrois faire un Livre de pareilles allegations. Je pourrois le faire fuir au seul nom de mes Tesmoins, & l'accabler de leur

multitude. Mais il ne faut pas imiter la Rapsodie que nous reprenons. Et pour ne luy rien donner que ce que je prens dans ma memoire, il me suffira de luy alleguer un Saint du mesme païs que luy, celebre Ouvrier de semblables pieces. Ce saint Bourguignon, c'est Saint Bernard, qui ne parle presque jamais aux Papes, ni aux Evesques, que par la voix des Prophetes, & des Apostres.

En l'Espitre 327. au Pape Innocent, il dit de l'Evesque d'Arras, ce que le Prophete dit expressement de Jesus-Christ : Et au mesme Innocent, luy escrivant pour ceux de Milan, qui s'estoient broüillez avecque luy, il les nomme en la Langue de l'Ecriture, *le Peuple de l'acquisition*, comme si le Pape Innocent estoit mort pour le Salut de ceux de Milan. En beaucoup d'autres lieux il ne fait point de difficulté de communiquer aux hommes les paroles que l'Ecriture a premierement dressées à Dieu : Mais en ces lieux-là, & en celuy-cy, son intention n'a pas esté de prendre ces termes en toute l'estenduë de leur signification, ni de leur faire plus dire que ce que la vertu d'un homme peut recevoir, laquelle estant infiniment inferieure à la grandeur de Dieu, n'est pas capable d'une si haute elevation que celle où se trouvent ces Passages en leur premier sens.

Il a donc pû appeller ceux de Milan à l'égard du Pape, *le Peuple de l'acquisition*, qui sont les mots dont use Saint Pierre, arlant du Peuple Chrestien, racheté par le Sang de Jesus-Christ : Mais il ne les a pû appeller ainsi, au sens de Saint Pierre. Car l'un parle du rachapt du salut, & de la redemption de l'ame ; l'autre parle d'une faveur temporelle, & d'une grace purement humaine. Aussi quand je dis que la parole d'un Evesque demeurera, quoy que le Ciel & la Terre passent, je ne pretens pas de comparer la parole d'un homme à celle de Dieu ; Mais j'abbaisse ces termes jusques à mon sens, & n'en prens que l'exterieur & l'escorce, pour y enfermer ma conception, qui n'est ni profane ni ridicule.

CE Fascheux, qui trouve tout profane & tout ridicule, qu'eust-il dit de l'Apostrophe que fit un Predicateur de la Ligue, à l'Ame de Monsieur le Duc de Guise, s'adressant à Madame la Duchesse de Nemours sa Mere, qui estoit à son Sermon, *O saint & glorieux Martyr de Dieu, benit est le ventre*

qui t'a porté, & les mammelles qui t'ont allaité. Qu'eust-il dit du compliment de cet Ambassadeur d'Espagne en Angleterre, qui receut une visite du Roy Jaques, avec ces paroles de la Messe, *Domine non sum dignus ut intres sub tectum meum.* Qu'eust-il dit encore de cet autre Ambassadeur d'Espagne, resident à Rome, qui voyant passer la Princesse de Sulmone par une ruë, s'écria comme s'il eust esté transporté d'une divine fureur, *Ave Regina Cælorum, Ave Domina Angelorum.* Qu'eust dit le Docteur de Bezançon, de ce Prince de Bretagne, qui prit pour devise, *Antequam Abraham effret, ego sum,* & crût seulement exprimer par là, l'antiquité & la noblesse de sa Maison. Qu'eust-il dit, enfin, s'il eust oüy dire, *Et homo factus est,* de cet autre Prince, qui estant parvenu à l'Empire, se relascha de la severité des Maximes qu'il avoit tenuës, estant personne privée, & laissa adoucir sa Vertu sauvage aux affections du sang & aux tendresses de la Nature.

Je n'approuve ni l'Apostrophe du Predicateur de la Ligue, ni le Compliment du premier Ambassadeur, ni l'Entoüiasme du second, ni la Devise du Prince, ni la licencieuse Application des paroles tirées du Symbole des Apostres. Mais ce n'est pas à dire que je desaprouve generalement toutes les autres applications. Je ne rejette pas tous les compliments qui sentent le stile de l'Ecriture Sainte ; Je ne condanne pas l'usage de certains mots, qui peuvent passer de Dieu aux Hommes, sans que l'honneur que les Hommes doivent à Dieu, en souffre pour cela de diminution.

Dans les Livres saints Jefus-Christ n'est-il pas appelé par similitude, Lion, Panthere, Ours, & Aigneau ; Et Saint Denis n'a-t-il pas fait cette remarque avant moy ? La Theologie, neantmoins, ne respecte point ces Mots, comme s'ils avoient esté voüez à Dieu par ces similitudes : Elle ne reserve point les images de ces choses pour la personne du Fils de Dieu, ni ne nous défend d'en tirer des comparaisons humaines, pour nostre usage. C'est plustost la parole de Dieu qui nous oste ce scrupule, si nous l'avions ; & c'esl'Eglise, interprete de cet te parole, qui se sert du mesme nom, & de la mesme figure, en des occasions extrêmement differentes. Car comme nostre Seigneur est le Lion de la Tribu de Juda, nostre Ennemy est le Lion rugissant, tousjours prest à devorer les Fideles. Aussi la malediction

donnée au Serpent, & sa teste brisée par la semence de la Femme, n'empeschent pas que le Serpent d'airain du desert ne soit l'Emblème du Dieu du Calvaire.

L'Infinité n'appartient qu'à Dieu, & la Creation est un droit qui luy est si propre, que mesme il ne le peut communiquer à un autre ; Il n'y a personne qui en doute. Les hommes pourtant s'appellent tous les jours infiniment bons, ou infiniment meschans ; s'aiment ou se haïssent infiniment ; ont un nombre infini de vices ou de vertus. On crée aussi tous les jours dans les Assemblées ciuiles & militaires, des Magistrats, des Scindics & des Officiers. Les Princes font tous les jours des Creatures, je dis les plus chastes Princes, & ceux qui ne se marient point.

A Rome, les Cardinaux qui sont obligez de leur promotion au Cardinal Barberin, se nomment vulgairement les Creatures de Barberin. Et la premiere fois qu'un nouveau venu en ce païs-là se trouve aux Ceremonies publiques, où le Pape assiste & les Cardinaux ; pour luy donner quelque connoissance de la Cour, on luy monstre parmy ces Princes de robe-longue, les Creatures d'Aldobrandin, les Creatures de Borghese, celles de Ludovisio & c. Les Jurisconsultes & les Theologiens, les seculiers & les Prestres parlent ainsi : C'est l'usage de la Cour ; c'est la Langue du Consistoire & du Conclave. Mais le Docteur de Bezançon est plus regulier en ses paroles, que la Cour, que le Consistoire, & que le Conclave. Il condamne les Coustumes, les Usages & les Langues. Les Locutions les plus receuës luy sont suspectes d'impiété : Les plus nobles luy semblent pleines d'extravagance, comme nous allons voir tout à l'heure.

DISCOURS
SECOND,
OU L'AUTHEUR
DÉFEND QUELQUES
FACONS DE PARLER
HARDIES.



OICY une de ces nobles Locutions, il faut la soustenir contre les forces de mon ennemy. Si je ne me trompe, ce sera un lieu funeste à sa reputation, & devant lequel il recevra un affront. S'il prend la peine de bien considerer mes Défenses, je ne pense pas qu'il ait jamais envie d'attaquer.

Il trouve estrange que j'aye dit du premier Ministre de la Chrestienté, *que pour en voir un pareil à luy, il est besoin que toute la Nature travaille, & que Dieu le promette long-temps aux hommes, avant que de le faire naistre.* Mais vous qui lisez des Livres & qui en faites, que trouvez-

vous de si estrange en ce que j'ay dit d'un Homme, qu'on appelle extraordinaire à Paris, à Rome, & à Madrid ? Quel excez remarquez-vous en une façon de parler, qui est si commune à ceux qui parlent avec ornement ?

Je sçay bien qu'à prendre les choses à la rigueur, & dans la tyrannie de l'Escole, les effets que nous voyons dans le Monde, ne desirent pas un plus grand travail en Dieu, les uns que les autres. Il est certain que la Sagesse de Dieu n'a pas operé avec plus d'effort en la creation du Soleil, qu'en celle du moindre feu de la Nuit, & que les Hommes ne luy coustent pas plus que les Insectes ; Mais parce que le merite de ces pieces du Monde si differentes nous touche diversement, il est certain aussi que nous les considerons d'une differente sorte. Nous remarquons en quelques unes, comme des ombres obscures, & une faculté espargnée, & en d'autres, des images parfaites, & une plenitude de puissance. Il nous semble que cette souveraine Force se relasche en certaines actions & qu'en d'autres elle se roidit ; qu'elle n'est pas si dignement occupée en cét Ouvrage qu'en celui-là ; que l'employ de la Creation est quelquefois plus noble & quelquefois moins.

Par tout & tousjours, sans excepter Rome, depuis mesme qu'elle a abjuré l'Idolatrie, & qu'elle s'est fait Chrestienne, le Soleil a eu des Adorateurs & des Hymnes : J'ay veu des Homilies qui s'en plaignent, & qui reprochent ce reste de Superstition aux Chrestiens de Rome. Ceux qui n'avoient pas connoissance de l'Incarnation du Verbe, ont crû, & ont dit que le Soleil estoit *le fils visible du Pere invisible*. Et pour ne point parler des beautez & des richesses de l'Ame de l'Homme la seule composition du corps humain a elle trouvée si, ingenieuse & si pleine d'art, que le Prophete s'escrie en quelque. lieu de ses Pseaumes, *que c'est par elle que la Science divine se rend admirable* ; comme s'il disoit que l'Homme est la merveille de Dieu.

Et de fait en la naissance du Monde, Dieu ayant commandé absolument que la Lumiere fust faite, & que la Terre produisist, on a remarqué qu'il changea de termes, quand il vint à l'Homme. Il ne dit pas qu'il soit fait, ais faisons-le. Comme s'il eust voulu entrer en deliberation, & prendre du temps & du loisir, pour se resoudre sur la structure de ce superbe Animal, qui devoit estre le Roy des autres. Non pas qu'au respect de Dieu il faille ni

plus de temps, ni plus de conseil, ni plus de peine, pour produire le Grand que le Petit, & les Creatures animées, que celles qui n'ont point d'ame ; Mais l'Ecriture sainte a eu esgard à nostre façon de concevoir & de dire : Elle a voulu exprimer l'excellence de l'Effet, par une action plus étudiée, & plus serieuse, qu'elle semble attribuer à la Cause.

Or puis que nous ne sçavons pas la Langue du Ciel, & que les saintes Lettres mesmes traitent en termes humains des choses divines : Puis que dans la Genese Dieu se repose le septiesme jour, ce qui semble presupposer qu'il a travaillé les six precedents : Puis qu'il est fait mention du Doigt de Dieu, en quelques Evenemés estranges, comme s'il y laissoit son impression & ses marques, & qu'aux effets communs il ne poussast que legerement les choses : Puis qu'ailleurs il est parlé de son Bras estendu, comme s'il le retiroit & le desployoit, selon l'exigence des occasions, & que tous ses coups ne fussent pas d'une égale force : Puis que quelquefois il paroist moins de difference de l'homme à la beste, que de l'homme à l'homme, & que Mercure Trismegiste, ou quiconque fut Autheur de l'Astronomie, ne sèble pas estre de mesme fabrique que Meletides, qui ne put jamais conter que jusques à trois & qui ne sçavoit de son Pere ou de sa Mere, lequel des deux estoit accouché de luy ; Puisque sur tant de bons fondemens, un Illustre Italien du temps de nos Peres a escrit que *l'entendement eternal estoit en une haute pensée, & avoit un grand dessein, lors qu'il fit le Cardinal Hyppolyte d'Est* : Pourquoi ne meslant point Dieu en mon discours, & m'abstenant de ce redoutable mot, ne pourray-je user d'une liberté beaucoup plus modeste ; & dire d'un Cardinal Tout-puissant, avec lequel il n'y a point de Cardinal qui puisse entrer en comparaison, sans recevoir de la faveur, *que la Nature a travaillé davantage en sa personne qu'en celle des hommes ordinaires.*

Je n'apporte rien de Nouveau, ny de Prodigeux dans le Monde ; Je ne me mets point à quartier du chemin public. Ce sont des locutions familiares aux Poètes, aux Historiens, & aux Orateurs ; & pour estre urpris de ces vieilles Nouveautez ; il faut avoir peu de communication avec ces Messieurs du temps passé. On ne voit dans leurs Ouvrages que la Nature Mere, la Nature Marastre, la Nature qui forme les uns aveque soin, qui jette les autres sur la Terre, comme par par despit ; la Nature qui se jouë en des operations

extravagantes ; qui fait son apprentissage par une fleur de moindre beauté, avant que d'entreprendre le Lys ; qui est tantost Maistresse de l'Art & tantost Imitatrice, qui se lasse, qui s'efforce, qui devient sterile, qui reprend sa fecondité, qui vieillit, qui rajeunit.

Personne n'a appelé Averroës en jugement, pour avoir dit qu'avant qu'Aristote fust né, *la Nature n'estoit pas entierement achevée ; qu'elle a receu en luy son dernier accomplissement, & la perfection de son estre ; qu'elle ne sçauroit plus passer outre ? que c'est l'extremité de ses forces, & la borne de l'intelligence humaine.* Un autre Philosophe a encheri sur Averroës, & a dit depuis qu'Aristote estoit UNE SECONDE NATURE.

Nous souffrons ce mauvais mot d'un. Auteur Romain, QUE CATON ET LA PROBITE' SORTIRENT TOUT A LA FOIS, COMME DEUX JUMENTS, DU VENTRE DE LA NATURE. On lit dans les Harangues d'un grand Personnage de nostre temps, que la Nature se donna trop de licence, & entreprit plus qu'elle ne devoit, en la naissance d'un autre grand Personnage, dont il fait le Panegyrique. *Il luy semble qu'elle pouvoit estre plus retenuë & plus modérée.*

Mon stile n'est-il pas lasche, en comparaison de celui-là ? Si on considere le vol que prend le Philosophe Averroës, & l'autre Philosophe qui a esté encore plus loin que luy, mes conceptions ne sont-elles pas basses & languissantes ? N'ay-je pas esté trop timide dans la liberté du genre Demonstratif, veu les exemples de ceux qui ont escrit devant moy, qui en semblables occasions ont esté hardis jusqu'à l'insolence, & n'ont rien refusé à leur matiere ?

Il y a des Ames fatales, n'en doutons point, qui sont d'un ordre superieur ; qui naissent Maistresses & Souveraines des autres ames ; qui viennent renouveler le Monde, & changer la face de leur Siecle. Ces Ames ne viennent ni en foule ni par tout, ni tous les jours. Un Ancien a dit d'elles, *que tout le Ciel estoit occupé à faire leur destinée.* Thebes a esté Mere d'un Capitaine, mais ce fut un fils unique. La Scithie porta un Philosophe, & apres cela elle fut sterile. Un âge n'est souvent remarquable que par un Homme ; Et il y a quelquefois un Homme si regardé dans le Monde, qu'il se peut dire l'objet & la fin des autres hommes. Ceux dont je parle ne sont donc pas les plus communes productions de la Nature : Ce ne sont pas ses

actions les plus negligées. Quoy que die le Docteur de Bezançon, ils peuvent bien estre promis, avant que d'estre donnez.

Il s' imagine pourtant qu'il n'y a point de moyen que je me puisse tirer de ce mauvais pas, & il pense tout de bon m'avoir pris. Mais si cela est, il sera bientost emmené par son Prisonnier : Et s'il me demande, croyant me proposer un Enigme, qui sont ceux-là, outre Jesus-Christ & son Precurseur, qui ont esté promis, avant leur naissance, je luy respondray, me renfermant dans les bornes de l'Ecriture sainte, qu'Isaac a esté promis ; que Samson a esté promis ; que Samuel l'a esté ; que Josias l'a esté encore.

Mais je luy demande à mon tour, qui luy a dit, que Dieu n'ait que ce seul moyen de nous faire entendre sa volonté, & que toutes ses promesses soient escrites. N'a-t-il rien promis aux hommes depuis la mort des premiers Fideles, & depuis la publication de l'Evangile ? N'a-t-il pas un nombre infini de Messagers : Ne se sert-il plus de l'entremise des Anges ? N'envoye-t-il plus de Songes & de Presages, qui annoncent ses graces & les bien-faits ? Combien se lit-il de Saints dans l'Histoire Ecclesiastique, qui ont esté promis à leurs Meres ; Combien voyons-nous de Fils de leurs larmes, de Fils de leurs prieres, de Fils de leurs vœux ? L'Eglise n'a jamais manque de personnes divinement inspirées. Elle a tousjours eu des Apostres, des Martyrs & des Prophetes ; Et si le Docteur de la Franche-Comté, avoit leu avec attention la seconde Lettre que saint Paul escrit aux Corinthiens, il ne me feroit pas de ces mauvaises objections.

J'ay pitié d'un homme si foible & si querelleux, qui trouble la Paix, & ne sçait pas faire la Guerre. Il me fasche que ce soit le grand amy d'un de nos amis, qui m'oblige à l'instruire sur des choses si communes. O que je traiterois mal un homme qui luy seroit indifferet, s'il avoit besoin d'une si vulgaire instruction. Ce n'est pas tout neantmoins, car sa doctrine est encore plus grande que son jugement. Comme la Calomnie est imprudente & mal-avisée, il se brise en me touchant ; Il s'enferme de ses propres armes.

Le Docteur trouve mauvais ce que j'ay escrit de Monsieur le Cardinal de Richelieu ; & ne considere pas qu'il a escrit luy-mesme dans le mesme Livre, où il trouve mauvais ce que j'ay escrit, que Monsieur le Cardinal de Berule, & Monsieur l'Evesque de Nantes, SONT CES DEUX CHANDELIERS ARDENTS, predits & figurés par les Saintes Escritures.

Je par le en termes generaux d'une chose possible, & qui arrive extraordinairement, quand il vient au Monde des ames extraordinaires : Mais luy passe bien outre, & me laisse bien derriere luy. Il assure de ces deux dignes Prelats, qui se sont moquez de luy, & de ses loüanges, que les Propheties ont parlé d'eux en individu, c'est à dire en leur propre personne ; & que Saint Jean les a veus, les a marquez, & les a presque nommez dans l'Apocalypse. Il veut à toute force qu'ils ayent esté promis à l'Eglise, en l'Isle de Patmos environ quinze cens ans avant qu'ils soient nais ; & ne veut pas qu'il y en ait d'autres, dont la naissance puisse estre signifiée, ou par un Songe, ou par un Presage, ou par quelque autre avertissement du Ciel.

VOus voyez la licence de ce Scrupuleux, & vous avez veu l'ignorance de ce Docteur. Celle-cy est si lourde & si espaisse, que de luy donner un autre nom, ce seroit la nommer trop improprement ; ce seroit parler trop ouvertement contre sa conscience. La Civilité a des limites qui ne s'estendent pas jusques-là ; Et d'ailleurs il m'a defendu l'usage de l'Ironie, dans laquelle il eust peut-estre trouvé son conte. A parler donc tout de bon, qu'elle ame fut jamais plus aveugle naturellement, & moins éclairée de dehors ? Qui eust crû que le Docteur de Bezançon eust ignoré assez de choses, pour me faire paroistre fcavant ? Qui se fust imaginé qu'il eût pû faillir si grossierement en sa profession, que je pusse remarquer ses fautes ?

Il peche, ce grand Docteur, contre les principes des Lettres saintes ; Il est Estranger chez les saints Peres. Il s'esgare dans l'Antiquité Ecclesiastique ; Il me donne mille moyens de le combattre, en des lieux où il devoit avoir tous les avantages de son costé. Or apparemment il doit encore moins sçavoir la Rhetorique que la Theologie. Celle-cy-est son affaire, & sa possession ; & je ne sçay comment il s'est trouvé engagé dans l'autre : Il y a esté jetté par une tempeste ; Ce luy est une region inconnüe.

De cela il est aisé de tirer la consequence, & de juger de mon Aversaire Grammairien & Orateur, par mon Aversaire Philosophe & Theologien. N'est-ce pas un préjugé pour le bon succès des Paroles & du Stile, de voir qu'il reüssit si mal, contre la Domine & contre les choses ? N'est-ce pas avoir defendu le Tout que d'avoir defendu cette partie ? Et à quoy serviroit la publication de l'Examen que j'ay fait de sa Chicane, qu'à lasser des

Esprits qui sont satisfaits, & à replaider un Procès qu'il a perdu ? Il n'y a pas beaucoup d'apparence qu'il sçache mieux mon Art qu'il ne sçait le sien ; ni qu'il face des objections raisonnables, en des matieres qui sont à Autruy, puis qu'il en fait de si absurdes en celles qui luy sont propres. Et si un Maistre d'escrime est battu en sa Salle & de ses Fleurets, quel avantage peut il esperer ailleurs, & que doit-il devenir estant hors de là ?

Je m'en rapporte aux François, & aux Bourguignons ; à nsieur Brun, le Demosthene de Dole, aussi bien qu'à Monsieur le Maistre, le Ciceron de Paris. Je n'en veux pas moins croire les amis du Docteur que les miens. J'en croirois mesme le Docteur, s'il pouvoit obtenir du Ciel, un intervalle de lumiere, pour voir que souvent il y a grande difference entre un Docteur & un Animal raisonnable. Nous serions d'accord luy & moy, s'il s'estoit reconcilié avec le bons sens : Mais c'est une querelle qui n'est pas aisée à accommoder.

AChevons donc de dire la Verité, & disons-la avec la confiance qu'elle nous donne, apres avoir combattu pour elle. Tout ce qu'il y a de raisonnable sur la Terre ; Tout ce qui sçait parler ; Tout ce qui sçait lire ? s'eslevera contre ce lasche Corrupteur des paroles & de l'Ecriture. Il sera condamné par tous les hommes du Siecle present : Mais j'espere de plus que difficilement trouvera-t-il de la saveur chez les hommes de l'âge avenir. Sans doute la Posterit me fera raison.

Cette bonne Posterité ne sera ni envieuse ni partiale : Il n'y aura point de faction ni de brigu, pour corrompre son intégrité à mon prejudice. Le moins que j'en doive attendre, c'est qu'elle me mettra au nombre des Innocens, qui ont eu des Delateurs, & qui ont souffert persecution ; Et le plus qu'elle puisse faire pour mes Ennemis, ce sera de les ajouster à ces Temeraires, qui se sont precipitez par vanité, & qui ont cherché de la reputation par leur cheute. Si le Libelle de celui-cy va jusques à elle, elle en jugera d'un Esprit des-interessé, & libre de passion. Elle ne sera esbloüie ni de l'esclat de ses Dorures, ni des promesses de son Tiltre, ni de la qualité de son Auteur.

Elle prononcera, mais elle prononcera souverainement, que c'est dans cette Satyre, ou **L'ON VOIT EN MESME LIEU, L'AUDACE DE L'IGNORANCE, ET LE PEU D'ADRESSE DE LA CALOMNIE ; LES**

EFFORTS QU'ELLE A FAITS, ET L'IMPUISSANCE QU'ELLE A MONSTRÉ. QUE C'EST ICY, OÙ L'ON TROUVE DU SÉRIEUX A FAIRE RIRE ; DE LA RAILLERIE A FAIRE PITIÉ ; UNE DEPLORABLE DIALECTIQUE, UNE PLUS MALHEUREUSE GRAMMAIRE ; UNE EXTREME FOIBLESSE, SOUSTENUE PAR UNE EXTREME PRESOMPTION. EN UN MOT QUE LE DOCTEUR DE BEZANCON EST LE VRAY HOMME DE QUI PLINÉ A DIT, QU'IL N'EST RIEN DE PLUS SUPERBE, NI TOUT ENSEMBLE DE PLUS MISÉRABLE.

HOMINE NIL SUPERBIUS
ESSE, NIL MISERUS.

FIN.

TROIS
DISCOURS
ENVOYEZ
A MONSIEUR
DESCARTES

A MONSIEUR DESCARTES.



ONSIEUR,

J'ay receu le Discours Latin que vous avez fait : Je n'oserois l'appeller vostre Jugement sur mes escrits parce qu'il m'est trop avantageux, & que peut-estre vostre affection a corrompu vostre integrité. Quoy qu'il en soit, vous avez droit de juger, & vous sçavez que quand le Preteur fait une injustice, il ne laisse pas de faire sa charge. Puisque vous me l'ordonnez, je vous envoie les trois Discours, sur le dernier desquels vous me laissastes en partant d'icy. En quelques endroits j'y traite un peu mal les Philosophes Stoïques, c'est à dire les Cyniques mitigez. Car comme vous dites, ils parlent bien aussi haut, mais ils parlent à leur aise, & ne sont pas dans l'austerité de la Regle, quoy qu'ils tiennent les mesmes Maximes. J'ay crû en cela vous plaire, & chatoüiller vostre belle humeur. Au premier jour vous aurez les autres Discours, apres lesquels mon Copiste se va mettre dés demain. Si on les separe dans l'impression, il y en aura quinze ou seize : Si on les assemble, ils feront deux Justes Apologies. J'ay rendu moy-mesme le paquet à Mademoiselle de Neufluic. Elle vous doit respondre par une Dame de ses amies qui est sur le point de faire un voyage en Bretagne. Au reste, Monsieur, souvenez-vous, s'il vous plaist, DE L'HISTOIRE DE VOSTRE ESPRIT : Elle est attenduë de tous nos

amis, & vous me l'avez promise en presence du Pere Clitophon, qu'on appelle en langue vulgaire Monsieur de Gersan. Il y aura plaisir à lire vos diverses aventures dans la moyenne, & dans la plus haute region de l'Air ; à consi derer vos proüesses contre les Geans de l'Escole, le chemin que vous avez tenu, le progrez que vous avez fait dans la verité des choses, & c. l'oubliois à vous dire que vostre Beurre a gagné sa Cause contre celuy de Madame la Marquise. A mon goust, il n'est gueres moins par fumé que les Marmelades de Portugal, qui me sont venuës par le mesme Messenger. Je pense que vous nourrissez vos Vaches de marjolaine & de violettes. Je ne scay pas mesme s'il ne croist point de cannes de Sucre dans vos Marais, pour engraisser ces excellentes Faiseuses de lait. J'attens de vos nouvelles bien au long, & suis tout jours avec passion,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble, &
tres-fidele Serviteur,
BALZAC.

A Paris ce 30. Mars 8.

LE SOPHISTE CHICANEUR,

DISCOURS PREMIER.



E dis que *dans la corruption de ce Siecle, où presque tous les Esprits se revoltent de la Foy, je ne veux rien croire de plus veritable que ce que j'ay appris de ma Mere, & de ma Nourrice.* Mais je le dis afin que l'on sçache, que je ne veux point estre ingenieux où il faut estre docile, & qu'aux choses de la Religion je ne cours pas apres les Docteurs subtils, ni n'ay de curiosité pour les nouvelles Doctrines. C'est le vray & le naturel sens de mes paroles ; Ce qui suit le confirme, & ce qui precede l'a designé, & dans un Passage si clair, il ne devoit point y avoir de lieu à la supercherie du Chicaneur.

Il faut neantmoins qu'à son ordinaire, il dissimule, ou qu'il corrompe mon intention. Afin de me mieux viser, il me met en la posture qui luy semble la plus commode pour luy. Ne trouvant pas mes paroles criminelles, il m'accuse de mes pensées, & comme dit le Poëte, *il cherche un coupable dans mon cœur.* Parce que je ne veux rien croire de plus vray que ce que

j'ay appris de ma Mere & de ma Nourrice, à son dire je conseille à ceux qui sont nais dans les erreurs de ce Siecle, de ne rien croire de plus vray que les opinions que l'Eglise à condamnées, parce qu'ils les ont apprises de leur Mere, de leur Nourrice.

Voyez comme d'une proposition singuliere il pretend d'en former une generale : Comme il me fait sortir de mes termes qui sont bons, pour me faire passer à une these qui ne l'est pas. Il ne tire d'un lieu de seureté, pour me jeter dans une Campagne pleine d'embusches : que neantmoins la Dialectique permette quelquefois aux hommes de parler par supposition : & que me tenant au Particulier, dans lequel reside la Verité, il n'ait point de droit d'estendre à d'autres personnes, ce que j'arreste en la mienne seule.

Sans doute il n'ignore pas que ce qui se dit de l'Universel, se verifie bien de tous les Particuliers que l'Universel embrasse ; mais que ce qui se trouve veritable en l'un des Particuliers, ne l'est pas tousjours universellement, & ne regarde souvent qu'un objet, sans faire de consequence pour les autres, Il n'ignore pas cela, & neantmoins il ne laisse pas de dire, *il ne veut rien croire de plus veritable que ce qu'il a appris de sa Mere & de sa Nourrice* : Donc si sa Mere & sa Nourrice eussent esté heretiques, & c.

Si je ne combattois que pour la necessité de ma defense, & si un grand Prince n'avoit désiré que cette action fust un Spectacle pour luy, & pour ses amis je pourrois d'abord mettre mon Ennemy hors de combat, luy niant la consequence, qui peche en la forme & en la matiere : Parce qu'elle est tirée d'un principe particulier, qui par les regles de la Logique, ne peut pas estre distribué legitiment ; Et parce qu'il ne m'est pas défendu de croire, que Dieu m'eust preservé des mauvaises opinions de ma Mere, si la Doctrine que suit ma Mere, n'eust pas esté la bonne Doctrine.

Mais ce n'est pas assez d'esclaircir les yeux du Chicaneur, & de luy faire voir les choses ; Il veut les toucher ; Il veut les prendre avecque les mains. Il luy faut des Exemples, qui sont plus sensibles & plus populaires que les Raisons. A cela ne tienne : Cherchons-luy encore des images & des ressemblances, & rapportons-nous en à son sens Commun, comme nous fismes dernièrement.

Si un François ou un Italien avoit dit qu'il ne veut rien faire que ce que les Loix de son païs luy permettent, aurois-je, raison de conclure de la sorte. Donc s'il eust esté Parthe, il n'eust point fait de difficulté de coucher avec sa Mere : Donc s'il eust esté Scythe, n'eust point, eu horreur de manger son Pere ; Donc il eust commis des Incertes & des Parricides, que les Loix de son, païs luy eussent permis ? Si j'argumentois ainsi, je, serois un mauvais faiseur d'argumens, & on me reprocheroit avec raison, d'avoir appris au College à n'estre pas sage.

C'estoient bien les coustumes de ces Nations Barbares ; Et il y a encore quelques endroits de la Terre, qui n'ont pas elle esclairez de nostre lumiere ; où la Nature est tous les jours violée, & où les hommes font publique profession de ces Vices brutaux, que les Philosophes opposent à la Vertu héroïque. Mais un Italien ou un François, declarant le sentiment qu'il a pour les Loix de son païs, n'a pas fait une declaration de celui qu'il auroit des autres Loix, si la Fortune luy avoit donné un autre païs que le sien. Il n'y a personne qui puisse douter de son intention & qui ne se moque de mes consequences. Elles sont pourtant, vous le voyez, de mesme fabrique que celles du hicaneur : Elles s'appuyent sur le mesme fondement ; Je les ay puisées dans la mesme source.

Il ne s'est point avisé que cette sorte de propositions est bornée par la nature du sujet qui les a fait naistre, & qu'on ne les avance que sur la verité de certaines choses ou presentes ou ssées, sans lesquelles on ne les peut soustenir, ni leur donner une nouvelle application qui ne soit mauvaise. Il ne considere pas que ce François, qui proteste de garder inviolablement les Loix de son Pays, suppose la connoissance qu'il a de leur equité, & que moy quand je fais profession de ne rien croire de plus veritable que ce que j'ay appris de ma Mere & de ma Nourrice, j'ay devant les yeux les Oracles d'éternelle verité que l'Eglise a prononcez, qui sont les choses qu'elles m'ont apprises.

Si j'avois dit, que je croiray tout ce que ma Mere me dira, & que je veux que sa creance soit la regle de la mienne, encore que jugeant de l'Avenir par le Present & par le Passé, je le puisse dire sans crime, je ne pourrois pas le dire sans imprudence. Je ne trouverois pas estrange qu'on m'accusast de temerité, pour m'estre proposé en une affaire si importante que celle de la

Foy, une regle qui n'est pas infallible. Et puisque l'Infaillibilité appartient à cette seule Personne, qui doit veiller sur tout l'Empire du Fils de Dieu, & pour la foy de laquelle, le Fils de Dieu luy-mesme a prié, lors qu'il a prié pour la foy de Saint Pierre, le Chicaneur penseroit-il que je voulusse partager la Monarchie de l'Eglise entre ma Mere & le Pape ? Penseroit-il que j'eusse dessein de mettre une femme vis à vis du Successeur des Apostres ?

Mon sens est bien esloigné de celui-là. Ma Proposition n'a pas pour obiet une matiere, comme ils disent, contingente : Elle se fonde sur le passé, & il est hors de doute que cette sorte de temps & cette nature de choses ne sont point capables de changement. Le Present est incertain. L'Avenir l'est encore davantage : Il n'y a que le Passé d'immobile, & sur qui la Fortune n'a point de puissance. C'est pourquoy si ce que ma Mere m'a appris estoit veritable, il sera tousjours veritable : Il ne peut devenir faux, & mon Chicaneur a tort de vouloir que j'en parle avec les mesmes doutes & la mesme défiance, que si j'estois né en Canada, & que j'eusse esté nourri au Japon.

De tout temps on a fait beaucoup de cas de la bonne naissance & de la bonne nourriture. On n'a pas crû que la Vertu pust venir indifferemment de toutes sortes de semences, ni qu'elle deust estre cultivée par toutes sortes de mains. Platon remercioit les Dieux de ce qu'ils l'avoient fait naistre Grec plustost que Barbare ; Et parmy les Grecs ceux qui avoient un soin plus particulier de la nourriture de leurs Enfans, leur choissoient des Nourrices de Lacedemone.

Les Astrologues jugent de nous par le point de nostre nativité : Mais les Sages ne vont pas si avant, & se contentent d'en juger par les commencemens de nostre vie, qui suit d'ordinaire le train qu'elle a pris, & ne fait gueres de progresz qui ne se rapportent à cette premiers disposition, qui luy a esté donnée au Bien ou au Mal. De sorte que ce n'est pas un petit avantage à un homme, de n'avoir point à combattre des Exemples domestiques, & des Ennemis qu'il doit reverer ; de n'avoir point à faire de guerre à sa Patrie, pour se faire homme de bien ; de n'estre point en peine d'estudier en la plus difficile science de toutes, qui est celle de desapprendre les choses mauvaises.

Cela estant, il me semble qu'il me doit estre permis de reconnoistre ma bonne fortune, & de louer Dieu, de qui j'ay receu l'avantage dont je parle. Car en effet Dieu m'ayant donné une Mere Catholique, à qui je suis obligé d'une seconde naissance, beaucoup plus noble que la premiere, ne m'a-t-il pas fait une faveur qu'il a refusée à plus de la moitié du Monde, & dont il prive des peuples entiers en Asie, en Afrique, & en plusieurs parties de l'Europe ?

Je puis donc protester hardiment que je ne veux rien croire de plus veritable que ce que j'ay appris d'une personne qui m'a mis dans l'Eglise, apres m'avoir mis au Monde, & m'a appris qu'il y avoit une autre vie, avant que je connusse celle-cy. En matiere de Religion, je ne veux point estre plus sçavant ni plus sage que ma Mere. Quand le Chicaneur me devoit appeller petit garçon, je ne suis point honteux d'estre Escolier de ma Mere. Un des deux Aristippes l'a bien esté de la sienne, & je ferois gloire d'estre nommé, comme luy, μη Εσδιδάκτος si on parloit Grec en ce Royaume ; comme on faisoit du temps des Druides, s'il en faut croire un fameux Docteur.

Et en cecy, au lieu d'offenser la foy d'un Chrestien, un Ennemy raisonnable devoit louer son humilité ; par le moyen de laquelle il ne retourne pas seulement à l'Escole, mais il rentre presque dans le Berceau ; Il se sousmet pour le moins à la discipline & aux instructions de ses premiers Doreurs & de ses premiers Theologiens ; c'est à sçavoir de sa Mere & de sa Nourrice.

A mon avis il n'est pas possible de suivre plus ponctuellement l'intention de nostre Seigneur, qui demande de nous aux choses de la Religion, plus de volonté que d'entendement, & plus de simplicité que de discours. *Si vous n'estes faits, dit-il, comme petits enfans, vous n'entrerez point au Royaume des Cieux.* Et comment estant hommes, nous pouvons-nous faire semblables aux petits enfans que par une docilité pareille à la, leur ; que par une entiere dépendance de la conduite d'autrui ; qu'en nous rendant sans combatre, & croyant sans disputer ?

C'estoit l'Usage de la primitive Eglise de donner du lait & du miel à gouter à ceux qui recevoient le Baptisme, en quelque âge qu'ils se presentassent ; Et cela se faisoit pour signifier la perpetuelle enfance des ames hretiennes ; & pour avertir les Vieillars mesmes, de devenir petits

enfants, & de reconnoistre encore une Mere & une Nourrice. *Escoute, mon Fils, la discipline de ton Pere, & quitte point la loy de ta Mere.* Voila de quel stile Dieu escrit. Ce Passage est repeté en deux differents endroits des Proverbes : Et s'il s'adresse à ceux qui le lisent, il s'enfuit par les regles du Chicaneur, qu'il est défendu à un homme dont la Mere est Heretique, de quitter son Heresie, puis qu'il luy est défendu de quitter la Loy de sa Mere.

Ainsi en me poursuivant, ce galand homme ne regarde point par où il passe. Il ne voit pas Dieu entre luy & moy, qui le devoit arrester tout court, & qui semble luy crier, POURQUOY ME PERSECUTES-TU ? Ce sont les precipices où le fait tomber l'aveuglement de sa passion. Pour effleurer quelques lignes de mes Escrits, il exerce sa Tyrannie jusques sur les Ouvrages du Saint Esprit. Il ne pardonne pas à la majesté de la Sainte Ecriture. Il trouve à redire en son langage, apres lequel j'ay failli, si c'est faillir que de parler par supposition.



LE CHICANEUR

CONVAINCU

DE FAUX.

DISCOURS

SECOND.



AIS ce ne luy est pas assez de s'en prendre à la parole de Dieu, quand elle me favorise, & de renverser l'Asyle, dans lequel je pensois estre en seureté. Il ne se contente pas d'aller querir ses consequences hors de la Logique ; de changer l'estat de la Question, & de m'accuser de ce que je ferois, si je n'estois pas ce que je suis. Apres avoir deviné mes mauvaises opinions, il veut encore me rendre coupable de celles d'autrui, & m'attribuer les erreurs que je rapporte d'un tiers. C'est bien se fier en la bonté ou en la negligence de ses Lecteurs : Il pense sans doute qu'ils ne chercheront pas la Verité plus loin que son Livre, & que si je les meine sur les lieux où elle a esté indignement outragée, & que je leur monstre les playes qu'elle y a recevës,

ils croiront plustost que je me suis seruy d'illusion, qu'ils ne s'imagineront qu'il use de mauvaise foy.

Il est pourtant tres-asseuré qu'il *suppose*, mais plus dangereusement que je ne faisois tantost ; Et pareilles subtilitez ne sont pas permises par les Dialecticiens ; Elles sont punies par les Magistrats. En effet son procedé n'est pas autre que celuy de ces Philosophes sensuels, qui veulent mettre leurs opinions à couvert, sous le nom de Salomon, & luy faire accroire qu'il a nié l'Immortalité de l'Ame, à cause qu'ils trouvent dans ses livres, les objections de ceux qui la nient. Le Chicaneur me traite de la mesme sorte. Et quoy que ma façon d'escrire ne soit pas si obscure, qu'il puisse dire qu'il s'esgare parmy les tenebres, & qu'il n'est pas tenu de m'entendre, il soustient contre la foy de ses yeux & le tesmoignage de sa Conscience, que c'est moy qui ay prononcé affirmativement, *Que le Sage meurt en la Religion de sa Mere ; Qu'il ne change jamais d'opinion ; Qu'il ne se repent point de sa vie passée.*

En cet endroit je demande à un de mes amis, des nouvelles d'un homme de ma connoissance, qui avoit changé de Religion, & s'estoit separé de nous, pour se jetter dans le Party de nos Adversaires. *Vous me ferez, plaisir, luy dis-je, de m'esclaircir du sujet qu'il a eu de nous quitter, & de se despartir des Maximes qu'il m'a si souvent débitées, Que le Sage meurt en la Religion de sa Mere ; Qu'il ne change jamais d'opinion ; qu'il ne se repent point de sa vie passé.*

Et afin que les yeux les plus endormis ne prennent icy l'un pour l'autre, & que des paroles apportées d'ailleurs ne soient contagieuses aux miennes, j'ay voulu les rendre remarquables, par la difference du caractere, contre l'ordinaire de mes premiers Escrits, qui sont tous imprimez d'une mesme lettre. Mais je l'ay fait, pour empescher que le voisinage du Mal ne corrompist le Bien qui le touche ; & à dessein de resveiller l'attention du Lecteur, en l'avertissant de ne point mesler des choses que je distinguois, & de ne confondre pas l'Estranger avecque le Naturel, & l'Emprunté avecque le Propre. Tellement que je n'avance pas ces opinions, comme estant de moy, mais je les allegue d'un autre : Je m'estonne qu'il s'en soit départi parce qu'il s'y attachoit : Je les luy oppose comme siennes, & non pas comme veritables.

On sçait assez que cette façon d'argumenter, qu'on appelle à *la personne*, en langue de l'Escole, est recevë de l'Usage, & pratiquée en toute sorte de Disputes. Il y a cette difference entre les Argumens qui se font pour establir la certitude de quelque chose, & ceux dont on se sert pour presser quelqu'un, que les premiers doivent estre tirez de l'essence de la chose mesme ; ne supposer rien qu'ils ne prouvent ; & ne prendre leur force ni de l'autorité ni de l'exemple. Ceux-cy, au contraire, peuvent estre plus lasches & moins violens, & ne laisser pas de servir à la Victoire. Et d'autant qu'agissant contre quelqu'un, on se propose plustost de luy faire changer d'avis, que de luy donner une pleine instruction, il est permis en telles rencontres d'employer des moyens de plusieurs façons. Il n'est pas defendu de convaincre le Mensonge par le Mensonge. On est toûjours à temps de travailler à l'establissement de la Verité, quand de quelque sorte que ce soit, on luy a fait entrée dans un lieu qui ne vouloit pas la reconnoistre.

Les Docteurs Orthodoxes ont ainsi agi dans les Conferences qu'ils ont eües avec ceux du Party contraire. Ils n'ont point fait de difficulté de se servir de quelques unes de leurs erreurs, pour combattre les autres ; & s'ils en trouvoient deux qui fussent incompatibles ensemble, ils en supposoient une comme veritable, pour destruire la seconde qui ne pouvoit subsister avec la premiere, & pour ruiner le Royaume de l'Heresie, en le divisant.

Les Raisons essentielles ne sont pas tousjours les plus propres à persuader, bien qu'elles soient tousjours les meilleures ; & un argument plausible, quoy qu'il soit faux, fait souvent plus d'effet qu'un qui n'a que la simple & grossiere, verité pour se faire croire. Or est-il qu'il n'est rien de si plausible à un homme que son propre Sens ; & que pour le desgouter d'une nouvelle creance, on ne se peut servir d'un meilleur moyen que de le flatter en ses vieilles opinions, & de rafraischir des idées qui tiennent encore, mais que d'autres impressions veulent effacer.

A tout le moins on partage son esprit : On met son jugement en desordre. : On confond ses affections : On l'interesse contre soy-mesme : Et quand il voit que de quelque costé qu'il se tourne, il faut necessairement qu'il se contredise, il se resout quelquefois à condamner le Present, pour ne pas condamner le Passé. Il quitte une Maistresse qui l'a charmé, & qu'il a gardée contre les Loix, pour reprendre une Femme que les Loix luy ont

donnée, & qui a eu sa premiere & son innocente inclination. Il conclut qu'il vaut encore mieux avoüer que l'on l'a surpris trois ou quatre jours, que de confesser qu'il s'est trompé luy-mesme toute sa vie.

Par cette raison, il me semble que je puis opposer à un Deserteur, les Maximes qu'il m'a si souvent débitées, & appeller de celuy qui s'est fait Heretique, à celuy qui faisoit le Philosophe. Et pour cela on ne me peut pas acuser d'approuver ses Maximes en elles-mesmes, encore que je m'en serve contre luy, ni de les estimer absolument bonnes, quoy que je les estime bonnes à cet usage.

Je sçay que la Science de l'Evangile n'a rien de commun avec la Doctrine des Payens, & que nos Dogmes sont fort differents de leurs Principes. Ceux qui tenoient que la Religion, estoit une dépendance de l'Estar, & faisoit partie de la Police ; & qui sçavoient que chez les Barbares, Anacharsis avoit esté tué par son propre Frere, pour avoir sacrifié à la Greque, & que les Grecs avoient puni Socrate, pour n'avoir pas eu assez bonne opinion de leurs Dieux, pouvoient bien dire qu'en quelque Religion que soit né le Sage, il y doit mourir, puis que ne connoissant point de plus grand, de meilleur, ny de plus ancien Dieu que la Patrie, ils croyoient que la premiere Loy de la Religion estoit de luy obeïr, & qu'il n'y avoit autre mal à l'Impieté ny au Sacrilege, que le mespris des ordonnances publiques.

Ceux aussi qui tenoient que le seul Sage estoit beau, encore qu'il eust la taille gastée, & le visage mal-fait ; qu'il n'y avoit que luy qui se portast bien, encore que la Fièvre le bruslast, & que la Goutte luy donnast la gesne ; qu'il n'y avoit que luy de riche, quoy qu'il demandast l'aumosne, & qu'il fust logé à l'Hospital : Finalement, qu'il estoit le seul Roy de la Terre, quoy qu'il n'eust pas un valet sur qui exercer sa Royauté, pouvoient bien apres avoir porté leur esprit à de si hautes extravagances, descendre à quelque chose de plus raisonnable, & dire que le Sage ne se repentoit jamais, & qu'il ne changeoit jamais d'opinion.

Premierement, desarmant leur Sage comme ils faisoient, de toutes ses passions, & arrachant de son ame, ce qu'ils se devoient contenter d'y cultiver, ils n'avoient garde d'y laisser le Repentir, qui est une passion, ne sçachant pas que la Penitence fust une vertu.

Ils donnoient outre cela à ce fantosme de Sage, une connoissance universelle de toutes les choses qui sont en la Nature ; & d'un homme dont l'esprit est borné, & le jugement sujet à faillir, ils faisoient une creature aussi parfaite en intelligence que les Anges. Or nous croyons que les Anges voyent d'abord en l'objet qui leur est présenté, toutes les qualitez qui l'accompagnent, & toutes les raisons de douter & de resoudre qui en peuvent naistre. D'où vient que leur resolution estant une fois prise, ils ne la quittent jamais, parce que ne pouvant plus trouver en cet objet une nouvelle apparence de Bien ou de Mal, qui leur face changer d'affection, ni rien qui augmente leur connoissance, il faut de nécessité qu'elle demeure tousjours la mesme, & que leur entendement & leur volonté soient inseparablement attachez à leur premier acte.

Les Philosophes Stoïques avoient à peu près une semblable opinion de leur Sage, & l'idée qu'ils enconcevoient estoit si sublime qu'elle n'a aucune proportion avec la bassesse de nostre Nature. Il est vray que quelques-uns voulant expliquer favorablement l'intention de ces Philosophes Declamateurs, & mettre leurs Maximes dans le sens commun, ont dit que le Sage ne se repent jamais, & qu'il ne change jamais d'avis, à cause qu'il ne fait jamais de resolution absoluë, & qu'en tous ses conseils & en toutes ses promesses, il conclut tous jours avec cette tacite exception SI LA CHOSE DEMEURE EN L'ESTAT OU ELLE DOIT DEMEURER, ET SI ELLE TIENT LE DROIT CHEMIN.

Faites donc que la chose ne se destourne point du cours qu'elle a pris : Arrestez tous les accidens qui y peuvent survenir : Conservez-la toujours dans les mesmes circonstances : Et si vous le faites, ne craignez point que le Sage manque de son costé, ny que ce soit luy par qui commence le changement. Mais si le sujet varie, & s'il devient autre qu'il n'estoit, ne vous estonnez pas aussi que le Sage le confidere d'une autre façon qu'il ne faisoit pas & qu'il quitte la Constance, lors que la Confiance n'est pas bonne ; lors qu'elle cesse d'estre vertu ; lors qu'elle n'est plus rien qu'une obstination à faillir, & une dureté de courage. Cette mutation qui se fait en la Matiere, & non pas en l'Artisan, luy rendant sa foy, & le dispensant de sa parole, le met en liberté de changer d'avis, sans qu'il condamne pour cela son premier dessein, qui estoit tres-bon en sa saison, & qui l'est encore

aujourd'huy puis que la mesme chose retombant sous son election, & se representant à son jugement, il ne sçauroit encore ni mieux de liberer ni mieux se resoudre.

De cette sorte on peut sauver le Paradoxe des Stoïciens, & rendre plus humaine leur orgueilleuse Philosophie : Quoy qu'apres tout, je ne me mesle point des affaires de Zenon, ni de celles de Chrysippe : Je ne pense pas estre obligé de garantir toutes les folies qu'ils ont dites de leur Sage. Je demeure dans le Portique, tant que le Portique est raisonnable ; Mais j'en sors, quand il commence à extravaguer. Je puis alleguer les opinions des autres ; Mais je ne suis responsable que des miennes, & ce sont celles-là qu'il me sera aisé de defendre contre les attaques du Chicaneur.



LA DERNIERE
OBJECTION
DU CHICANEUR,
REFUTÉE.

DISCOURS
TROISIÈME.



L dit que je permets à Hydaspes de mal-faire, à cause que je luy dis *que sur toutes choses il doit donner sa volonté à Dieu, & avoir pour le moins de bons desseins, s'il n'est pas en sa puissance de faire de bonnes œuvres.* Il s'imagine que je luy donne permission d'aimer les femmes, à cause que je n'use point du droict de Mary, ny n'entreprends sur le Commissaire du Quartier. Mais quoy qu'il die, & quoy qu'il s'imagine, je prie les équitables Lecteurs de ne croire ni à ses paroles ni à ses imaginations.

Chercher des exemples à Hydaspes, pour luy monstrier que la vertu n'est pas impossible, & le renvoyer, comme je fais, à son Confesseur, à qui

appartient le gouvernement de sa Conscience & la correction de ses mœurs, est-ce luy permettre de mal-faire ? Se rendre agreable à un malade & ne le pas traiter d'abord avec le fer & le feu, est-ce estre d'intelligence avec que le mal ? Implorer le secours d'autrui en quelque entreprise, est-ce tesmoigner qu'on la veut rompre, ou faire voir qu'on ne veut pas la manquer ? Je suis à peu près en semblables termes ; & me défiant de mes forces, j'appelle à mon ayde un plus fort que moy, entre les mains duquel je resigne Hydaspe. Je laisse à un autre l'honneur d'une conversion, dont je n'ay peu concevoir que le desir.

Cette conduite ne sçauroit estre trouvée mauvaise d'un homme avisé, & personne ne me peut blasmer de ce que j'imité la Nature, qui va par degrez en la production de ce qu'elle fait, & ne forme pas les fruicts, avant que les semences soient jettées. On ne passe gueres d'une extremité à l'autre, sans sejourner quelque temps par les chemins : Une parfaite vertu n'est pas l'ouvrage d'une journée : Il est difficile qu'un seul coup puisse couper plusieurs testes. C'est pourquoy qui s'estonnera de voir que j'observe de l'ordre en l'affaire que j'ay entreprise, & que je commence par les bons desseins, pour venir aux bonnes œuvres ? qui s'estonnera que je combatte aujourd'huy le vice contraire à la Sobriété, & que je reserve l'incontinence à demain ? Je separe des Ennemis, qui me donneroient trop de peine en foule, & dont j'auray meilleur marché, si je les attaque l'un apres l'autre.

Je n'approuve point le peché, mais je souffre quelque chose de l'infirmité humaine. J'use de la Police de Rome ; Je tolere ce que je ne puis corriger. Je ne descouvre à Hydaspe que la plus aisée partie de son devoir, & luy cache toute l'austerité de la Vertu, afin de ne le pas rebuter dès la premiere leçon. Je ne donne point l'alarme à celui que je veux prendre ; Je l'avertirois de s'enfuir. Je l'embarque, sans luy declarer où je le meine ; & je luy feray faire un voyage, quoy qu'il ne pense que faire une promenade. C'est ainsi que la Vertu se glisse & s'insinuë en l'ame des hommes. Il faut les tromper pour leur propre Bien, & les engager par une action. Ce sera pour le moins un gage que nous aurons d'eux, que peut-estre ils ne voudront pas perdre, & qui les obligera d'achever le reste.

Discourons, puis que nostre Prince le veut ainsi. Disons qu'i n'y a que ces Philosophes extravagans que nous venons de quitter, qui puissent estre de contraire avis au nostre. Depuis la mort de Juste-Lipse, & de Monsieur le Garde des Sceaux du Vair, il nous est permis de parler librement de Zenon & de Chrysippe, & de dire que les oopinions de ces Ennemis du Sens commun, estoient quelque-fois plus estranges que les plus estranges Fables de la Poësie. Selon leurs Principes, non seulement tous les Pechez sont esgaux, mais aussi ils sont inseparables, & ne marchent jamais que de compagnie. Parmy eux qui est Larron, est Adultere ; qui est Adultere est Homicide ; qui est Intemperant, est Cruel. Il est impossible d'avoir une vertu, sans avoir toutes les autres ; d'estre Juste sans estre Vaillant ; d'estre Liberal, & n'estre pas Chaste. Ils meslent ce qu'ils devroient distinguer. Ils attachent par force des qualitez qui sont libres. C'est oster dans la Morale les bornes que la Raison y a mises, pour marquer la difference de chaque chose.

Nostre Philosophie est moins entreprenante & moins ambitieuse. Nous tenons qu'il y a du plus ou du moins en quoy que ce soit. Nous croyons que la Vertu fait un genre, qui comprend plusieurs especes ; qu'elle ne se communique qu'avecque reserve, qu'il n'y a eu encore personne, à qui elle se soit donnée toute entiere. Mais en ce Siecle, particulièrement, qui est la lie & l'impureté de tous les autres, n'appellons-nous pas parfaits ceux qui ont le moins d'imperfection ; Ne mettons-nous pas les petits Maux au nombre des Biens ?

Je reconnois le mal-heur de ma naissance, & nomme bien-heureux ceux qui sont venus en un meilleur temps : Il m'est avis pourtant que je ne suis pas le plus coupable de la corruption de celuy-cy. J'ay de bons desirs, qui peuvent produire de bons effets : l'exhorte mon Prochain à la mesme chose : Autant de Vices que je luy fais quitter, sont autant de pas que je luy sa is faire vers la Vertu ; de laquelle il sera tousjours moins esloigné au deuxiesme degré qu'au premier, & lors que son affection commencera à se remuër, que quand elle demeuroit immobile. Il faut que nostre volonté soit vertueuse, & nos mœurs suivront nostre volonté : Il faut que le cœur reçoive la vie, pour la communiquer aux autres parties. Nous devons avoir de bons

desseins, s'il n'est pas encore en nostre puissance de faire de bonnes œuvres.

On me reproche neantmoins d'estre tombé par là dans l'erreur des Heretiques, qui tiennent que nous sommes inutiles à tout Bien : Et je ne le desavoüe pas, si donner sa volonté à Dieu, & avoir de bons desseins, sont choses qu'il faille appeller mauvaises, & qui soient hors de l'estenduë de ce Bien, auquel les Heretiques tiennent que nous sommes inutiles. Il y en a qui ont perdu le remors ; L'esprit de ceux-là est incurable : Il y en a d'autres, dont le fonds de l'ame n'est pas gasté, & qui conservent au milieu du Mal, la volonté de bien-faire : Ceux-cy sont capables des remedes, & dans la voye de Salut ; Et il me semble que je conseille à Hydaspes de ne point sortir de cette voye, quoy qu'il ne s'y avance pas, quand je luy dis qu'il doit avoir de bons desseins, s'il n'est pas en sa puissance de faire de bonnes œuvres.

Que si parmi les avis que je luy donne, il te trouve quelques termes peu serieux, & messeans à une personne grave : S'il est dit *qu'estre chasse c'est entreprendre sur la profession des Femmes : Que si Dieu nous vouloit empêcher d'aymer ce qui est beau, il nous devoit faire aveugles, & c.* je supplie le Lecteur equitable de ne me vouloir rendre en cette occasion que justement ce qui m'appartient. Il considerera, s'il luy plaist, que je ne puis pas estre tout ensemble moy & un autre. Il y a bien de la difference entre les Objections qui me sont faites, & les sentimens que je puis avoir. Les difficultez que me propose un Pecheur, ne sont pas des Raisons dont je me sers, pour le confirmer en son Peché. Et icy, comme ailleurs, le Chicaneur use de sa bonne foy, & met en avant des Accusations que je pourrois refuter par un desmenti, si je n'avois plus de civilité pour sa personne, qu'il n'a de respect pour la verité.



LE LIBRAIRE AU LECTEUR.



'ESTANT tombé entre les mains une Lettre de consolation, escrite à une Mere sur la mort d'un Fils unique, j'ay cru que vous ne seriez pas fasché que je vous la fisse voir : Elle sent beaucoup plus la maniéré des Saints Peres que celle des Philosophes Payens : Et par consequent elle ne sera pas mal à la suite des Compositions Chrestiennes que je viens de vous donner.

A MADAME
LA MARQUISE
DE MONTAUSIER.



ADAME,

Si en l'estat où vous estes, vous pouvez recevoir de la consolation, Dieu seul vous en peut donner. Pour ne rien perdre, il faut luy offrir tout ce qu'on pert. C'est le moyen de priver la Fortune de ses droits ; Par là on oste mesme à la Mort la puissance de faire mourir : Croyez-moy, Madame : Faites une offrande du sujet de vostre douleur, afin qu'il change de nature, & qu'il devienne la matiere de vostre merite. Si vous mettez sur les Autels la chose que vous regrettez, premierement vous en augmenterez le prix, la faisant passer à un saint usage : Vous rendrez plus parfaite par cette consecration, une Creature que le Temps n'avoit pas encore bien achevée : Mais outre cela, vous la possederez en Dieu, plus seurement que vous ne la possediez en elle-mesme. Dieu est fidele, Madame, il vous gardera ce que vous luy aurez donné : Vostre don sera un depost que vous ne pourrez plus perdre, l'ayant confié à Celuy, chez lequel on trouve tout. Ce sont des pensées de la Semaine-sainte, & qui me viennent une fois l'an : Mais ce sont vos

meditations de tous les jours : Et quoy que cette sorte de Philosophie soit un peu eslevée & un peu abstraite, elle ne l'est pas trop, pour une ame de la hauteur de la vostre : Ayant appris de Monsieur l'Evesque de Grasse, & de tant d'autres Saints, que vous pouvez appeller vos Saints domestiques, QU'IL Y A PLUS DE REMEDES EN NOSTRE RELIGION, QU'IL N'Y A DE MAUX EN NOSTRE VIE, sans doute, Madame, vous previez par vostre pitié, le secours que la Raison humaine vous pourroit fournir en cette occasion : J'eusse bien voulu qu'il s'en fust présenté une moins fascheuse, pour vous renouveler es assurances de mes respects, & pour vous dire, à mon retour de l'autre Monde, où je viens de faire un voyage allez dangereux, que je suis tousjours,

MADAME,

Vostre tres-humble, &
tres-obeïssant Serviteur,
BALZAC.

D'Angoulesme, ce
7. Avil 1651.

DISSERTATION
OU
DIVERSES REMARQUES
SUR DIVERS ESCRITS.

A MONSIEUR CONRART,
CONSEILLER ET SECRETAIRE
DU ROY.

DISSERTATION
OU
DIVERSES REMARQUES
SUR DIVERS ESCRITS.
A MONSIEUR CONRART,
CONSEILLER ET SECRETAIRE
DU RO
Y



OUR tant de choses que j'ay à vous dire, ce ne seroit pas assez d'une Lettre. Il faut un Discours, & encore qui ne soit pas petit. Je vous écris donc un grand Discours, moy qui n'écris plus & ne parle plus depuis quelque temps ; moy qui suis réduit à Ouy & à Non, par l'ordonnance des

Medecins.

Ma modestie n'eust osé vous le faire sçavoir ; Mais puisque vous le sçavez d'ailleurs, & qu'on vous l'a mandé de Saintonge, je ne vous le desavouëray pas. Je dois des responses à plus d'un Prelat & à plus d'un Officier de la Couronne. Ils m'ont honoré de leur souvenir ; Ils m'ont obligé par leurs soins & par leurs civilitez. Mais quoy que mes Seigneurs exigent à la rigueur ces sortes de dettes, & que mes Amis me facent grace, n'en desplaise à la Grandeur, il faut que l'Amitié passe la premiere, & que j'aïlle où m'appelle mon inclination.

C'est tout droit à vous, mon cher Monsieur, qui estes si avant dans mon esprit ; qui vous estes saisi de mon cœur à si juste tiltre ; par tant de bontez & par tant de courtoisies. Vous y faites entrer, avec vos belles & obligeantes paroles, toute la consolation dont il est capable ; Et apparemment Dieu m'envoye ce secours sur le declin de ma vie, pour me fortifier contre une infinité de disgraces, qui me viennent attaquer en foule. Elles m'auroient desia accablé, si vous ne me sousteniez. L'importance est que vous me soustenez avec une main qui n'est pas rude, & qui en m'appuyant ne m'esbranle pas. Vostre affection & vostre tendresse, toûjours parfumées & toûjours fleuries, adoucissent les maux que la Raison toute seiche irriteroit. Et je vous avouë qu'en l'estat où je suis, je ne puis plus souffrir cette austere, espineuse, & affirmative Raison : Je redoute ces Amis qui veulent faire les Pedans dans l'amitié ; qui alleguent hors de temps les Proverbes de Salomon, & *les blessur & meilleures que les baisers* ; qui debitent sans cesse des Dogmes & des Maximes : leur autorité magistrale me porte à la revolte plustost qu'à l'obeissance.

Continuëz à m'aymer de la mesme sorte que vous avez fait jusques icy. Je n'ay point besoin du fer & du feu de la Philosophie des Stoïques : Je vous demande vostre baume, vos huiles, vostre indulgence, vostre pitié. Et si en lisant les anciennes Fables, vous avez eu compassion de ces pauvres gens, qui sont tourmentez par les Furies, imaginez-vous que mon destin n'est pas moins à plaindre que le leur. Tisiphone & ses deux sœurs ne sont gueres plus noires, ni plus malfaisantes que les pensées qui me font la guerre ; que le chagrin qui me persecute. Il est cause que je conte pour rien les ruisseaux de sang que j'ay versez, & les autres douleurs que je souffre. Au moins vous puis-je asseurer qu'il me fait passer de si mauvaises heures,

que souvent je ne suis pas reconnoissable le soir à qui m'a veu le matin. Apres avoir mis sur le papier des choses qui ne vous desplaisent pas, il m'en vient dans l'esprit, qui me desgoustent si fort de moy-mesme, que le Desert n'a point de beste si peu raisonnable, pour laquelle je ne me voulusse changer. Ne pensez pas que j'exagere & que j'amplifie : Tout ce que je dis est dans la rigueur de la Verité. Mais je ne laisse pas d'en dire trop ; Et il vaudroit beaucoup mieux vous remercier bien ou mal de vos presens, que de vous rendre un si fidele conte de mes miseres. Il vaudroit mieux essayer de me resjouir sur l'agreable matiere que vous m'avez présentée, que de m'enfoncer plus avant dans mon chagrin, & dans le discours de mon chagrin.

J'ay receu le *Committimus* ; la *Question agitée par le Pere Faure* ; le *Xenophon de Monsieur d'Ablancourt* ; le *nouveau Panegyrique François*, & les *Discours Italiens du Philosophe Orateur*.

Commençant par le *Committimus*, je vous diray que vostre adresse à obliger fait couler vostre civilité jusques dans la barbarie des *Committimus* : Vous cultivez les pierres & les espines de la Chancellerie. Vous cueillez du fruit sur des arbres morts. Car en effet n'est-ce pas par vostre moyen, que je recouvre aujourd'huy mes qualitez & mes tiltres ? Le Temps les avoit moisies : Ma Paresse les avoit oubliez : Je croyois les avoir perdus dans la longueur d'un Exil de plus de douze ans. Je ne croyois plus estre ni Conseiller d'Estat, ni Historiographe de France. Et si j'ay obligation à la liberalité du feu Roy, de ces magnifiques bagatelles (le mot de magnifiques corrige celui de bagatelles) c'est vous, Monsieur, qui me confirmez les graces du Prince ; qui remettez en honneur un pauvre Banni ; qui le réhabilitez en cire & en parchemin, & ce qui s'ensuit.

A vous parler franchement, la *Question* m'a surpris, & je n'attendois pas de la plume d'un Predicateur tant d'art & tant de justesse ; une diction si nette & si reguliere. D'ordinaire ces Parleurs celebres imposent aux oreilles & aux yeux. Ou ils desrobent, ou ils ravissent nostre jugement : Il y a de la tromperie, ou de la violence en leur procedé.

Vous sçavez ce que peuvent d'un costé le son de la voix, la volubilité de la langue, la dignité des gestes & de la personne : Vous n'ignorez pas qu'elle est d'autre part la majesté des choses Saintes ; la presence des

Autels ; la pompe des Sacrifices ; le pouvoir absolu de la Theologie ; le ton imperieux, & le stile de commandement dont elle traite le Peuple Chrestien. Je parle à vous comme je parlerois à un Catholique, car si vous n'êtes pas tout à fait des Nostres, vous estes pour le moins de nos Alliez, & Monsieur de Grasse se promet de vous emporter à la fin sur Monsieur Daillé. Toutes les choses que j'ay dites, & quelques unes que j'ay oubliées, entrent dans l'eloquence des Predicateurs : Et comme l'estime que nous leur donnons, peut venir de nostre esblouissement & de nostre illusion, elle peut aussi faire partie de nostre foy & de nostre pieté. Je voy par la Question agitée que celui-cy n'est pas de ceux-là,

Pour agir efficacement sur l'ame des hommes, il n'a pas besoin de tout ce grand attirail de Religion ; de toute cette multitude de moyens, ordinaires & extraordinaires. Il n'est point desmonté quand il est hors de la Chaire : Il ne laisse pas de parler avec autorité, quoy qu'il ne parle pas de haut en bas. Que s'il persuade sans l'aide des gestes & de la voix, & sans ces autres secours estrangers, qui se tirent tant de la force de la matiere, que de la foiblesse de l'auditeur : S'il est eloquent en son absence ; que doit-il estre au Val de Grace & ailleurs, où il se produit & se montre tout entier ; où il est le veritable luy-mesme ; où les paroles ne sont plus des images mortes, & peintes sur le papier, mais des corps qui vivent & qui se remuent ? Que doit faire Demosthene, au jugement mesme d'Æschine son ennemy, quand l'eloquence du corps accompagne celle de l'esprit ; quand il reprend les avantages qu'il avoit quittez ; quand il paroist avec tous les ornemens de dehors, dont il s'estoit despoüillé en escrivant ?

Je suis bien glorieux que cét Orateur en corps & en ame soit né sous le mesme Ciel que moy, à deux lieuës de nostre belle Charante, & qu'il ait désiré mon approbation, avant que d'aller recevoir les applaudissemens de la Cour. Les Coups d'essay de ce temps-là me donnerent esperance des Chef-d'œuvres d'aujourd'huy, & tout ce qu'il fait sur la Tribune aux harangues, devant le Roy & devant la Reyne, n'est : que l'accomplissement des predictions que je fis de luy, dans l'Eglise de nostre Village. Il est vray que je bornois mes predictions à la gloire du Biendire, & au regne de la Chaire ; Et son ambition a esté plus loin. Cependant, je ne veux rien qui ne m'appartienne. Je vous avertis que *cét Orateur en corps & en ame* n'est pas

de moy. Il est de Monsieur le Marquis Frangipane qui nommoit ainsi le Pere Narni Predicateur du Pape Gregoire.

UN mot seulement sur le sujet de nostre Monsieur d'Ablancourt. Sa Traduction seroit incomparable, s'il n'avoit rien mis au devant d'elle. Mais sa Preface est si belle, qu'elle efface les plus belles choses qui luy peuvent estre comparées. Qu'il me plaist de faire si bien l'honneur de la France ! Que je luy sçay bon gré des offices qu'il rend en ce Royaume, aux honnestes gens d'Athenes ! Ce ne sont pas des marques d'inferiorité, ni des devoirs de sujétion : Ce sont des effets de courtoisie ; Ce sont des actes de pure hospitalité. La loy de la gratitude voudroit qu'on luy rendist la pareille en Grece : Mais J'ajoute que le Grec le plus pur & le plus Attique, ne seroit pas indignement employé à l'explication de son François. Je vais plus avant, & assurez-le, je vous prie, que je le dis comme je le pense. S'il se pouvoit faire que Monsieur d'Ablancourt eust vescu du temps du jeune Cyrus, & que Xenophon vescût aujourd'huy, les Prefaces de Monsieur d'Ablancourt meritoient d'estre traduites par Xenophon.

LE nouveau Panegyrique vole bien-haut, mais les anciens Panegyriques volent encore plus haut que luy. Ce n'est pas la France qui a commencé à parler avec excès. Il ne se peut rien dire de si hardi en François, qui ne puisse estre autorisé par un exemple Grec ou Latin. Le Scite de Lucien n'est pas plus sobre ni plus retenu que le Panegyrique moderne. Dans ce dialogue, Toxaris donnant à Anacharsis la connoissance de Solon. Vous avez-veu tout, luy dit il, ayant veu Solon. C'est Athenes ; c'est la Grece ; Vous n'estes plus estranger.

Un ancien a dit, que Camille estoit tout seul toute la Republique Romaine. Un autre ancien un peu plus modeste a dit, qu'il y avoit en Cesar plusieurs Marius. On a dit, à la gloire de Rome & au deshonneur de la Grece, qu'un Caton valoit plus que trois cens Socrates Philopœmen a esté appelé le dernier des Grecs ; Cassius le dernier des Romains : Et néanmoins, il me semble qu'on ne leur pouvoit donner cette qualité, sans mespriser les deux premiers Peuples de l'Univers ; sans faire injure au present & à l'avenir ; sans reprocher à ceux qui vivoient en ce temps-là, qu'ils n'estoient pas enfans légitimes de leurs peres. La race des Romains

faillit-elle après la mort de Brutus & de Cassius ? les Romains devindrent ils Barbares, le lendemain de la bataille de Philippes ?

Il y a dans le Panegyrique des imitations fines & bien desguisées : Il y en a où le Panegyriste a dessein de paroistre imitateur ; qui sont visibles & reconnoissables à tout le monde : Mais particulièrement ce qu'il dit de Platon, est pris mot à mot d'une des Oraisons de Themistius. C'est le mesme Themistius, qui a fait des Commentaires sur Aristote, & dont nous avons quantité de Harangues tres-eloquentes, adressées aux Empereurs de son temps. Dans une de ces Harangues, il veut bien qu'on sçache (& ne se soucie point d'offenser en cela, ni les Vivans ni les Morts) qu'il croiroit plustost à ce que Platon luy feroit entendre d'un signe de teste, qu'à ce que tous les autres Philosophes luy affirmeroient avec serment. Voila l'extremité, où son amour & sarhetorique le portent.

Mais ce grand excès de Themistius paroistra petit, si on le compare à celui de Ciceron, eschauffé comme luy, dans sa matiere, & transporté de l'objet present de son esprit. Il proteste en termes expres, qu'il aime mieux faillir aveque Platon, que d'estre de la bonne opinion avec le reste du monde : Quoy qu'il vaille mieux estre de la bonne opinion avec qui que ce soit, & mesme tout seul, que d'avoir tous les Philosophes, voire tous les hommes pour compagnons de sa faute. Nostre amy l'Audacieux ne defere pas de la sorte à l'autorité d'autrui. Il se moqueroit des signes de teste de Platon, & des clins d'œil d'Aristote. Ni les sermens de l'un & de l'autre, & de tous les Philosophes leurs predecesseurs & leurs descendans ; Ni les protestations de Ciceron, ni celles de Themistius ne l'obligent point à croire : C'est la seule Verité, dit il, quand il la connoist, & quand elle sortiroit de la bouche d'un Crocheteur : L'importance est de la bien connoistre, & de ne prendre pas une autre pour elle.

Ne laissons pas si tost le nouveau Panegyrique, & disons quelque chose de son Eloquence. Elle n'a pas tout à fait le caractere de la bonne Antiquité ; Mais aussi ne sent-elle pas trop la corruption des siecles Gothiques. Je n'y ay trouvé ni la dureté du temps de nos Peres, ni la mollesse de la plus part des gens d'aujourd'huy. Au contraire, j'y ay trouvé en plusieurs endroits des choses de la belle maniéré, & dans les regles du Pere Damon, qui nous recommandoit si souvent, d'adoucir la

force, & d'animer la douceur. Quoy que l'estude n'y soit pas cachée, elle n'y descouvre point d'affectation. Il y paroist de l'art, sans que le naturel soit à la gesne, & ce qui a esté conçu avec effort, y est produit avecque facilité. La diction, au reste, m'en semble assez pure, & beaucoup plus que ne devoit-estre celle d'un homme qui a vieilli dans une des extremités de la France, & qui ne fut jamais à Paris, que pour y solliciter un procès ; Encore fut-ce long-temps avant l'establissement de l'Academie, & les Remarques de Monsieur de Vaugelas n'estoient pas en la nature des choses.

Je supporte les vices de la naissance. Quelque reste du peché Originel, quelque petite marque de la Province ne me choque point, dans un discours qui d'ailleurs n'est pas mauvais. Ce sont les fautes estudiées qui me déplaisent ; Et je vous avouë que quoy que j'aye de l'inclination pour l'orateur Provincial, j'ay bien de la peine à m'accommoder avec *son Roy & son Royaume des Fleurs de lys*. J'aymerois mieux me servir du Roy Tres-Chrestien, voire mesme du Roy des Gaules, si je faisois difficulté d'employer le Roy de France.

Le bon homme Malherbe a eu le premier cette fantaisie *des Fleurs de lys*, à laquelle je ne pûs jamais estre complaisant. Il me demanda mon suffrage, que je luy refusay dans la liberté de nostre conversation ; Et bien que je l'appellasse mon pere, il fut impossible au fils, de laisser passer à son pere ni le Royaume des Fleurs de lys, ni l'Empire du Croissant. Tout petit garçon que j'estois, je resistay en face au Bonhomme, & m'opposay à l'autorité que sa vieillesse & son mérite luy avoient acquise. Je le priay de se souvenir du mot d'un de nos Anciens, qu'il ne faut pas que la Prose enjambe : sur la Poësie ; Je luy remonstray que chaque Genre se doit contenter du sien ; que de desmarquer les bornes qui separent les. frontieres, c'est commencer le desordre & la confusion.

Je trouve bon que dans ses vers la Deesse Renommés

*Vole viste, & de la contrée
Par où le jour fait son entrée,
Jusqu'au rivage de Calis
Conte sur la Terre & sur l'Onde,
Que l'honneur unique du Monde
C'est la Reyne des Fleurs de lys.*

Je trouve bon encore qu'un Poëte inspiré, comme il estoit s'escrie dans la chaleur de l'entousiasme,

*Et mentiront les propheties
De tous ces visages paslis,
Dont le vain estude s'applique
A chercher l'an climaterique
De l'eternelle Fleur de lys.*

Feu Monsieur le Cardinal de la Valette, qui avoit le goust excellent en prose & en vers, ne pouvoit gouter cet *an climaterique de l'eternelle Fleur de lys* ; & je vous diray qu'il m'engagea un jour à soustenir son opinion en Public, après me l'avoir persuadée dans le Cabinet. A la verité, depuis ce temps là j'ay changé d'avis ; mais avec connoissance de cause, & sans violer le respect que je dois à une memoire qui m'est si chere.

Il m'est souvenu qu'il y avoit une Princesse Fleur de lys, dans le Poëme de l'arioste, & qu'ainsi Fleurdelys ayant esté faire femme, par l'autorité d'un Poëte celebre, elle peut, aussi bien que Galatée, signifier quelquefois la France. L'eternelle Fleurdelys ne peut-elle pas estre prise pour une Nymphe, comme Rome l'eternelle a esté prise pour une Deesse ? Et cette Rome Deesse n'a-t-elle pas esté adorée dans la ville du mesme nom ? N'y a-t-elle pas eu un Temple particulier, des Prestres ordinaires, & des Sacrifices solennels ? Bien davantage : On a fait autrefois l'Horoscope des Villes & des Empires, ce qui justifie l'an climaterique de Fleur de lys. Et Lucius Tarutius Firmamus, dont il est parlé dans le second livre de la Divination, tira la nativité de Rome ; Et long-temps depuis, Astrologue Valens tira celle de Constantinople, par le commandement de l'Empereur Constantin.

Après avoir consideré tout cela, & ayant fait quelques autres reflexions sur l'année climaterique de la Nymphe Fleurdelys, j'ay pris la liberté derevenir à ma premiere opinion, & me suis permis d'estimer une chose que Monsieur le Cardinal de la Valette n'estimoit pas. J'ay conclu que Malherbe estoit plus sçavant qu'on ne pensoit ; qu'il sçavoit jusqu'où a esté autrefois la vanité de l'Astrologie Judiciaire ; qu'il avoit ouy parler de l'Astrologue Valens, & de Lucius Tarutius Firmanus. J'ay veu d'ailleurs, qu'en certains lieux de ses ouvrages il y avoit de la sublimité, & que cette sublimité

n'estoit pas sans fondement. C'estoit en effet un Poëte de la force des premiers Lyriques ; d'Alcée que nous avons perdu, & d'Horace qui nous reste ; car ils inventoient aussi quelquefois, & hazardoient des choses nouvelles. Mais Alcée, Horace & semblables inspirez (que Monsieur de la Tibaudiere appelle abusivement Demoniaques) ont esté des Poëtes, & non pas des Orateurs.

L'austerité, ou plustost la tristesse du stile Oratoire, ne souffre pas volontiers les locutions gaillardes, principalement quand il n'est pas question de rire. La modestie de la Prose ne recherche pas les nouvelles modes ; Son bon mesnage n'usurpe pas les ornemens qui sont à autrui, particulièrement quand les anciennes modes sont encore bien receuës, & qu'il n'y a point de pauvreté qui oblige à estre larron. Pareils exemples seroient dangereux, & la consequence en iroit trop loin. Car si aujourd'huy on appelloit la France le Royaume des Fleurs de lys, on appelleroit demain l'Angleterre le Royaume des Leopars ; Apres demain on diroit le Lion Belgique pour les Provinces des Païs-bas. Et une autre fois quelque plus hardy parleur voudroit dire la Duché de la Coulevure, pour la Duché de Milan. Ainsi peu à peu on introduiroit le langage prophetique dans les Assemblées civiles, & dans la commune conversation. Après le stile de Marot, que quelques-uns ont ressuscité, on mettroit en usage le jargon des Centuries de Nostradamus : On auroit envie de parler Druide, après avoir parlé vieux Gaulois,

Il est vray que le *Saint Marc* & le *Saint George des Italiens*, pour signifier la Republique de Venise & celle de Gennes, ont e ne sçay quoy de semblable à ce que je n'approuve pas. Mais outre que ce je ne sçay quoy a esté adouci par le long usage, & qu'il est dans la bouche du Peuple, depuis tant de Siecles, je ne pense pas que les honnestes gens s'en servent en escrivant. On ne se sert point de ces termes hors de la poësie ou de la prose comique : Et quoy qu'ils se trouvent dans la Hierusalem de Torquato Tasso, & dans quelques Lettres familiares d'Auteurs plus anciens que luy, un Ambassadeur de Venise haranguant devant le Pape, ne diroit jamais qu'il est envoyé de la part de Saint Marc, pour dire de la Serenissime Republique.

Le mal est, Monsieur, qu'il y a en France certaines gens, mes-me honnestes gens, qui veulent tousjours paroistre par la nouveauté. Ils ne veulent jamais parler comme font les autres hommes ; Ils ne sçauroient appeller les chofes par leurs noms propres. Ou ils sont Latins en François, ou ils sont Poètes en prose. Et vous sçavez qu'estre Poète en prose, & se servir de termes estranges dans le commerce ordinaire, c'est porter des habillemens de Ballet au Palais & à l'Eglise ; c'est se rendre remarquable par une toque & des brodequins, au milieu d'un nombre infini de chapeaux & de souliers.

Je ne suis pas tousjours de fort belle humeur non pas mesme avec mes plus chers amis. Mais quand mon humeur seroit aussi indulgente qu'elle est difficile, vous ne voudriez pas, je m'asseure, vous qui tenez bon pour le langage usité, que j'approuvasse dans le Panegyrique moderne, *des Journées qui doivent estre marquées avec des perles ; des Raisons aussi fortes que les Armes qui avoient esté forgées par Vulcain ; un Merite qui a esté chanté par toutes les bouches de la Renommée ; les Cignes de Parnasse ; & les Aigles de Sion.*

Ciceron a creu, & quelques autres avant Ciceron, qu'en chaque langue, les Poètes avoient une langue à part, separée & distincte de la vulgaire. C'est peut-estre en dire trop. Mais certainement ils ont des figures qui leur appartiennent en propriété, & qui sont tousjours poétiques, en quelque lieu qu'elles (oient placées. Il y a des termes fixes & immobiles dans les vers, incommunicables à la prose, qui ne sçauroient y passer sans estre reconnus, ou pour ennemis, ou pour estrangers ; sans y mettre du desordre ou y apporter de la bigarure. Ces façons de parler peuvent estre intelligibles aux Sçavans, mais elles ne sont pas entenduës du euple. Ce sont des Chiffres & des Enigmes pour les Gentils-hommes mesme, qui n'ont pas tant estudié que Monsieur de la Hoguette. Et quand tout le monde seroit capable de ce jargon, je croy avoir desia dit qu'il n'a lieu que dans la licence de la Raillerie, & qu'il est au dessous de la dignité du langage serieux.

Je n'ay pas trouvé mauvais ce qu'un Magistrat a escrit sur le sujet d'un autre Magistrat, malhabile & ignorant à l'extrémité, mais hardy & presomptueux au delà mesme de l'extrémité, s'il estoit possible. *Quel moyen de souffrir un Asne qui veut faire le Lion ? Quoy qu'il porte*

une selle d'escarlate, il n'est pas moins asne pour cela. Quand il porteroit la Deesse Isis, le Dieu Osyris, tous les Mysteres & toute la Religion des Egyptiens, , il ne sçauroit jamais estre que beste de charge. Il n'est pas besoin d'un grand Déchiffreur, pour decouvrir ces secrets & ce sens caché. Les enigmes du Magistrat qui se moque de son compagnon, ne sont pas difficiles à expliquer. Ces figures peuvent estre en leur place où elles sont : Mais elles y doivent demeurer. Il ne faut pas faire apres Pasques ce qu'on fait au Carnaval ni s'habiller tous les jours, comme on s'habille un jour de desbauche. Venons au reste de nostre matiere.

JE suis, Monsieur, de vostre opinion, & me declareaussi-bien que vous, pour les Philosophes bien-disans. Je sçay pourtant que leur party n'est pas le plus fort, & que la multitude ne sera pas de nostre costé : Ils ont esté chassez de l'Escole par la conjuration des Barbares, comme des Philosophes effeminez, comme de faux Philosophes, comme des corrupteurs du Bon & du Vray. Mais quelque credit qu'ayt le party qui nous est contraire, & quoy que puissent dire ceux qui regnent à l'Escole, j'estime beaucoup plus les Bannis que les Tyrans. Si ces honnestes exitez ne rompent pas la teste au monde de leur Majeure & de leur Mineure : S'ils n'argumentent pas tousjours en forme ; s'ils plaisent quelquefois en instruisant, ne font-ils pas mieux que ces Docteurs ennemis des Graces, qui ont déclaré la guerre à la Politesse, qui rejettent toutes sortes d'Ornemens, qui se definissent eux-mesmes *Animaux indecrotables*, qui s'imaginent que le Beau gaste le Bon, & que la Raison toute seule est bien meilleure que la Raison avec l'Eloquence.

Laissons-les dans leur mauvaise humeur. Mais je demande à qui a des yeux, si c'est un plus agreable objet, de voir un squelette chez un Chirurgien, qu'une belle personne dans une Assemblée ; de voir des nerfs, des muscles & des os tous nus, que de la couleur de la vie, & de la santé ; que cette merveilleuse fabrique de chair & de sang ; que ce blanc & cétincarnat si bien meslez, si bien confondus ? Fera-t-on plus de cas d'une Haye faite de bastons morts & d'espines seches, que d'une Palissade d'orangers, chargée en tout temps de l'or de ses fruits, de l'argent de ses fleurs, & de l'esmail de ses feuilles ? Il me semble que ces images ne

representent pas mal les deux manieres de philosopher, & qu'il n'y a pas beaucoup à deliberer sur le choix de deux choses si differentes.

Cela est sans doute ; Mais cela n'excuse pas le luxe & les superfluitez du Philosophe Orateur. L'Antiquité Greque n'a rien de semblable : Les richesses & la magnificence de Platon n'ont rien de commun avec les larcins & la profusion des Sophistes d'Italie. Que ces Italiens ont de babil ! Qu'ils parlent beaucoup, & qu'ils disent peu ! Les paroles m'ont empesché de voir les choses dans les Discours de vostre Sophiste. Tout est Preface, tout est Digression, tout est Parenthese dans ses Discours. Quelques-uns, neantmoins, le comparent à Plutarque. C'est luy faire honneur, & faire tort à un plus honneste homme que luy. Si Plutarque a esté nommé la *Venus de la Philosophie*, celui-cy ne peut pretendre au mesme nom, que par le defect de la chasteté & de la pudeur ; que par l'effronterie & par la dissolution de son stile. Il n'a que les mauvaises qualitez de Venus, toutes les bonnes luy manquent : Ce n'est pas Venus Vranie, la pure & la celeste Venus ; C'est Venus la coureuse, que Lucrece appelle *Venerem volgivagam*.

Il est vray que l'Eloge du Cardinal Dossat, & celui du Cardinal Silvio Antoniano, sont deux pieces assez raisonnables, & dans lesquelles il n'imite pas malheureusement les Comparaisons des Vies de Plutarque. La longue Injective qu'il fait contre la Noblesse, est le grand effort de son esprit : J'y ay remarqué de beaux endroits, & quelque chose de son invention, outre celles qu'il a empruntées d'autrui, & particulièrement de la Harangue de Caius Marius dans la Guerre Jugurtine. Je croy, neanmoins, que sans faire tort à sa matiere, il pouvoit accourcir sa Digression. Ce lieu commun qu'il a estendu si au long, qu'il a si curieusement & si ambitieusement estalé, ne devoit estre touché qu'en passant Outre qu'il s'est fait par là de puissans & de dangereux ennemis. Il n'avoit que faire d'offen ser tout ce qu'il y a de Gentilshommes au Monde, pour prouver que ce n'est pas un vice d'estre fils d'un Artisan ou d'un Villageois.

Je sçay bien que les Philosophes chagrins, & qui font profession de la severe vertu, feront de l'opinion de vostre Sophiste. Ils rendent graces à la Nature, de les avoir faits boiteux ; Ils se vantent d'estre nez Esclaves.

*Je suis cet Epictete, esclave & de
bas lieu,
Pauvre, foible, & boiteux ;*

mais agreable à Dieu.

Ils soustiennent que nous sommes tous sortis d'un mesme principe ; que nous descendons tous de Jupiter, en pareil degré ; qu'on ne doit admettre de distinction parmy les hommes, que celle que la vertu y a mise.

Ces belles paroles sont bonnes dans une Academie, & font impression sur l'esprit des jeunes gens, qui ne l'ont pas préoccupé des communes opinions, & qui sont foibles deffenseurs de leur propre avis. Mais le Monde est trop vieux & trop endurci en ses habitudes, pour estre corrigé par les belles paroles d'un Declamateur : On ne gagne rien de disputer contre luy, car il parle toujours le dernier. Il est possesseur d'une prefcription immemorale ; Il a le nombre, la durée & l'autorité de son costé. Il faut donc ne suivre pas le Monde, ou se resoudre à la complaisance : Il faut en sortir, ou s'accommoder aux maximes qui y sont receuës.

Outre cela, l'Ecole est divisée là-dessus, & le Monde a aussi des Philosophes de son costé : Il y en a qui tiennent, comme Aristote, que l'Empire & la Suiétion sont deux choses naturelles : Il y en a d'autres, comme Platon, qui asseurent qu'au commencement de l'Univers, & au partage des Esprits, Dieu jetta des gouttes d'or dans la composition de quelques-uns, & fondit du fer pour la fabrique de quelques-autres, d'où sont venus depuis les Gentils-hommes & les Roturiers. Non pas qu'on veuille inférer delà que naturellement il se trouve quelque difference entre les ames intellectuelles & raisonnables, qui sont toutes égales en leur substance, & comme ils disent, en leur perfection intrinseque. Bien se peut-il que le mélange des quatre humeurs, les diverses constitutions des corps, & les dons particuliers qui viennent d'en haut, apportent par accident cette difference, qui distingue non seulement les hommes entr'eux, mais aussi les Nations & les Races ; qui fait que parmy les Peuples, ceux de l'Europe ont esté plus estimez que ceux de l'Asie, & entre les Familles, les Heraclides, & les Æacides ont tenu autrefois le premier rang, que tiennent aujourd'huy la Maison de France & celle d'Austriche.

Il y a une certaine fleur dans le sang Illustre, qui paroist dès le berceau, sur le visage des En-sans bien-nez, de laquelle s'éclost le courage & la generosité. Cette fleur ne se voit que rarement dans le sang du Peuple, qui estant plus materiel & plus gros, participe davantage de la Terre, que des

autres Elemens plus nobles. Nous vivons d'ailleurs en un païs (& le Cardinal d'Ossat en estoit) où la Noblesse a tousjours esté tellement considérée, qu'on a plaidé presque aussi souvent, pour des Noms & pour des Armoiries, que pour des Heritages & pour des Maisons. Quelquefois on a plus estimé une Pauvreté ancienne, que de nouvelles Richesses. Et de fait, puis-que le Prince est particulièrement de cet Ordre, & qu'il se dit le premier Gentil-homme de son Royaume, ce n'est pas peu de chose de faire partie d'un Corps, qui a l'honneur d'avoir le Roy pour son Chef, & d'estre uni d'une si étroite liaison avec son Maistre.

Les presens des Dieux ne sont pas à rejeter, selon le dire du Poète : Et selon l'opinion du Philosophe, quand un bien se rencontre avec d'autres biens, il est plus estimable que quand il est seul, & la vertu accompagnée de la Noblesse, est plus à desirer que la vertu toute simple. Par consequent entre les Prophetes de l'ancienne loy, Esaïe qui estoit du sang royal, a eu sans doute cet avantage sur Amos, qui fut pris de Dieu à la Campagne, se nourrissant de meures sauvages ; Et parmi les Pontifes de nostre Eglise, on fera plus particuliere consideration de Leon dixiesme, qui estoit de la maison de Medicis, que d'Adrien son successeur, qui estoit fils d'un brasseur de biere des Païs-bas : On fera difference par là, entre le Cardinal d'Amboise, & le Cardinal d'Yorc.

Cette naissance est si estimée au lieu où le Cardinal d'Ossat & le Cardinal Antoniano ont Vescu, que les trois Couronnes mesmes en reçoivent de l'éclat. On la remarque sur le Throsne de Saint Pierre, separée de cette grande Election, qui esleve l'homme si près de Dieu : & les Successeurs de Saint Pierre ne sont pas fâchez d'estre de meilleure maison que luy. Il n'y en a gueres qui se soient contentez de prendre pour leurs Armes les Clefs de l'Eglise, & qui ayent voulu commencer leur Noblesse par eux-mesmes. Et à ce propos il n'y aura point de mal de vous dire ce que Monsieur le Mareschal d'Estrée m'a dit plusieurs fois, que quand le Pape Paul, près duquel il estoit Ambassadeur pour le Roy, luy vouloit asseurer quelque chose, de la certitude de laquelle il n'estoit plus permis de douter, il avoit accoustumé de luy jurer *Foy de Cavalier*, & de s'arrester à ce serment. Vous voyez par là, que le commun pere des Rois & des Nations, le

Souverain Oeconome des thresors du Ciel, & le distributeur de la Grace, ne mesprisoit pas les privileges de la Nature.

Quelque bon Huguenot que vous soyez, il faut que vous souffriez de la Religion Dominante, tous ces grands mots, dont elle a pouvoir de se servir, & qui ne sont pas à l'usage de Charenton. Ne vous scandalisez pas, s'il vous plaist, de la Foy de Cavalier en la personne d'un Pape qui s'accommodoit à la coustume des hommes, quand il traitoit avec eux. Pour asseurer l'incredulité humaine, qui ne trouve jamais assez de cautions & assez de seuretez, il s'obligeoit par un double engagement, & ajoustoit la consideration de l'honneur à celle de la conscience. Quoy qu'il fust environné d'une lumiere, qui fait disparoistre toutes les autres ; Quoy qu'il fust assis dans une Chaire, qui est mesme venerable aux Anges, il ne laissoit pas de se souvenir avec plaisir de la premiere qualité qu'il avoit portée, & de l'obligation qu'il avoit à la vertu de ses Peres.

Je voy de plus dans l'Antiquité Chrestienne, que les Saints louënt les Saints de leur Noblesse, & n'oublient pas ce bienfait au nombre des autres bienfaits, dont le Createur oblige ses Creatures. Saint Gregoire de Nazianze dit en quelque lieu de ses Oraisons, qu'il ne peut pas y avoir grande difference entre de la bouë & de la bouë. Et neanmoins ayant à parler devant une celebre Assemblée, des actions & du merite de Saint Basile, il met à la teste des loüanges qu'il luy donne, qu'il estoit sorti d'une des meilleures maisons de Cappadoce, & s'arreste quelque temps à la recommandation de sa naissance, avant que de venir aux particularitez de sa vie.

Saint Hierosme, disciple de Saint Gregoire, ne se contente pas de tirer la noblesse de Sainte Paule, des Scipions & des Gracches ; Mais pour luy chercher une extraction plus glorieuse, il monte jusques à la Fable, & la fait descendre d'Agamemnon. C'estoit à peu près la mesme chose que si on disoit de quelque grand Seigneur de nostre temps, qu'il est venu d'Amadis de Gaule, ou de Palmerin de Grece : Car il est vray qu'il y en avoit qui doutoient à Rome, qu'Agamemnon eust jamais esté, & on a mis entre les extravagances d'un Empereur, le chastiment d'un Poète qu'il fit punir, pour avoir médit de ce Prince fabuleux ; Ce qui n'auroit pas semblé si estrange,

si sa posterité eust duré encore, puis-qu'elle eust esté justement interessée en la defense de sa memoire. Il est donc à croire que les Predecesseurs de Sainte Paule avoient laissé cette tradition à leurs Enfans, & les avoient nourris en cette creance : Et Saint Hierosme qui ne vouloit pas desobliger ses amis, en les détrompant d'une erreur, de laquelle ils se flatoient, & qui n'estoit dangereuse ni à la Republique, ni à l'Eglise, se sert des memoires qu'on luy avoit baillez, sans en garentir la verité, ni interposer son jugement, sur un bruit peut-estre faux, mais qui estoit favorable à la gloire de celle qu'il loüe.

Voicy, Monsieur, quelque chose de plus estrange, dont il faut que je vous fasse part, & que vous ne serez pas fasché de sçavoir. Je lisois dernièrement les Oeuvres de Synesius, Evesque de Cyrene en Egypte, qui vivoit souz les enfans du grand Theodose, & qui a fait un Discours de la Royauté à l'Empereur Arcadius. Cet Evesque Orateur & Poëte, parle certes bien poëtiquement de sa noblesse, dans la Lamentation qu'il a escrite en prose sur la ruine de sa patrie. *A cette heure, dit-il, que n'ayant plus de païs, il faudra que j'erre par le Monde, personne ne me voudra escouter, quand je parleray de l'ancienne noblesse de ma maison : Me croira-t-on, si j'entreprends de la justifier par des monumens de foy & d'autorité irreprochable, & si j'allegue les Archives de Cyrene, qui conservent la Genealogie de Synesius, & la font voir depuis Hercule jusques à luy ?* N'est-ce pas encherir cela sur la parenté d'Agamemnon ? C'est pourtant un homme grave, & un Philosophe Chrestien, qui donne cette Fable pour une Histoire ; qui assure de sa propre noblesse, tout ce qu'une Oraison funebre oseroit inventer de celle d'autrui ; Et vous fçavez que de tout temps, il a esté permis aux Oraisons funebres de ne pas dire la verité.

Je demeure d'accord avec le Sophiste, que le Cardinal d'Ossat faisoit beaucoup mieux de consesser ingenuëment la bassesse de sa naissance, que de se faire venir des Ducs de Verone, pour ne pas dire d'Agamemnon ou d'Hercule ; des Heraclides ou des Æacides. Je souscris à tout ce qu'il a escrit des fausses Genealogies, des Noms usurpez, & des Pieces supposées. Car il est certain que c'est icy le champ, où s'exerce particulièrement l'Imposture. C'est icy où elle se donne la liberté de joindre les Siecles esloignez, de sauter du Midy au Septentrion, de changer un homme pour un

Dieu, de remplir l'Histoire de Geans, de créer des Monstres & des Fantomes, Et quoy que les faiseurs d'Horoscopes ayent en souverain degré le don d'impudence, & que leur art soit l'art de mentir, je croy pouvoir dire sans leur faire tort, qu'ils ne sont gueres plus grands menteurs que les faiseurs de Genealogies. La difference qu'il y a entre eux, c'est que ceux-cy mentent du Passé, & ceux-là de l'Avenir.

Des gens de neant, sortis de la lie du tiers Estat, ont trouvé des Parens dans l'Histoire de leur païs, le mesme jour qu'ils ont esté en faveur. On leur est venu demander de quelle branche de la Maison Royale ils aimoient mieux descendre, & qui leur plaisoit davantage pour Predecesseur, de ce Connestable, ou de celuy-là. La ressemblance d'un mot, ou la transposition d'une syllabe entre les mains d'un bon Avocat, a fourni en un instant une noblesse de douze races, à qui à peine connoissoit son pere, & par l'effronterie de la Rhetorique, les haillons d'un Coquin ont esté cousus au clinquant & à la pourpre des Princes. Que si la Noblesse toute seule n'est pas une suffisante preuve de Grandeur, & si c'est un bien inutile à ceux qui n'ont pas les autres ; Quand non seulement elle est despourveuë de la Vertu, mais qu'encore l'apparence de la Verité luy manque, alors ayant perdu ce qui soustient les choses qui n'ont point de corps, & qui fait paroistre celles mesmes qui ne sont pas, on ne la doit plus considerer que comme une fiction mal-inventée, ou quelque petite tromperie faite à un Mort, de qui il ne faut point attendre de resistance, si son silence est pris pour son contentement.

Vous ne pensiez pas que je devise aller si loin, & je ne le pensois pas non plus que vous. Ce n'est pas tout neantmoins. Apres avoir allégué les autres ; il faut que je m'allegue moy-mesme : Je suis d'avis de prendre rang parmy les anciens Autheurs, & d'user du miserable droit que me donne mon antiquité. Vous voulez donc bien que je vous fasse un petit present, & que je vous communique trois ou quatre periodes que je viens de trouver dans ma memoire : Elles se fussent perduës sans cette occasion qui se presente de les conserver : Car rien ne se perd, rien ne se gaste chez-vous, Monsieur, & il y a long-temps que mes Muses m'ont appris que vostre Cabinet est de cedre. J'ay escrit autrefois ces periodes sur le sujet d'un grand & genereux Favory,

& d'une noblesse bien pure & bien veritable. Mais afin que personne ne me sçache gré de mes periodes, je declare que le Favory pour qui elles furent escrites, mourut à la bataille de Coutras, & qu'il n'a point laissé d'enfans. Il mérité que nous nous souvenions de luy après sa mort, quand ce ne seroit que durant sa vie, il faisoit cas de nostre honneste loisir, & qu'il estimoit si fort ce qu'aujourd'huy on mesprise tant.

Le sujet est grand par quelque endroit que l'on le regarde : Les choses mesme qui l'ont devancé ne luy reprochent rien de petit, & la France ne doit point une vie si illustre à l'obscurité d'une naissance vulgaire. Ni la Ligue ni les Huguenots ne disputerent jamais cette verité : Elle ne fut jamais contestée, non pas mesme par les plus injustes ennemis de sa faveur, si une faveur si innocente a pû trouver des ennemis & de l'injustice. Il n'y avoit point de disproportion de ce qu'il avoit esté à ce qu'il estoit. S'il fit de glorieux progrès dans le Monde, il n'y entra pas inconnu, & sans aucune recommandation precedente. Il apporta avec soy la premiere disposition à la Grandeur, & comme une aptitude universelle à toutes fortes d'honneurs & de charges, je veux dire le mérité de sa race.

Laissons donc les Fables aux gens qui en ont besoin ; à ceux que l'Antiquité appelloit en-sans de la Terre. Les Tiltres produits au Parlement ne furent point soupçonnez de nouveauté : Il ne se debita point de piece douteuse par l'Avocat qui presenta les lettres du Favory : Il ne fut pas necessaire de violenter les choses, pour les ajuster à la vray-semblance. Ce fut la commune voix du Parlement, qu'il n'est : point de Noblesse nette & franche en ce Royaume, si celle que nous alleguons ne l'est. A quoy je ne m'arresterois pas neantmoins, dans la grande foule de biens plus essentiels & plus solides qui se presentent à moy. Mais il importe que les Princes sçachent par cét exemple, sur quel fons les Princes doivent bastir. Il y va de la gloire de leur Jugement, que la bonté de leur choix paroisse aux moindre circonstances de leur sujet."

EN voila trop de la moitié, & il faut enfin s'arrester, de peur d'aller au delà du but. Quelle intemperance pour un homme qui vit de regime ! C'est l'homme, Monsieur, qui ne parloit plus & n'escrivoit plus ; qui estoit reduit à Ouy & à Non par l'ordonnance des Medecins. Vous aurez bien sujet de dire qu'il a rompu sa diete par une desbauche. Que voulez-vous que j'y

face ? Le babil a quelque chose de contagieux. Accusez votre Discoureur Italien du grand Discours que je viens de faire : Sa longueur est cause de la mienne.

REMARQUES
SUR
LES DEUX SONNETS.

SONNET D'URANIE.

*IL faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le temps ne m'en sçauroient gueris,
Et je ne voy plus rien qui me pust secourir,
Ni qui sceust rappeler ma liberté bannie.*

*Dés long-temps je connois sa rigueur infinie,
Mais pensant aux beautez pour qui je dois perir,
Je benis mon martyre, & content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.*

*Quelquefois ma raison, par de foibles difcours,
M'incite à la revolte, & me promet secours :
Mais lors qu'à mon besoin je me veux servir d'elle,*

*Après beaucoup de peine, & d'efforts impuissans
Elle dit qu'Uranie est seule aymable, & belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.*

SONNET DE JOB.

*Job de mille tourmens Atteint,
Vous rendra sa douleur connuë ;
Mais raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez, pas esmuë.*

*Vous verrez sa misere nüe,
Il s'est luy-mesme icy dépeint ;
Accoustumez-vous à la veuë
D'un homme qui souffre & se pleint.*

*Quoy qu'il eust d'extrêmes souffrances,
L'on voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla :*

*Il eut des peines incroyables ;
Il s'en plaignit, il en parla ;
J'en connois de plus miserables.*



REMARQUES SUR LES DEUX SONNETS.

CHAPITRE PREMIER.



ES deux Sonnets sont de deux caracteres differens ; & par consequent, s'il en faut croire les Maistres de l'art, il ne se peut faire icy de comparaison, ni adjuger de preference. Pour le moins, la comparaison ne sçauroit estre que defectuëuse, & la preference sera tousjours contestée, parce qu'elle sera tousjours disputable.

Le Sonnet d'Uranie est dans le genre grave ; le Sonnet de Job dans le delicat. Il y aura des gens qui estimeront davantage celui d'Uranie, & tout-ensemble aimeront davantage celui de Job. L'un semble avoir plus

d'esclat & plus de force ; l'autre plus d'agrément & plus de finesse. Celui-là parle tout de bon, & fait ce qu'il fait ; celui-cy se jouë, & donne le change. Le grand est plus rhétoricien, & plus de l'escole ; le petit est plus ingénieux, & plus de la conversation ; il sent moins le lieu commun, & tient plus de l'original : Mais le lieu commun du grand est traité d'une manière si peu commune, qu'il peut prétendre en nouveauté, aussi bien que l'original du petit. Dans le premier, la passion du Poète est estalée avec pompe ; Dans le second, le Poète descouvre sa passion ; en se cachant. L'un va en plein jour, & avec ses habillemens de feste, à l'adoration d'Uranie ; l'autre se sert de l'obscurité ; se travestit, & prend le masque de Job, pour mieux réussir en son dessein.

Achevons la comparaison defectueuse des deux Sonnets ; l'un se peut appeller beau, & l'autre joly. Mais quand je dis joly, je ne donne pas gagné pour cela, à l'autre que je dis beau : Je me conforme seulement à l'opinion d'Aristote, qui assignant à chaque chose les termes qui luy sont propres, reconnoist que la petite taille a des avantages, mais ne conte pas la beauté au nombre des avantages qu'il reconnoist : Il n'accorde pas aux petites choses ce qu'à son advis, la Nature n'a donné qu'aux grandes.

J'eusse opiné peut-estre de cette sorte, si j'eusse esté de la conversation de l'Hostel de Longueville. Mais mon Confesseur, qui entend peu la galanterie de la Cour, & qui s'attache extrêmement à la severité de la Theologie, n'a garde d'estre de mon avis. Il blafme le Sonnet d'Uranie, parce qu'il ne s'accorde pas avec la Morale, & celui de Job, parce qu'il offense la Religion. Il ne peut souffrir qu'on se serve de la Raison pour faillir ; & beaucoup moins qu'on employe les choses Saintes, & le nom des Saints à faire l'amour.

Si autrefois, dit-il, un Poète payen fut puny visiblement du Ciel, pour avoir meslé dans ses vers, je ne sçay quoy, qu'il avoit desrobé de nos livres, que ne doit craindre celui qui est coupable de pis, dans le Sonnet qu'il a fait de Job ? Un tel exemple ne doit-il pas faire trembler les Poètes Chrestiens, quand ils sont si temeraires que de profaner les Escritures, qu'ils appellent Saintes. C'est les profaner (ajoute mon Confesseur) que de ne s'en pas servir serieusement : A plus forte raison, que de les mettre à toutes sortes

d'usages ; que d'y chercher dequoy plaire aux femmes ; dequoy cajoller une Maistresse ; dequoy luy faire un poulet en vers.

Il n'y a point d'apparence de me demander apres cela, *Lequel des deux Sonnets aymeriez-vous mieux avoir fait ?* Je ne pense pas qu'on me doive presser là-dessus. Je serois contraint de respondre, que je ne voudrois avoir fait ni l'un ni l'autre, parce que je ne veux point faire de Sonnets, dont je sois obligé de me confesser.

Mais quand il n'y auroit pas de peché, il y auroit toujours de la messeance à un homme de mon âge de se mesler de semblables choses.

*Il a neigé cinquante ans sur
ma teste,*

aussi bien que sur celle de Ronsard. La Vieillesse s'est venu saisir de moy, avec tout son funeste équipage, accompagnée de toutes ses miseres, & de tous ses maux. En cét estat-là, il vaudroit autant me demander, de laquelle des deux Courantes j'aymerois mieux estre l'auteur, ou de la Maueurier, ou de la Chabote.



CHAPITRE II.



En'en voulois pas dire davantage, mais je ne puis rien refuser à mes amis. Parlons donc encore des deux bonnets. Celuy d'Uranie fut trouvé beau dès le jour de sa naissance, & de ce jour-là jusqu'à celuy-cy, il n'y a gueres moins de vingt-quatre ans. J'en parle comme ayant esté la sage-femme de ce bel enfant, & l'ayant recev en venant au monde. Vranie ne le vit qu'après moy, & tout chaud qu'il estoit, immediatement après sa production, je le portay au bon-homme Monsieur de Malherbe.

A dire le vray, il en fut surpris. Il s'estonna qu'un Aventurier (ce sont ses propres termes) qui n'avoit point esté nourry sous la discipline ; qui n'avoit point pris attache ni ordre de luy, eust fait si grand progrès dans un païs, dont il disoit qu'il avoit la clef. Pour moy, je suivis ma coustume, & m'interessay avec chaleur, en ce qui regardoit la gloire de mon amy. Je louïay son nouveau-né, sans exception & sans reserve : Il me plût depuis la teste jusques aux pieds. Je ne me donnay ni le loisir, ni la liberté d'en juger de sens rassis : Aussi n'avois-je garde de m'imaginer alors qu'on m'en demanderoit aujourd'huy mon jugement.

Depuis ce temps-là, je n'avois pas changé d'avis, & me reposois de bonne foy dans ma premiere opinion. Mais au bruit de la Cour, & à la priere qui m'a esté faite, ayant pris les lunettes de ma vieillesse, qui sont peut-estre plus assurées que mes yeux du temps passé, je confesse que j'ay un peu moderé la violence de mon amour. J'ay trouvé le Sonnet encore beau, mais non pas si beau qu'auparavant. Apres une serieuse attention, j'ay veu une notable difference entre les six derniers vers, & les huict premiers ; Et il me semble que ce qu'on peut dire de plus favorable pour ceux qui passent devant, c'est qu'ils ne sont pas indignes de ceux qui les suivent. Mais toute la dignité, toute la noblesse, toute la grandeur est derriere eux. Les premiers sont bien du mesme nom, & de la mesme famille ; mais ils ne sont pas du mesme merite, ni de la mesme qualité. Ils m'ont fait rire de memoire, m'ayant fait souvenir des Corteges d'Italie, où les Valets precedent les Maistres.

Quiconque prendra la peine d'en faire l'examen, verifera cette notable difference, & trouvera de plus beaucoup de desordre dans les trois meilleurs vers de ces huict premiers. Ce desordre, neantmoins, n'est pas reconnoissable d'abord, parce que l'harmonie des nombres empesche l'esprit de prendre garde à la regularité du sens.

*Mais pensant aux beauteZ pour
qui je dois périr,
Je benis mon martyre, & content
de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.*

Personne ne doute que benir son Martyre, ne soit le plus haut degré de patience, où puisse parvenir la Philosophie Chrestienne : Celle des Payens n'a pas esté jusques-là ; & ceux qui ont craché leur langue au visage des Tyrans, qui ont bravé la Douleur, qui se sont moquez de la Mort, n'ont pas pourtant beny leur Martyre. Si cela est ; N'oser murmurer contre le Tyran, après avoir beny le Martyre, n'est-ce pas finir par où il falloit commencer ? n'est-ce pas renverser l'ordre des choses ? & pour n'exagerer pas trop celle-cy, n'est-ce pas mettre ses pensées hors de leur place ? Par là le Poète descend, au lieu qu'il devoit monter, & encore ce qu'il fait, est plustost une cheute qu'une descente. Il se dégrade luy-mesme, à la fin du troisieme vers, de la qualité de Martyr, qu'il avoit prise au commencement du second ; Et la vertu d'un Heros, qui benit ses peines, ne sert que de passage à la timidité d'un Esclave, qui n'ose parler.

Ne murmurer pas, ne vouloir pas murmurer, se pourroit defendre : Mais n'oser murmurer, n'oser ouvrir la bouche, n'oser gronder contre le Tyran, est, à mon advis, insoustenable ; parce qu'il procede de foiblesse & de crainte, & non pas de courage ni d'amour. Si le contentement de mourir du second vers, ne produit que ce silence forcé du troisieme, il produit un effet indigne de luy : il oste la hardiesse à l'innocence ; il ajoute la lascheté au malheur ; il fait d'un Martyr un Criminel.

Je sçay bien que ce n'est pas l'intention du Poète de faire cela, & qu'il n'a pas dessein de tomber dans une absurdité. Cette absurdité pourtant se tire de l'ordre de ses pensées, sans aucune violence de nostre part. Ces inconveniens naissent contre son propre dessein, de l'arrangement de ses

paroles ; Ce qu'il dit, represente ces inconveniens à nostre imagination, en despit deluy & de nous. Ainsi le mauvais succès ruine le merite de la bonne intention. On n'est pas obligé d'entendre ce que le Poëte pretend dire, & qu'il ne dit pas. Il pouvoit bien se passer de son silence, en suite de ses benedictions.

Que s'il estoit absolument resolu de ne pas murmurer contre la cruauté d'Uranie ; Si de necessité il vouloit faire entrer dans son amour cette crainte discrete & respectuëuse, qui ferme la bouche des Amans, elle devoit estre toute seule dans les deux vers, où elle y devoit estre la premiere. De cette sorte il eust esté par degrez, & du moins au plus ; il n'eust pas confondu l'Histoire de son amours ; il eust conclu par les actions de graces, & par les cantiques de loüange, au milieu des peines & des tourmens ; après quoy il n'y a rien à faire dans la vertu de patience, & dans la passion, de l'amour.

Voila quelle est l'imposture de la musique des vers. L'esprit trompé par le plaisir de l'oreille, & attentif au son des paroles, est destourné de toute autre attention. Il s'attache de telle sorte aux nombres & aux mesures, qu'il en oublie tout le reste.

CHAPITRE III.



L est certain que la haste est souvent aveugle ; C'est une mauvaise conseillere dans le jugement des ouvrages de l'esprit. La premiere veuë a des attraits qui Surprennent. La nouveauté a des charmes, dont il est difficile de se défendre. Mais un peu de temps nous détrompe de cette imposture : Ces charmes se rompent par la revision & par le loisir. Les secondes pensées sont plus sages que les premieres. Je le reconnus hier, & le reconnois aujourd'huy, en relisant le Sonnet que j'ay sur ma table, & que je considere de plus près que je n'avois fait.

Dans les six vers mesme, qui paroissent si pompeux & si es clatans, que j'appellois les Maistres des autres, qui me sembloient estre arrivez à la derniere perfection, je descouvre des defauts considerables, & que la charité du meilleur amy du Monde ne peut excuser

*Quelquefois ma raison par de
foibles discours
M'incite à la Revolte, & me
promet secours, & c.*

Si dans le Dictionnaire François (Monsieur de Vaugelas l'appelle Vocabulaire) Revolte est sœur de Rebellion, ou plustost si c'est une mesme chose, elle ne sçauroit estre prise en bonne part. Et si le choix des paroles est le principe de bien parler, le Poëte devoit choisir les siennes avec plus de soin, & ne se pas servir indifferemment des premieres qui se sont presentées à luy. Pourquoi appelle-t-il Revolte, le retour à son devoir, le recouvrement de sa liberté, la plus juste de toutes les guerres ? On pourra dire que c'est faire outrage à la Raison, de la faire passer pour une Seditieuse, qui porte l'esprit à se soulever ; au lieu que c'est une legitime Reyne qui tasche d'appaiser le souslevement, & de restablir son autorité, que les Passions avoient usurpée.

Un mot mal employé est cause du tort qui est fait icy à la Raison ; & je demeure bien tousjours d'accord avec les partisans du Sonnet, de la bonne intention du Poëte ; mais je voudrois qu'il eust cherché un terme plus propre, pour expliquer sa bonne intention. En telles rencontres, il vaut mieux estre superstitieux que libertin. Dans l'employ des mots, il ne faut pas tousjours se conseiller à l'oreille, qui peut prendre l'un pour l'autre, parce qu'elle juge de leur son, & non pas de leur valeur ; & fait difference entre les doux & les rudes, & non pas entre les propres & les impropres. Celuy qui dit que la Raison par ses discours incite l'esprit à la Revolte ; quoy que cette Revolte soit contre les Sens & contre les Passions, dit, sans y penser, la mesme chose, que celuy qui diroit que Henry le Grand par sa Declaration du mois d'Aoust mille cinq cens quatre vingts-neuf, incita le Peuple à la Revolte, quoy que cette Revolte fust contre la Ligue, & contre la faction de Messieurs de Guise.

Mais la Raison des Amoureux, est une autre Raison que celle des Sages. C'est une Raison desbauchée, qui s'entend avec les Sens ; qui non seulement obeït aux Passions, mais qui a dessein de leur obeïr. C'est une Reyne despoüillée de ses Estats, & chassée du siege de son Empire. Mais elle le veut ainsi, & consent elle-mesme à son Exil. Elle fait davantage dans le Sonnet d'Uranie. Elle trahit son propre party, & passe du costé des Rebelles, pour autoriser la Rebellion. Mon Confesseur ne pouvoit souffrir cette Anarchie dans le Sonnet. Cette lascheté, cette perfidie de la Raison, luy sembloit un Monstre dans la Morale.



CHAPITRE IV.

*Mais quand à mon besoin je
me veux servir d'elle,
Après beaucoup de peine &
d'efforts impuissans,
elle dit qu'Uranie est seule aymable & belle.*



ETTE peine & ces efforts viennent du Poëte, ou de la Raison. Si c'est le Poëte qui travaille, l'expression n'est pas nette : Si c'est la Raison il n'estoit point nécessaire qu'elle fist effort ; pour dire qu'Uranie est seule aimable & belle. On peut dire cela sans beaucoup de peine, mais peut-estre ne le peut-on pas dire sans quelque sorte de temerité. Parce qu'en effet *cette seule belle* offense tout le reste du beau Monde ; est injurieuse à toutes les Cours, à tous les Cercles, à toutes les Assemblées. C'est une faveur qui desoblige un nombre infini de Belles, pour en obliger une seule ; qui obscurcit toutes les Orantes & toutes les Amarantes, pour donner du lustre à Uranie. La force du mot de seule belle & de seule aimable, s'estend jusques-là, & la consequence en est celle-cy, que de cette grande Source de Beau & de Bon, dont Dieu verse des torrens icy-bas, pour orner les choses qu'il a créées, il n'en tombe pas une goutte hors de la personne d'Uranie ; qu' au pre-Judice des autres personnes, elle reçoit tous les privileges du Ciel & tous les avantages de la Nature ; qu'elle est riche de la pauvreté publique.

L'Autheur du Sonnet doit entendre cela par sa seule aimable, & sa seule belle. Et cét excès pour sa Maistresse, n'est pas moindre que celui des Stoïques pour leur Sage. C'estoit le simulacre & le fantosme d'un Sage, dont ces Messieurs faisoient leur folie & leur marotte. Ils ont dit de luy, qu'il estoit seul beau, qu'il estoit seul riche, qu'il estoit seul Roy, & ce qui s'enfuit. Et comme ces insolentes paroles les ont rendus ridicules à leur siecle, elles ont obligé un honneste-homme de celui-cy, d'appeller leur doctrine le Roman de la Philosophie. Mais le Paradoxe du Poëte amoureux ne doit rien au Paradoxe des Philosophes Stoïques : & je ne doute point que s'il eust esté imprimé du vivant de celui qui l'écrivit, il ne l'eust brouillé avec un Peuple, dont sur toutes choses il briguoit les suffrages & l'approbation ; dont il esperoit un jour de se faire le Tribun. Ce petit mot luy eust suscité de grosses guerres ; il luy eust fait autant de querelles, qu'il y a de femmes en France, qui pensent n'estre pas laides.

J'ay ceans un Grammairien Sophilte, grand & violent Exagérateur, qui en dit bien davantage. Mais remettons à demain ce qu'il en dit.



CHAPITRE V.



E Plus n'empesche pas, dit-il, que le Moins n'ait quelque merite. Il n'empesche pas mesme que le Moins ne puisse devenir le Plus, par la comparaison d'un autre Moins, qui luy sera inferieur. Mais *le Seul* destruit tout & abolit tout. Cét incompatible *Seul*, Cét ennemy public & universel, Ce Tyran parmy les Monosyllabes, ne laisse rien de vivant en l'Estre des choses ne bastit sonThrosne que de ruines. Il abbat tous les degrez, il rompt tous les rangs, il oste toutes les différences.

Il n'est rien de si beau que Caliste. Malherbe s'est arreste là. Mais *il n'est rien de beau qu'Uranie*, c'est aller bien plus loin que Malherbe, & le laisser bien derriere. Le bon-homme souffroit pour le moins qu'il y eust de belles Armides & de belles Angeliques, pourveu que Caliste fust plus belle qu'elles. Il ne trouvoit pas mauvais qu'il y eust des Olimpes & des Clorindes qui fussent aimables, pourveu que Caliste le fust davantage. Il vouloit dire par là, Que les autres cedent, & non pas qu'elles perissent ; Que Caliste soit la Souveraine dans le monde, & non pas qu'elle soit l'Unique sur la terre ; Qu'elle occupe la premiere place, mais qu'elle ne supprime ni la seconde ni la troisieme. Il se contentoit de la Superiorité, qui est une chose assez enviée ; & ne pretendoit pas à cette Solitude ambitieuse, qui seroit tout à fait insupportable.

L'exagérateur ne laisse pas encore Malherbe. Luy & les Poètes ses predecesseurs, dit-il, ne demandoient pour la beauté de leurs Dames, que la soumission & les hommages des autres beautez ; Celuy-cy demande leur perte & leur aneantissement entier. Il n'est pas satisfait de la preference & de la victoire : Il est de l'humeur de ces cruels Victorieux, qui veulent la mort & le deshonneur des Vaincus. Il ne veut point de communication de la personne qui regne, à celles qui sont sujettes : Il veut Empire sans société, & non seulement comme du meilleur sur le moins bon, mais comme de l'homme sur la beste.

Sans mentir il en veut trop. Mais c'est sa Raison qui le veut & non pas luy. Car dans le Sonnet, la Raison & le Poète, sont deux personnes separées. Comme le Malade est quelquefois empoisonné par son Medecin, le Poète est trompé par sa Raison,

Qui luy dit qu'Uranie est seule aimable & belle.



CHAPITRE VI.



CY s'arresta l'Exagérateur, & il me sembla qu'il n'avoit point tant de tort. Ses exagerations ne me semblerent pas si déraisonnables que quelques-unes du jour precedent, dans lesquelles il avoit perdu le respect que les Grammairiens doivent aux vers de Virgile, & à la prose de Cicéron.

Il est certain que si les excés ne sont que simples excés, il vaut beaucoup mieux se tenir dans la mediocrité. Quand l'audace de l'entreprise n'est point accompagnée du merite de l'action, & que l'estrange n'a rien d'excellent, ne nous efforçons point à faire & à dire des choses estranges. Les termes dont il s'agit, & autres semblables, sont ou odieux ou importuns ; sentent l'orgueil des Tyrans ou la vanité des Declamateurs. Le seul Sage, le seul Juste, le seul Vaillant, ne se peuvent souffrir, non pas mesme en la personne de Socrate, d'Aristide, d'Alexandre. Et qui est le Maistre des ceremonies, qui donne les rangs dans l'Empire de la Vertu ; qui a droit de dire celuy-là est le plus grand, ou est le Premier ? Pour moy, je ne connois personne qui ayt ce droit-là.

Et à ce propos, il n'y aura point de mal de faire sçavoir au Monde curieux, ce qui arriva un jour au feu Prince d'Orange Maurice, chez une Femme ou il estoit en conversation. Cette femme brusque & hardie luy demanda, pour le mettre en peine, *Qui estoit le premier Capitaine qui fust au Monde*. La question le surprit, & luy donna un peu à penser. Il ne vouloit pas se faire tort ; il n'osoi pas se faire justice. Il n'y avoit point d'apparence de se declarer par sa propre bouche, le premier Capitaine qui fust au Monde ; & d'avouër aussi qu'un autre que luy fust celuy-là, la Nature eust trop pati, par cét acte d'humilité forcée. De se couronner luy-mesme, il ne le pouvoit honnestement ; de mettre la couronne sur une teste estrangere, il ne s'y pouvoit resoudre. Dans cette irresolution, il se laissa demander plus

d'une fois à la Dame brusque, *Qui estoit le premier Capitaine qui fust au Monde* ; Et à la fin il luy respondit aussi brusquement, que *le Marquis Spinola estoit le Second*.

On voit par-là qu'il y a de la galanterie au païs de Monsieur Heinsius, & de tant d'autres Messieurs, qui se terminent en vs. On voit de plus que le Seul, le Premier, le plus Grand, sont des noms sacrez & venerables à ceux qui les meritent le mieux : Les Heros font scrupule d'y toucher, au milieu de leur Gloire & de leurs Triomphes.



CHAPITRE VII.

*Et m'y r'engage plus que ne
font tous mes sens.*

'EXAGERATEUR Grammairien revient au combat, & fait une nouvelle charge. Voicy mot à mot son opinion, sur ce dernier vers.



Est-ce dans Uranie, dit-il, ou dans l'amour d'Uranie que la Raison rengage le Poète ? Si c'est dans Uranie, ce n'est pas parler François, ou c'est parler François à la mode de ce galand-homme, qui employoit *dans* à toutes occasions & à tous usages. Il abusoit si estrangement de ce pauvre mot, qu'il me dit un jour qu'il avoit esté autrefois dans les chiens & dans les chevaux, pour dire qu'il avoit aimé la chasse ; que depuis, il fut dans les Princes & dans les Seigneurs, pour dire qu'il avoit suivi la Cour ; mais qu'à l'avenir il vouloit estre dans le Bourgeois, pour dire qu'il vouloit vivre à Paris, en homme privé. Le Poète ne peut se rengager dans Uranie, qu'en suivant l'exemple de ce galand-homme. Mais si c'est dans l'amour d'Uranie que sa raison le rengage ; pour aller à cet amour il est besoin de retourner sur ses pas, & de faire beaucoup de chemin. Il faut aller chercher l'amour d'Uranie jusqu'au premier vers, pour y rapporter ce rengagement, quoy qu'il en soit esloigné de treize autres vers, qui est une distance assez remarquable.

Que si ce voyage d'une extremité du Sonnet à l'autre, ne reüssit pas, il faut aller encore plus loin, & rapporter *m'y rengage*, à l'intention du Poète, qu'il a laissée dans son esprit. Il faut avoir recours à une parole mentale & interieure ; & presupposer avec luy, au vers precedent, ou ses premiers fers, ou son ancienne servitude, ou sa vieille passion, dans laquelle il est rengagé. Autrement, *m'y rengage*, est si abandonné & si seul, que je ne sçay pas ce qu'il pourra devenir. N'ayant point d'attache ni d'appuy qui le soustienne, il ne peut pas s'empescher de tomber par terre ; & pour le faire subsister dans le dernier vers, il est absolument necessaire de changer le penultiesme, & d'y mettre le mot qui y manque. C'est une n'ecessité de Grammaire, dont il n'y a point de figure qui dispense la Poësie, Les vers doivent estre faciles & doux, pour estre chantez ; mais les paroles des vers doivent estre justes & regulieres, pour estre autre chose que des sons.



CHAPITRE VIII.



UTRE cette difficulté, qui m'a esté proposée par le Sophiste Grammairien, il y a une objection à faire contre *tous les sens* du mesme Vers, & je pense qu'il sera difficile d'y répondre Puis-qu'il est fait mention generalement de tous les sens, pas un n'en est excepté. Et cela estant, ne pourra-t-on pas demander si le goust & l'odorat contribuënt quelque chose en ce rengagement d'amour ? quel est leur office & leur action dans un amour sans jouissance, comme l'amour d'Uranie ; un amour qui n'a rien de terrestre, de materiel & d'impur ; qui ne produit que des gémissemens & des plaintes, ou pour le plus des pointes & des speculations ?

Peut-estre qu'il ne seroit pas si estrange de parler ainsi chez nos Voisins, & particulièrement en Espagne. Tous les sens pourroient entrer dans l'amour de ces Poëtes sensuels, qui escrivent à Madrid & à Toledé. Car, à leur dire, les Uranies de ce païs-là ne respirent que des fleurs & des

parfums. Ils parlent sans cesse des roses & de l'ambre de leur haleine. Bien davantage ; Ils succent, ils boivent, ils mangent les baisers de leurs Maistresses. Ils se nourrissent, ils s'enyurent de l'Ambrosie, du Nectar, de quelque chose encore plus rare, qui se cueille sur les belles bouches.

*Nobis non licet esse tam disertis,
Qui Musas colimus severiores.*

Tous les sens ne sont donc point icy en leur place, & le Poëte devoit tourner sa pensée d'une autre façon. Ne s'embarassant point dans tous les sens, il eust mieux fait de dire que sa Raison luy avoit promis secours, mais qu'elle luy avoit manqué de parole, & qu'elle s'estoit jettée du costé de sa Passion : Qu'elle avoit deliberé en sa faveur, mais qu'elle avoit conclu contre luy, & que cette conclusion avoit esté, Que mesme du consentement de la Raison, on pouvoit estre fou d'Uranie ; que l'amour d'Uranie estoit une maladie qui valoit mieux que la santé, & un vice preferable à la vertu, & c. De cette sorte, la Raison eust failly toute seule, & le Poëte n'eust point failly de son chef, n'estant en cecy que l'Historien de la Raison.

Mais comme il falloit rejeter les Sens, pour se servir de la Passion, il falloit bien prendre garde de ne s'en pas servir au pluriel. Car au lieu de tous ses sens, de dire toutes ses passions, c'eust esté changer une faute pour une autre, & corriger cet endroit en le barboüillant. C'eust esté sortir d'une fausse subtilité, pour tomber dans le Galimatias de la vieille Cour : Quelques-uns l'ont nommé le Phœbus & le haut Stile de la vieille Cour.

J'ay veu un excellent Recueil de ce Galimatias, parmy les papiers de feu Monsieur le Duc de *** où, entre autres locutions choisies, il y avoit, *Servir quelqu'un, Honorer quelqu'un de toutes les passions de son ame*, & par consequent de sa tristesse comme de sa joye, de sa crainte comme de son esperance, & ainsi des autres. C'estoient les fleurs de Rhétorique de cet heureux siecle, & ce qu'on appelloit belles choses à la Cour du Roy Henry troisieme, & chez la Reyne Marguerite sa sœur. Les Pybracs pourtant, les Des-portes & les Duperrons ont esté de ce siecle-là, & ne se sont point opposez à ce Galimatias. Mais pourquoy s'y fussent-ils opposez ? Puis-qu'il estoit si bien payé, ils avoient raison de ne le trouver pas mauvais. Monsieur l'Admiral de Joyeuse donna dix-mille escus à un homme que j'ay connu, pour luy avoir dedié un Discours de ce stile-là ; où il n'avoit pas oublié le

Zenit de la vertu, le Solstice de l'honneur, & l'Apogée de la gloire, non plus que le Roy des Merveilles, & la Merveille des Roys, outre toutes les passions & toutes les puissances de son ame. Ce stile, qui meritoit de si grands presens, valloit bien mieux que le nostre, qui ne nous peut faire payer d'une petite pension.



CHAPITRE IX.



ST-il possible que les belles choses soient si imparfaites ? N'y a-t-il point de perfection sur la Terre ? Non, il n'y en a point, n'en desplaie aux Poëtes & aux Amoureux. La perfection est logée mesme plus haut que le Ciel, & il me semble que Virgile parle en quelque lieu, des defauts du Soleil, & des maladies de la Lune. Cela n'empesche pas, pour demeurer en nos premiers termes, que le grand Sonnet ne soit beau, quoy qu'il ne soit pas parfait : Le petit non plus ne laisse pas d'estre beau dans mon opinion, & dans celle d'Aristote d'estre joly, quoy qu'il ayt ses taches & ses defauts, aussi bien que le Soleil.

On escrit de Paris d'estranges choses de ces deux Sonnets. On me mande qu'ils ont partagé la Cour ; qu'ils ont divisé la Maison Royale ; qu'ils ont sepa ré le Frere d'avec la Sœur. Mais je ne m'estonne point de cette division & de ces partis, moy qui ay leu l'Histoire de l'Empire de Constatinople, & qui sçay que la couleur d'une livrée & la façon d'un habillement, ont esté cause de plus grandes & de plus dangereuses factions.

Je ne trouve pas estrange que l'un & l'autre Sonnet ayent eu des Louëurs & des Repreneurs : Et pour venir au particulier de celui dont je n'ay parlé qu'en general, je ne trouve pas estrange qu'on ayt crié si haut contre *des Patiences qui vont si loin*.

L'Usage n'ayant point adoucy la rudesse de ce mot, & l'auteur du petit Sonnet n'ayant pas assez d'autorité pour l'introduire à la Cour, il ne se pouvoit pas que les oreilles du grand monde n'en fussent choquées la premiere fois. En quoy paroist neantmoins la bizarrerie de l'Usage, & le caprice de nostre Langue. Car si elle ne rejette pas les vaillances & les magnificences, les impertinences & les insolences, & c. Si elle reçoit mille impatiences, les impatiences extremes, toutes les impatiences du monde ; pourquoy ne recevra-t-elle pas *les patiences* du petit Sonnet, en vertu de l'Analogie, de laquelle Jules Cesar avoit fait un livre ?

La Raison le voudroit, mais l'Usage s'oppose à la Raison. Et je ne sçay qu'un seul lieu de nostre Prose, où l'on puisse souffrir les patiences, sans crier contre elles. Le voicy en la bouche d'un Predicateur. *Il n'est point de patience dans toute l'Antiquité profane, qui soit comparable à celle de Job ; non pas mesme la patience d'Anaxarque ; non pas mesme la patience de Regulus, & tant d'autres illustres Patiences dont les Histoires sont pleines, & c.*

Mais ni en prose ni en vers, il ne faut jamais s'opiniâtrer contre l'Usage, & aller à l'escart du chemin battu. C'est une pauvre ambition que de vouloir estre Fondateur d'un nouveau Pluriel. Tels & Semblables pluriels ont mal reüssy dans les livres des Anciens, aussi bien que dans le petit Sonnet. Ils n'y sont remarquables que par la singularité. Varron, Ciceron, Saluste ; quels Maistres, bon Dieu, & quels Chefs de part ! n'ont pû trouver en cela d'imitateurs, & personne n'a voulu faillir, apres leur exemple. Varron a dit *paupertates*, mais il n'a point fait de Secte en le disant. Ciceron a dit *avaritias*, mais les Manuces mesmes, ses plus passionnez & plus aveugles partisans, l'ont laissé dire tout seul *avaritias*, & se sont arrestez au singulier *avaritia*. Saluste a dit *famas*, mais il n'a esté suivy de qui que ce soit ; si ce n'est d'un certain Aruntius, qui faisoit gloire d'estre son Singe, & de qui Seneque allegue *Ingentes esse famas de Regulo*, en se moquant de sa ridicule imitation.



CHAPITRE X.



PRES cette objection que toute la France a faite, je demanderois volontiers, *si vous rendra sa douleur connuë*, est meilleur François que *les patiences qui vont si loin ?*

Quelle sorte de langage est-ce, je vous prie, *Je veux vous rendre ce Cavalier connu*, ou *cette Dame connuë*, pour dire, je veux vous les faire connoistre, ou vous en donner la connoissance ? Est-ce une façon de parler poétique ? Est-ce une locution figurée ? Est-ce une mode estrangere & apportée de dehors, qui depuis peu a esté naturalisée en ce Royaume ? Ou plustost n'est-ce point une nécessité de la Rime ? N'est-ce point quelque petit reste du College ? n'est-ce point le jargon d'un jeune Allemand, nouvellement arrivé à Orleans, qui fait effort pour parler François, & qui prie son hoste de luy rendre connus les plus honnestes gens de la ville ? On peut dire se rendre celebre à toute la

France ; se rendre illustre par la grandeur de ses actions ; Mais on ne peut pas dire de la mesme sorte, se rendre connu. Il faudroit que celui qui le diroit, eust plus de credit que l'usage, pour le dire avec succès.



CHAPITRE XI.



N suite de la douleur connuë, il y a trois rimes en evë, dont il est à propos d'esplucher la raison.

*Job de mille tourmens atteints,
Vous rendra sa douleur connuë,
Mais raisonnablement il craint
Que vous n'ensoyez, pas esmevë.
Vous verrez, sa misere nuë,
Il s'est luy-mesme y dépeint ;
Accoustumez -vous à la veuë
D'un homme qui souffre & se
pleint.*

Je ne sçay pas bien si le Poëte est icy d'accord avec luy-mesme, & s'il ne dit point des choses contraires. Il a peur que sa Dame ne soit pas esmevë

d'un objet digne de compassion ; & immédiatement après, il desire qu'elle s'accoustume à voir cet objet. Par consequent il desire ce qu'il craint. Cette accoustumance à voir, devant oster à sa Dame l'émotion qu'il voudroit qu'elle eust, il la prie d'une chose qu'il a tesmoigné de ne vouloir pas. Il prendra la peine, s'il luy plaist, d'accorder cela ; & se souviendra, cependant, de ce vieux mot, dont l'Université retentit, depuis saint Yves jusqu'à sainte Geneviève, *Ab assuetis non fit passio*.

L'Ame ne recevant l'émotion que par le passage des yeux ; quand ils sont une fois bien as seurez, elle ne sçauroit estre surprise. Quand les yeux ont contracté habitude & familiarité avec les plus estranges objets ; ces objets, de farouches qu'ils estoient, devenant apprivoisez, & entrant dans l'ame comme amis, ils n'y excitent plus de tumulte, & rien ne s'émeut à leur veuë. A force de voir des Monstres, ce ne sont plus Monstres aux yeux qui les Voyent. Les Spectres mesmes & les Furies, armées de leurs torches & de leurs serpens, perdroient leur force & leur horreur dans nostre imagination, par l'accoustumance de les voir. A plus forte raison, & c.



CHAPITRE XII.



AIS comment, & de quel front peut-on dire à une femme, quand on luy parle d'un homme, *qu'elle verra sa misere nuë* ? Celuy qui, au rapport de Quintilien, trouva je ne sçay quelle vilainie cachée sous ce demi-vers, *Incipiunt agitata tumescere*, que ne trouveroit-il dans le vers de la nudité de Job ? Le mot de misere ou de pauvreté applique à un homme nu, n'est-il pas capable de recevoir une sale interpretation ? ne represente-t-i pas à une femme, quelque chose qui luy offense la veuë ?

Je sçay bien que la sage Livie a dit autrefois, que les hommes nus estoient des statuës aux yeux des femmes de bien. Mais c'est la vertu de ces femmes qui fait cela, & qui chasse les mauvaises pensées : Et c'est nostre effronterie qui presente ces pensées à leur imagination, par la nudité qu'elle descouvre à leurs yeux. Quoy que leur pudeur se conserve, nous ne laissons pas de l'attaquer. Elles ne reçoivent pas le scandale, mais nous le donnons.

Pour empescher que ces Spectacles ne soient deshonestes, il faudroit faire revenir le Siecle de l'innocence. Depuis le peché du premier homme, la honte ayant toûjours accompagné la nudité, & la Doctrine des mœurs estant quelque chose de plus important que l'Art de parler, je conclus que la misere nuë, ou la nudité de Job, est encore moins à loüer que les patiences de Job. Venons à ses souffrances & à les peines.



CHAPITRE XIII.

Quoy qu'il eust d'extrêmes souffrances.

Et proche de là

Il eut des peines incroyables.



ES deux vers, qui sont si voisins dans le Sonnet, ne voulant dire qu'une mesme chose, il faut qu'il y en ayt un qui ne serve que de nombre, & qui tienne seulement la place d'un autre. J'ay appris de plus des Maistres de l'art, que si la repetition d'un mesme mot ou d'une mesme pensée ne fait une figure, elle fait un vice, particulièrement dans un petit Poëme.

Mais outre la repetition vicieuse, il pourroit bien y avoir un barbarisme dans le vers des souffrances extrêmes, & une impropriété dans celuy des peines incroyables. S'il en faut croire mon Grammairien, *avoir d'extrêmes souffrances*, pour souffrir extrêmement, est une façon de parler sauvage, qui n'est ni de la prose, ni de la Poësie. La Conversation la rejette ; les Livres n'en veulent point : Elle n'a pas la grace, elle n'a que l'insolence de la Nouveauté. D'ailleurs, puisque le mot de peine signifie quelquefois difficulté & travail, & quelquefois douleur & supplices ; estant icy en cette derniere signification, pour parler correctement, il falloit dire que Job souffrit des peines, & non pas qu'il eut des peines. Hercule eut des peines incroyables, quand il cherchoit Hylas que les Nymphes luy avoient ravy ; Et le mesme Hercule souffrit des peines incroyables, quand il se brusla sur le mont Oeta.

Nostre Commentaire se pourroit estendre davantage, & il y auroit encore d'autres choses à remarquer sur les deux Sonnets : Mais j'aurois peur que ce fust se trop amuser aux petites choses. Ce seroit faire ses affaires de ses jeux. Il ne faut pas jouer si serieusement ni si long-temps. Quoy qu'Aristote

ait interprété les Poètes, & n'ait pas creû cette partie de la Grammaire indigne de luy, il n'a pas employé toute sa vie à faire des Questions sur Homere. Quoy que Platon ait disputé des syllabes & des mots, ses disputes n'alloyent pas à l'infy. Ils ne sejournoient pas ; Ils n'habitoient pas dans la Grammaire ; Ils y passoient ; Ils s'y promenoient. Comme eux, faisons quelques courses & quelques promenades en ce païs-là. Mais choissions une meilleure & plus heureuse contrée, pour y establir nostre domicile. Allons retrouver nostre sainte Philosophie & nostre Socrate Chrestien, où nous les laissâmes il y a un mois.



DISSERTATION,
OU
RESPONSES A QUELQUES
QUESTIONS.
AU REVEREND PERE
DOM ANDRÉ DE SAINT
DENIS,
Theologien de la Congregation
des Reverends Peres
Feüllens.

DISSERTATION,
OU
RESPONSES A QUELQUES
QUESTION, & c.



VOUS avez donc leû avec plaisir mes dernieres compositions Latines, les Remarques sur les deux Sonnets, les douze Discours du Socrate, & la Dissertation de Monsieur de Girac, sur les Lettres de Monsieur de Voiture. Je n'entreprends point, Mon reverend Pere, de respondre aux loüanges que vous me donnez, parce qu'elles sont au dessus de mon merite : Je tascheray seulement de vous satisfaire sur les Questions que vous me faites, parce qu'elles sont de ma portée.

A Paris comme à Rome, aujourd'huy comme autrefois, il y a peu de gens qui escrivent bien. Ceux mesme qui sfçavent bien escrire, ne sfçavent pas tousjours bien juger des Escrits d'autrui, parce que souvent c'est par imitation ou par hazard qu'ils escri vent bien. Un President de la Cour des Aydes, estant allé voir son fils, Pensionnaire au College de Boncourt, trouva

entre ses mains un Volume de Cicéron, doré sur la tranche, & relié de Maroquin de Levant. Il fut saiché que Cicéron fust si bien vestu, & dit *qu'il estoit dommage qu'il ne fust Lipse*. Nostre cher Monsieur Bourbon m'a fait ce conte plus d'une fois, & nous sommes demeurez d'accord luy & moy, que ce Lipse, dont est question, a corrompu par son exemple, une infinité de jeunes gens, en Flandre, en France, & en Allemagne.

Je parle de son stile & de sa Latinité : Car je sçay d'ailleurs que c'estoit un homme tres-vertueux, & dot les mœurs estoient aussi pures & innocentes, qu'elles estoient douces & agreables. Il en faut dire davantage. Il avoit-une parfaite connoissance de l'Antiquité Romaine, & l'avoit enseignée à Leyden & à Louvain avec beaucoup d'applaudissement. A Leyden, le Prince d'Orange Maurice fut un de ses Escoliers : A Louvain, l'Archiduc Albert, & l'Infante Isabelle sa femme eurent la curiosité de l'aller ouïr, & menerent la Cour au College. Mais sa reputation n'estoit pas enfermée dans sa Province. Il a esté universellement estimé, & son grand merite le fit desirer du feu Roy Henry le Grâd, du Pape Paul cinquiesme, & de la Seigneurie de Venise. Il n'y eut gueres de Princes qui ne le voulussent avoir pour l'ornement de leurs Estats : Luy-mesme estoit Prince parmy les Doctes de son Temps, & un des Triumvirs, comme ils le nommoient, de la Republique des Lettres : Vous fçavez que Scaliger & Casaubon estoient les deux autres. Mais à vostre avis, Mon Reverend Pere, si ce Triumvirat estoit encore en la nature des choses, & qu'il s'assemblast chez Messieurs du Puy, où il prit les avis de tous les Sçavans, qui s'y trouvent tous les jours, jugeroit-il definitivement du merite des deux Sonnets ? Prononceroit-il un Arrest, auquel les Uranins & les Jobelins voulussent acquiescer ? Je ne sçay s'il y auroit assez de soumission dans l'esprit des Docteurs de robe courte.

Parlons serieusement, & disons, qu'il n'appartient pas à tout le Monde de juger des Poëtes. Pour cela il faut estre Poëte, aussi bien qu'eux, & faut estre quelque chose de plus. Jules Cesar Scaliger n'a pas tousjours reüssi en ce dessein. Quoy qu'il se soit erigé en Critique & en Hypercritique, je le recuse presque par tout : l'appelle de ses Jugemens, en une infinité d'occasions : Souvent il blasme d'excellentes choses, & en admire de mediocres. La pluspart du temps il gaste ce qu'il corrige ; Il change en pis

ce qu'il veut changer en mieux. Pour louer un Poète, il offense tous les autres. Il ne connoist point le Genie de la Satyre Latine ; point du tout cette Urbanité Romaine & Patricienne ; cette Venus secrette & voilée, qu'on descouvre dans les beaux Ouvrages, & qui neantmoins est differente de la Beauté visible & materielle. Le vermillon & les affeteries des derniers Grecs luy plaisent davantage que la santé, que la force, que les graces des Anciens, Joseph Scaliger son fils a esté contraint. de l'avouër, comme vous verrez dans un Passage que je vous envoie à part, avec l'Eloge de feu mon Pere, & les autres pieces que vous voulez voir.

En matiere de Vers, les opinions de Joseph estoient plus saines que celles de Jules. Elles estoient pourtant bien hardies, & quelquefois mesme temeraires ; Ajoustons malicieuses à temeraires. Car que ne dit-il point du pauvre Lucain ? Il le traite d'enfant, d'ignorant, de ridicule : Il ne traite gueres plus mal son grand ennemy Sciopius. J'avouë qu'ailleurs il me fait plaisir de se declarer pour Ovide, & d'en prendre la protection contre le Critique Victorius. Mais pourquoy mespriser si fort Lucain, qu'Ovide sans doute eust estimé ; qui estoit né si heureusement pour la Poésie ; de qui les commencemens ont esté si beaux & si hardis ? Il dit de plus, que la Thebaïde de Seneque est un mauvais poëme, & l'essay d'un Apprenti. Lipse dit, au contraire, que c'est une piece divine & le Chef-d'œuvre d'un Maistre. A qui des deux croirons-nous ? Ni à l'un ni à l'autre, Mon Reverend Pere ; L'un en dit trop, & l'autre trop peu.

Quand le mesme Lipse pr fere Seneque à Ciceron, je luy pardonne cette injustice, car il plaide sa cause, & son interest le fait parler. Mais de preferer Plaute à Terence, c'est ce qui ne se peut souffrir, en un homme qui ne composoit point de Comedies sur je modelle de celles de Plaute, & qui n'estoit pas de ces anciens Superstitieux, dont Arnobe parle, qui faisoient une partie de leur Religion, des Ouvrages de ce Poète : En effet qui le croira ? Il est vray pourtant qu'on a dit autrefois à Rome, *L'année ne sera pas bonne ; Il arrivera quelque malheur à la Ville, puis que L'Amphitruon de Plaute n'a pas esté représenté.* Voila jusqu'où alloit en ce temps-là l'impertinence du menu Peuple : Mais nous traitons avec les Patriciens ; Nous parlons au Senat & à l'Ordre des Chevaliers.

Estimer moins l'honneste & l'agreable Conversation, que la Bouffonnerie des mauvaises Farces, qu'un jargon d'Equivoques & de mots à deux ententes, qu'une foule de Proverbes traisnez par les ruës, que des pointes de Turlupin, qu'on va chercher au bout du Monde, & qu'on fait venir sur le Theatre à force de bras & de machines, Bon Dieu quelle depravation de goust, & quelle maladie de jugement ! Scipion & Lælius en auroient despit, s'ils resuscitoient. Lipse neantmoins n'est pas seul de son opinion, & le plus mauvais Party n'est pas le plus foible. Encore aujourd'huy contre un honneste homme mille Pedans. N'y a-t-il pas eu mesme un certain Faquin de l'Antiquité, qui s'estant meslé de donner les rangs aux Poëtes Comiques, a eu l'effronterie d'en mettre six devant Terence, après lequel tous les autres doivent estre ? Y eut-il jamais Juge plus injuste que celui-là ; qui meritast mieux de perdre sa charge, & d'estre chassé de son Tribunal avec infamie ? L'ignorance ne fut jamais si aveugle, & tout-ensemble si presumptueuse.

Muret n'estoit pas de son avis, bien qu'il ne fust pas tousjours du bon, & qu'il eust des chagrins & des fantaises ; comme les autres. Dans sa Preface sur Catulle, il me fait souvenir de ces Prevosts coleres & violens, qui ne se contentent pas de condamner les Criminels, mais qui leur disent des injures, & leur donnent des coups de poing, en recevant leur audition. Muret agit ainsi avec les Poëtes qu'il nomme Espagnols : Il les outrage, pour favoriser ceux qu'il appelle Romains. Mais si vous le voulez ainsi, trouvons bonne sa mauvaise humeur : Je voudrois pour le moins qu'il fust constant en ses mauvaises humeurs. Et en vérité je ne puis comprendre, qu'ayant mesprisé si fort les Epigrammes de Martial, il ait fait tant de cas des Dyonisiaques de Nonnus.

Ce Nonnus estoit un Egyptien, dont le stile est sauvage, & monstrueux. C'estoit un Peintre de Chimeres & d'Hypocen taures. Ses pensées, je dis les plus réglées & les plus sobres, vont bien au delà de l'extravagance ordinaire. En certains endroits, on le prendroit plu stost pour un Demonique que pour un Poëte : Il paroist bien moins inspiré des Muses qu'agité par les Furies, Les Poëtes de Clerac & de Bergerac estoient moins extravagans, avant mesme qu'ils eussent passé la Dordonne, & qu'ils eussent dit de l'eloquence de la Reyne Marguerite,

*J'entens un Torrent precieux,
Qui verse en Terre tous les Cieux.*

Le beau spectacle, Mon Reverend Pere, de voir les Cieux fondus & liquides rouler sur la face de la Terre ; de voir ces grands Globes dans un si petit espace, c'est à dire quelque chose de plus que la mer ; dans quelque chose de moins que n'est le bassin d'une Fontaine !

Ces Poètes neantmoins escrivoient plus raisonnablement que Nonnus ; Et je ne doute point qu'il n'eust admire ce qu'ils escrivirent, & que quelques Courtisans trouverent si beau, *Que les Roys ne se doivent expliquer que par la bouche des Canons*. Non pas mesme, dit le Commentaire, quand ils font l'amour à leurs Maistresses ; quand ils donnent audience aux Ambassadeurs ; quand ils sont assis dans leur lit de Justice, & qu'ils font entendre leur volonté à leurs Peuples ; Non pas mesme quand ils prient Dieu dans leur Oratoire. Ces Poètes de Gascogne & de Perigord estoient Sages & modestes, en comparaison de ce Poète d'Egypte, que mon voisin Muret estime si fort.

Je ne parle point d'un autre homme de mon voisinage, Pere d'alliance de Mademoiselle de Gournay, estimé de Frà Paolo, & allegué par le Chancelier Baccon. Quoy que le Païs Latin ne luy fust pas inconnu, il estoit neantmoins estranger, & hoste en ce païs-là. Par consequent, il devoit y aller plus retenu, & se donner chez autrui moins de liberté qu'il ne s'en donnoit. Il ne devoit pas faire le Magistrat où il n'avoit pas seulement droit de Bourgeoisie. Pour decider des vers Latins, comme il pretendoit de le pouvoir faire, il n'entendoit pas assez ni le Latin, ni les Vers. Aussi en pareilles occasions, combien d'équivoques & de mesprises de son jugement : Je ne voy presque autre chose dans ses Essays. Il est certain qu'il s'est laissé tromper tres-souvent, & par des Pipeurs tres-malhables. Tesmoin l'Apocriphe Cornelius Gallus, dont il a tant débité de fausse monnoye, apres l'avoir prise pour bonne, qu'il m'est force d'avouër son peu de onnoissance, ne pouvant accuser sa mauvaise foy.

Mais est-il possible que mon troisieme voisin Scevole de sainte Marthe, qui estoit si éclairé en ces sortes de connoissances ; qui pouvoit disputer de la gloire du Latin avec la superbe Italie, avec les Bembes & les

Sadolets ; Est-il possible disie que faisant si bien des vers, il jugeast si mal de ceux d'autrui ? Je voulus lire dernièrement un livre d'Epigrammes qu'il a celebré dans ses Eloges : En conscience je n'en leus pas une seule qui vaille le papier sur lequel elle est imprimée, bien loin de meriter une si honorable place dans ses Eloges. En tout ce grand corps d'Epigrammes je ne trouvay pas un grain de sel. Il nous veut faire passer pour d'excellens Poètes des gens qui n'estoient pas seulement de passables Versificateurs. Il y a de l'apparence que c'est parce qu'ils estoient de ses amis. Mais c'est se moquer de son Siecle & de la Posterité. Ces sortes de bontez sont de celles que Dieu defend aux Juges, quand il est question de juger. Vous sçavez qu'il leur ordonne de n'avoir-esgard ni à la Veuve ni à l'Orphelin ; de ne connoistre en jugement ni le Parent ni l'Amy.

Concluons que comme les Eloges de Paule Joue sont trop aigres & trop médisans, ceux de Scevole sont trop doux & trop flateurs. La qualité d'Illustre est à si vil prix chez cet homme-là, qu'il n'y a point de Maistre d'Ecole à qui il ne l'abandonne pour trais feüilles de mauvais Latin. Ne vous souvenez-vous point de ce que disoit la Reyne Catherine de Medicis, du collier de l'Ordre de saint Michel. Si vous-vous en souvenez, faites-en l'application, & faisons-en nostre profit, nous autres faiseurs d'Eloges. N'AVILISSONS POINT LES COURONNES, PAR LE MAUVAIS CHOIX DES TESTES QUE NOUS COURONNONS. Et cela soit dit, Mon Reverend Pere, autant pour la Cour que pour l'Escole. La bonne Madame Desloges me fit de terribles reprimendes sur ce sujet, quelque temps avant sa mort. Elle me reprocha *que j'estois la Dupe de tous les Regnes* (ce sont ses propres termes ;) *que je me laissois excroquer mes loüanges à tous ceux qui faisoient semblant de valoir quelque chose ; que je croiois trop au rapport d'autrui ; à la premiere couleur du bien ; à l'apparence de la Vertu, & ce qui s'enfuit.* J'ay vieilli depuis ce temps-là, & n'ay pas resolu de mourir impenitent. Mais cette matiere à une autrefois.

EN attendant que je face mettre dans un cayer, ce qui a esté recueilli pour l'esclaircissement du Socrate, & le grand nombre de Passages Grecs & Latins que nostre Ami me demande il verra icy, avec vostre permission, que la chose dont il est en doute, ne reçoit point de difficulté. Il est tres-vray qu'il y avoit autrefois à Constantinople, une Maison appelée la POURPRE.

Constantin le Grand la fit bastir, & ordonna que les Imperatrices estant enceintes, & se sentant proches de leur terme, iroient faire leurs couches en cette Maison ; afin que les Princes leurs enfans porloient le nom de PORPHYROGENETES, ou NÉS DANS LA POURPRE. Les Imperatrices sortoient donc du Palais Imperial, pour aller accoucher ailleurs, & la Maison, dont il s'agit, que Manassés appelle petite, estoit toute tenduë de Pourpre. Les Berceaux, les Langes, & c. tout generalement y estoit de Pourpre. Luitprandus en parle ainsi, au premier livre des affaires de l'Europe, chapitre deuxiesme.

Porphyram domum suisse Constantinopoli à Constantino Magno exstructam, in qua voluit filios suos in lucem prodire, ut qui suo ex ftemmate nati essent, Porphyrogeniti dicerentur.

Τῆς δὲ δεσποίνης πρὸς τὸ τεκεῖν ἐλθούσης
ὠκνομήθη μὲν ἡ Πορφύρα, καὶ ἤυπεπίθη
πρὸς τὴν ὑποδοχὴν τῆς γυνήσεως· ὥς ὃ
κατέπειρον αἰὶ ὀδυῖαι, καὶ ἐντὸς τῆς Πορφύρας
ἡ δεσποινα ἦν. Nicetas lib. v.

Τὴν βασιλίδαν καὶ τὸ ἀφωρισμένον πάλαι
τῆς νικτούσης τῆς βασιλίδων οἴκημα ἔπει
ταῖς ὠδίσιν Ἀρηκῶς. Πορφύραν δὲ τὸ οἶ
ανέκαθεν ὀνομάζουσιν, ὅτι καὶ τῆς Πορφυ-
ρογυνήτων ὄνομα εἰς τὴν οἰκουμένην διέ-
δραμε. Anna lib. v I I. Alexiadis.

Πορφύραν ὀνομάζουσιν ἐκείνον τὸν
οἰκίστην.

Manassés.

Le Poëte Claudien parle bien de naistre dans la Pourpre ; Il dit bien quelque chose des Langes de Pourpre & des Lits de Pourpre ; Mais il ne dit rien de cette Maison de Pourpre, pour les Imperatrices, separée du Palais Imperial. Nous la devons à Luitprandus & aux derniers Grecs, quoy que pour cela, il ne faille pas oublier icy les beaux vers de Claudien.

*Æquæua cum Majestate Creatus,
Nullaque privatæ passus contagia sortis,*

*Omnibus acceptis, ultro te Regi
Magnum
Protulit, & patrio felix adolescisc in ostro,
Membraque vestitu nunquam
temerata profano
In sacros cecidere sinus.
Acclivis Genitrix auro, circumflua gemmis,
In Tyrios enixa toros. Ululata
verendis
Aula puerperiis.*

Celuy qui fut Roy avant que d'estre homme, ce fut Sapoires Roy des Perses, qui vivoit du temps de l'Empereur Justinien. Il vescu soixante & dix ans, & regna quelques mois plus qu'il ne vescu. Voicy en abbrege l'histoire d'une naissance si illustre & si merveilleuse. Le Pere de Sapoires estant mort, & ayant laisse sa femme enceinte ; par le droit de la succession Royale, le Royaume devoit appartenir à ce qui devoit naistre de la Reyne. Les Grands de l'Estat consulterent là dessus les Mages, & leur proposerent des recompenses, pour sçavoir la verité de l'Avenir, & le succès de cette grossesse. Premièrement ils firent essay de leur art sur un sur jet de moindre importance, une Jument pleine leur ayant esté présentée ; & la chose arriva ainsi qu'ils l'avoient predite. Ayant reüssi cette premiere fois, & le Monde estant persuadé de la certitude de leur science, on les obligea de declarer ce qu'ils croyaient de la Reyne. Ils respondirent qu'elle auroit un Fils, apres quoy les Perses ne delibererent pas davantage. Ils mirent la Tiare sur le ventre de cette Princesse : Ils donnerent un nom au Maistre qu'ils attendoient de ce ventre : Ils reconnurent un Roy qui n'estoit pas encore né. Cette belle histoire est plus au long dans le quatriesme livre d'Agathias, & mon homme vous la va copier, pour la satisfaction de nostre Amy curieux, qui n'a pas chez luy les Originaux.

Ἀλλὰ Σαβῶρ μετὰ τούτοις ὅτι πλείον
ὅσον καὶ μήκισον χρόνον ἀπώνατο τῆς βασι-
λείας, ποσούτοις ἔτεσι κρατήσας ὅπόσοις καὶ
διεβίω· ἔτι γὰρ αὐτὸν κυδῶνς τὸ μήκος, ἢ μὲν
τῆς βασιλείας χρόνους δεκάδοχὴν ἐκάλεσεν πρὸς
τὴν ἀρχὴν δὲ τετρασόμενον, ὡς δὲ τὰ τῆς

ὠδίνων ἀμφίβολα ἐς ὅποιαν γενεὴ αὐτὰ ἀπο-
βαίεν. τοιγάρτοι ἀπάντες οἱ ἐν τέλει ἀθλα
παρ' ἐπίθεσθαι καὶ γέρα τοῖς Μάχρσι ἐπὶ τῇ παρθε-
νηρόνῃ τῇ ἐσομένη. καὶ τοιγοῦν ἦγον ἐς
μέσον κυρσθαι ἵππον, καὶ ὡς πλησιάζατα
προελθοῦσθαι τῷ ἵππῳ, ἐκέλδον τε αὐτοῖς
ἐπ' αὐτῇ παρῳῇ μακρύνεσθαι, ἀπερ ὦντο
ζωένεσθαι· ἔτω γὰρ ὀλίγας ὑστερον ἡμέρας
γνώσεσθαι ἡγοῦντο τιτὸν παρόρρησιν ἐς ὅτι χωρή-
σει. ταυτὴν τε εἰκάζειν παραπλοσίως ἐκβή-
σεσθαι, καὶ ὅποσα σφίσι ἐπὶ τῇ ἀνδρώπῳ
προαγρῶνται. ἀλλὰ οὐκ αὐτοῖς ἐπὶ τῇ ἵπ-
πῳ μεμνῆσθαι, ὅτι ἔχω σαφῶς ἀπο-
φύλασθαι. ὁ γὰρ μοι τὸ ἀκριβὲς τοῦτου γε
παρ' ἀπὸ ἀπὸ γέλῃ πλὴν ἀλλ' ἔτω ἔκαστα
παρ' ἑα, ὅπως ἐκείνοις ἐτύγχανεν εἰρη-
μύα· γινόντες δὲ ἐνθένδε οἱ ἄλλοι, ὡς ἂν
τοῖς Μάχρσι δικηκρίβωται τὰ τῆς τέχνης,
παρ' ἔπειτα καὶ ἐπὶ τῷ γυναικί ἀπαέσεσθαι

γνοῖεν διεξίεναι. τῷ δὲ φησάντων ἄρ' ῥένα
παῖδα τεκτῆσθαι οὐκ ἐπὶ ἐμέλησαν,
ἀλλὰ τῇ γαστρὶ παρθεύοντες πρὸ κίδαριν,
ἀνείπον βασιλέα τὸ ἔμβρυον· ὀνόματί τε
ἀπέκριναν, τὸ ἄρτι ἐκτυπωθὲν· καὶ διωρ-
γανωμύον, ἐς ὅσον οἶμα δ' ἔχῃ τειν' ἐνδον ἡρέμα
καὶ ὑποπάλλεσθαι. ὅτῳ δὲ τὸ ἀφανὲς τῇ φύ-
σει καὶ ἀδήλον, ἐς τὸ βέβαιόν τε καὶ ἀνωμαλογη-
μένον τῇ δοκῇ μετ' αὐτὸν, ὅμως δ' διή-
μῳτον τὸ ἐλπίδος, ἀλλὰ καὶ λίαν ἔτυχον τῷ
σχεποῦ πολλῶ πλεον τῷ δοκηθέντων· τί τε-
ται γὰρ οὐκ ἐς μάκρην ὁ Σάβωρης σὺν τῇ
βασιλείᾳ, ἐννεάζει τὴν αὐτῇ, καὶ ἐγὼ ἡρώσκει εἰς
ἑξοδὸν μήκοντα αὐτῷ ἐπὶ τῇ ἐξουσίᾳ τῷ βίῳ.

QUand Socrate dit au premier Discours que l'Ame de l'homme est une partie de Dieu, si ce qu'il dit sent la Philosophie des Payens, cette odeur luy desplaist aussi bien qu'à vous. En quelques endroits ses paroles peuvent paroistre Stoïques ou Platoniques ; Mais par tout son intention est Chrestienne & Orthodoxe. Il veut donc dire par là, que l'Ame n'est point tirée de la matiere ; qu'elle ne sort point de la force ou de la vertu de la

semence, *neque per traducem corporis produci*, ainsi que l'a crû Tertullien. Il veut dire que l'Ame est de la façon de Dieu, & non pas de celle de l'homme ; que c'est veritablement une pure creature, mais une creature immortelle, mais la plus noble de toutes les creatures ; puis-qu'elle a l'honneur d'estre faite à l'image du Créateur ; puis-que Dieu l'a marquée de son caractere & l'a inspirée de son esprit. *Cette partie divine*, ou *cette partie de Dieu*, n'est autre chose que l'effet de cette impression & de cette inspiration ; que ce divin caractere & ce divin souffle : Et c'est ainsi qu'en a parlé Justin Martyr, Saint Epiphane, & plusieurs autres Saints Peres, Grecs & Latins.

Si Socrate a exprimé en la langue de l'ancienne Philosophie, certaines choses qu'il a escrites, il les a entenduës dans le sens de la Nouvelle, enseignée par l'Eglise Catholique, à laquelle il sousmet generalement tout ce qu'il escrit & tout ce qu'il dit. Les Platoniciens & les Chrestiens se peuvent servir des mesmes paroles, en differente signification : les Philosophes ont leur intention, & nous la nostre : Mais l'Eglise sanctifie leurs termes en les employant. *Une partie de Dieu, un rayon de la Divinité, la partie divine* qui est en l'homme, sont des expressions eslevées au dessus du langage populaire, qui ne doivent pas stre prises litteralement. Ce sont des embellissemens, du Discours, mais non pas des preuves de la Doctrine, & on en use, sans en abuser.

Saint Paul ne rapporte-t-il pas du Poëte Aratus, *Que les hommes sont de la race des Dieux* ? Les Saints Peres qui sont venus depuis, traitant de la noblesse de l'Ame, & de la dignité de la Raison, ne font point de difficulté d'alleguer, pour la confirmation de ce qu'ils en disent, ce qu'en ont dit les Payens, en Prose & en Vers. Par exemple,

Rationem nihil aliud esse quàm in corpus humanum partem divini spiritus mersam.

Hominem divini spiritus esse partem, ac veluti scintillas quasdam in terras de sillisse, atque alieno hæsisse loco.

Animum, si primam ejus originem inspexeris, non esse ex terreno gravique corpore concretum, sed ex illo cælesti spiritu descendisse.

*Denique cælesti sumus omnes
stirpe oriundi,*

Omnibus ille idem pater est.
 Atque affigit humo divinæ particulam Auræ
 Æthereum sensum atque Auræ simplicis ignem.
 Igneus est ollis vigor & cælestis
 origo.
 Habitare Deum sub pectore
 nostro,
 In Cælumque redire animas
 Cæloque venire.
 Quis Cælum posset nisi Cæli
 munere nosse,
 Et reperire Deum, nisi qui
 pars ipse Deorum est.

Vous avez assez de commerce avec les Poètes du bon temps, pour connoître parmy ces vers, ceux qui sont de Virgile & d'Horace, vos bons amis. Lucrece ne me semble pas aussi estre indigne de vostre amitié. Pour Manile, puis-qu'il a esté appelé *Passevolant*, parmy les Poètes du Siecle d'Auguste, vous le traiterez, comme il vous plaira, & nous examinerons son affaire un de ces jours. Ajoustons cependant à tant de Latin, ces trois mots *mes*, dit-il, *sont tellement attachées & jointes à Dieu, qu'elles en sont comme des pieces & des parties ; Ce sont comme des raclures de la substance divine. Ce dernier mot est un peu dur & un peu estrange : Il est pourtant du Philosophe Epictete, dans les Commentaires d'Arrien.*

de Grec , Αἱ ψυχὰς μὲν ὅπως εἰσι ἐν-
 δεδεμέναι, καὶ σὺναφεῖς τῷ Θεῷ ὅτε αὐτῶ.
 μοεῖα οὖσα, καὶ Ἀποσπάσματα. Les A-

Vous avez Dieu près de vous, vous l'avez, avec vous, vous l'avez dans vous & c. Il n'est pas croyable qu'une ame si excellente puisse avoir son mouvement d'ailleurs, que de quelque puissance du Ciel. Une chose de cette grandeur ne sçauroit demeurer debout, si quelque Dieu au dedans ne la soustenoit. C'est pourquoy sa plu grande partie est au lieu d'où elle est

descenduë. Comme les rayons du Soleil nous touchent bien, mais ne laissent pas d'estre du Ciel, d'ou ils sont envoyez sur la Terre : Tout de mesme cette

Ame converse bien icy bas, mais tousjours par un de ses bouts elle tient à son origine, & ne s'en destache point.

Ces paroles sont d'un autre Disciple de Zenon, & ont esté alleguées dans la Chaire de Verite, par un Predicateur de Jesus-Christ, qui les a loüées en les alleguant. Mais de qui pensez vous, Mon Reverend Pere, que soient celles-cy ? *Nous sommes composez de deux Ennemis qui ne s'accordent jamais : La partie sublime de nostre Ame est tousjours en guerre avec la partie inferieure. Disons davantage, L'HOMME EST FAIT DUN DIEU ET D'UNE BESTE, QUI SONT ATTACHEZ ENSEMBLE.* Si vous devinez l'Auteur de ces quatre lignes, je vous estimeray aussi grand Mage, que ceux qui prédirent la naissance du Roy Sapiens.

Telles & semblables paroles, qui en mesme temps eslevent l'Homme jusqu'à Dieu, & le ravalent jusqu'à la Beste, ne seroient peut-estre pas receuës dans la rigueur de la dispute ; Mais elles ne sont pas desaprouvées dans la liberté du stile oratoire. Et lors que Socrate dit au mesme Discours, *que je ne sçay quoy de plus ancien que le Monde a basti le Monde*, ce je ne sçay quoy est encore une de ces paroles figurées, qu'il ne faut pas prendre à la lettre, & qui reçoivent une interpretation favorable. Ce n'est pas un terme d'irresolution, par lequel Socrate doute si c'est Dieu qui a basti le Monde : C'est un terme d'humilité, c'est un aveu d'ignorance ; par lequel il confesse que Dieu est une chose inconnuë à l'Homme, & qui ne se peut ni bien définir ni bien nommer.

Quoy qu'il en soit, Mon reverend Pere, ni moy ni Socrate, n'avons point desseins de dogmatiser. Nous parlons quelquefois à la mode des Anciens, dont le langage nous est assez familier ; Mais nous conservons dans le cœur, la Doctrine de l'Eglise, qui explique qui tempere qui reforme ce langage, quand il luy plaist, & comme il luy plaist. Nous disons après Platon & avec Origene, *que le Corps est la prison de l'Ame* ; Mais nous le disons en un autre sens que ne l'a dit Origene, qui a fait une Heresie de cette figure. Nous disons beaucoup d'autres choses avec une intention innocente, & en des termes soufferts de l'Eglise, sans en tirer des consequences dangereuses, & condamnées par la mesme Eglise. Nous

sçavons bien que les Philosophes ont esté appelez les Patriarches des Heretiques. Et par consequent, quand il sera qu'estion d'opiner, nous ne suivrons ni Zenon, ni Platon n, ni Aristote. Nous nous en rapporterons à M. le Coadiuteur de Paris, à M. l'Evesque d'Utique, à Monsieur l'Evesque de Grasse ; ausquels j'ay bien du regret de ne pouvoir ajoûter M. l'Evesque de Lisieux, que je perdis il y a six ans, & M. l'Archevesque de Thoulouse, que je viens de perdre.

*Heu Justitiæ parens-
Christi sancta Fides, priscaque Veritas,
Quando ullum invenient parem ?*

Je m'attendois bien, qu'apres avoir fait tres-grande estime de la Dissertation sur les Oeuvres de Voiture, vous m'en seriez de tres-amples remercemens. Celuy qui me l'a adressée, n'est pas de ceux dont vous me parlez, qui n'ont qu'une legere teinture des connoissances honnestes. Il en est plein, il en est comblé. Il a nourry son esprit du suc & de la substance de tous les bons Livres. Mais il est riche de naissance, aussi bien que d'acquisition ; Mais il possede les vertus morales, comme les vertus intellectuelles. *Vir bonus* n'entre pas moins dans sa definition que *dicendi peritus*. Reservons à nostre premiere veüe l'entiere description de cet excellent Amy, & disons seulement en cet endroit, qu'il n'est point affamé des loüanges du grand Monde. Il cherche si peu l'applaudissement, dans les choses qui le meritent le plus, que si je le voulois croire, il se contenteroit du tesmoignage de sa conscience & du mien. Vous sçaurez neanmoins qu'il n'a pas esté fasché de vous avoir plû. Un tel Approbateur que vous ne peut pas estre indifferent à un homme qui comme luy, sçait faire re difference des hommes,

C'est donc vous, mon Reverend Pere, qui avez commencé à vaincre son humilité & sa pudeur. Vous avez forcé le premier son Cabinet. Il y voudroit cacher toutes les belles choses qu'il y produit ; mais je m'y suis opposé en vostre nom, & je veux croire qu'il ne s'opiniastrea pas dans une si injuste modestie. Pour le moins je le tourmenteray d'une estrange sorte. Le Public ne sçauroit avoir aupres de luy, un Solliciteur plus pressant que moy, & il ne

tiendra pas à mes Remonstrances que je ne vous envoie un Volume de ses Dissertations.

L'endroit de celle-cy, sur lequel vous demandez esclaircis sement, est une piece de son Histoire. *Ces Silves qui occupent maintenant Monsieur de Girac*, ne sont pas des Silves metaphoriques, & de la nature de celles de Stace ou de Politien. Pour parler la langue des hommes, c'est un Bois qu'il fait couper, & de la vente duquel il doit tirer plus de quinze cens pistoles ; Mais qu'en dira Diane & ses Nymphes, les Driades & les Hamadriades ; le Dieu Pan & ses Silvains ? Si tout ce peuple de menus Dieux peut trouver un Poëte à sa devotion, quelles plaintes Elegiaques, quelles imprecations Jambiques contre un autre Poëte qui les chasse si cruellement de leur ancienne demeure, qui meurtrit les pauvres Nymphes, & les blesse à grands coups de hache, qui les tuë & leur donne le dernier coup de la mort, en mettant par terre les Arbres sacrez, sous l'escorce desquels elles vivoient ?

*Non sine Hamadriadis fato,
prostrata bipenni
Alta cadit quercus : clausam
sub cortice Nympham
Mors eadem plantamque manet.*

Au siecle d'or ç'eust esté un sacrilege ou un Parricide. En celuy-cy c'est une action bien esloignée de la vie innocente des premiers Poëtes. Autrefois cette Nation desinteressée se conentoit des feüilles, & des fleurs de la Campagne : Elle n'estoit riche qu'en guirlandes & en bouquets ; Elle ne cherchoit dans les Bois, que l'ombre, le verd, & le silence. Mon Amy, quoy qu'aussi grand Poëte, & d'esprit aussi eslevé qu'eux, a eu des pensées plus materielles & plus basses ; Pour une petite affaire, de six mille escus ou environ, il n'a point fait de conscience desclaircir les ombres, d'effacer le verd, & de troubler le silence ; *ce silence saint & sacré* dans la Poësie ancienne & Moderne. C'est ce que la Dissertation appelle, *In filuis occupari*. La maniere, comme vous voyez, est figurée, *lenitate verbi, rei tristitiam mitigante*.

Au reste, mon Reverend Pere, vous sçavez bien l'amour que j'ay pour le livre, sur le sujet duquel a esté faite la Dissertation. Vous pouvez vous souvenir, qu'avec le respect que je vous dois, je pris la liberté de vous contre dire, & mesmes de vous gronder un peu, de ce que vous n'estimiez

pas assez ce beau livre. La memoire de son Auteur m'est chere, & je suis interessé en sa reputation, parce que je puis dire sans reproche, que j'y ay contribué quelque chose. S'il est vray ce que vous croyez, que j'aye montré le chemin à beaucoup de gens ; comme j'avouë qu'ils y ont fait plus de progrès que moy, ils ne peuvent pas nier que je ne leur aye ouvert le passage, en leur montrant le chemin. Monsieur de Voiture a esté de ces gens-là, & J'eusse désiré pour mon interest, que Monsieur de Girac eust loüé par tout ; ce qu'il s'est contenté de loüer en quelques endroits. L'importance est que son jugement nous laisse nostre liberté, & que cet excellent Amy n'aspire point à la Tyrannie, comme nostre autre excellent amy de ***. Quoy que j'estime extremement la force & l'industrie avec laquelle il a attaqué, il trouve bon que je ne demeure pas d'accord avec luy, du succès de toutes les attaques qu'il a faites. En cela il est equitable, & il faut aussi que nous le soyons. Ces petites guerres se passant sans haine & sans malice, & le Public en devant recevoir de l'instruction, personne ne sçauroit blasmer un exercice si utile & si innocent ? Pour moy, je ne suis pas d'avis d'estre de plus mauvaise humeur qu'estoit Lipse : L'amitié de scaliger & de luy ne fut point alterée, par la diversité de leurs sentimens. Ils ne se querellerent point, pour n'estre pas tous deux de mesme opinion, sur le sujet de la Thebaïde de Seneque.

JE suis bien las, mon Reverend Pere. Il faut pourtant aller jusqu'au bout, & respondre, comme je pourray à vos deux dernieres Questions. Qu'on ne s'y mesprenne pas au lieu où vous estes ; Le *Monseigneur* de France n'est pas la mesme chose que le *Monsignor* d'Italie. En ce país-là il ne présuppose pas necessairement inferiorité en celui qui le donne à un autre : Car les Cardinaux & les Princes souverains appellent ainsi les moindres Prelats de la Cour de Rome. On appelle *Monsignor* un Camerier du Pape, un Protonotaire Apostolique, un Evesque de deux mille livres de rente ; aussi bien en parlant à luy, qu'en luy escrivant, & on dit un *Monsignore*, comme on dit un Comte & un Marquis.

Le mot de *Monseigneur* n'est pas si vulgaire en ce Royaume, où l'on ne s'en servoit point de vive voix, sous le Regne des Roys derniers

morts, & avant que le Cardinal de Richelieu fust venu changer les choses du Monde. Dans les Lettres, nous ne le devons pas seulement aux Princes, aux Ducs & Pairs, & aux Officiers de la Couronne ; Mais aussi, à mon avis, aux Gouverneurs des Provinces, où nous faisons nostre residence. Par exemple, si j'estois Tourengeau ou Poiteuin, j'escrirois *Monseigneur*, au Gouverneur de Touraine ou de Poitou : Mais s'il changeoit de Gouvernement, & qu'il devint Gouverneur de Bourgogne ou de Picardie, sans estre Officier de la Couronne ; quoy que ces deux Gouvernemens soient beaucoup plus considerables que les deux autres, je ne luy escrirois plus que *Monsieur* : Au moins je ne serois pas obligé de luy continuër *Monseigneur*, & si je le faisois, ce seroit plustost civilité que devoir.

Estant encore enfant, j'avois grand commerce de lettres avec feu Monsieur Coëffeteau Evesque de Dardanie, nommé par le Roy à l'Evesché de Marseille. Ce sçavant Prelat se contenta tousjours de *Monsieur* dans nostre commerce, & ne me fit point là-dessus d'éclaircissement. En ce mesme temps nous n'escrivions pas d'une autre sorte à Monsieur l'Evesque de Luçon, qui s'est depuis eslevé si haut au dessus de toutes les Qualitez & de tous les Titres, & à qui le bon homme des Yueteaux vouloit donner *de la Supereminence*, pour le distinguer des autres Princes Eminentissimes. Monsieur de Racan fut le premier qui me mit du scrupule dans l'esprit, & qui me remonstra que la dignité d'Evesque ne devoit pas estre moins respectée par un vray Chrestien, que celle de Duc & Pair par un naturel François. Sa Remonstrance me sembla fondée en raison, & nous resolûmes luy & moy de donner à l'avenir *du Monseigneur* à tous les Euesques, sans excepter l'Evesque de Bethleem ; quoy qu'il logeast dans un trou d'un College de Paris ; quoy qu'il allast a pié par les ruë ; quoy qu'il fust luy mesme son Aumosnier.

Nous-nous prosternons devant des Autels de pierre, & devant des Vases de metal. Nous portons de la reverence à des matieres muettes & mortes, parce qu'elles sont employées à l'operation des Mysteres, & qu'elles servent à l'usage de l'Eglise. Jugeons par-là de la reverence, que nous devons porter aux Autels vivans & animez de la mesme Eglise ; aux veritables Oincts du Seigneur ; aux personnes saintes & sacrées ; aux

Prestres & aux Evesques. J'ay consulté sur cela l'Oracle, qui ma respondu en cette sorte,

Qu'ils reçoivent vos honneurs, vos respeccts, & vostre veneration ; Mais qu'ils ne les exigent pas à la rigueur ; Mais qu'ils n'en facent pas l'essenciel de leur Dignité, & le premier point de vostre Foy. Comme vous ne leur en sçauriez trop rendre, ils n'en sçauroient trop peu desirer. Dans l'élevation de l'Episcopat, ils se doivent souvenir de l'humilité du Christianisme, & apporter plus de soin à se défendre de l'orgue il propre, qu'à se garentir du mespris d'autrui. L'omission d'un compliment ; un Monsieur pour un Monseigneur, dans une Requete ou dans une Lettre un Poisle oublié à l'entrée d'une Ville de leur Diocese, qui ne se sera pas avisée de cette ceremonie ; Tout cela ne vaut pas la peine d'estre remarqués Cela ne merite pas de les mettre en mauvaise humeur contre leur Troupeau, & on se moque de dire qu'ils soient offensez, en une action où Dieu ne l'est pas. Il y a de l'apparence que celuy qui dit que son Royaume n'est pas de ce monde, n'entend pas que ses Ministres prennent garde de si prés au point d'honneur, & aux autres vanitez du monde. D'ordinaire ceux qui sont si sçavans dans le Ceremonial, ne le sont gueres dans la Theologie : Ceux qui estudient si curieusement les petites choses, n'ont pas le loisir d'apprendre les grandes. Pour le moins ils ne lisent pas avec beaucoup d'attention, le Chapitre vingtiesme de l'Evangile de saint Mathieu, où Nostre Seigneur distingue les Puissances que nous confondons ; où il s'abbaïsse si fort en abbaissant ses Apostres ; où en mesme temps il fait de si belles leçons d'Humilité, & en donne de si grands exemples. Ainsi parlent les hommes Apostoliques. Ces Refponses sortent de la bouche des Evesques, qui n'ignorent pas l'excellence de leur Caractere, & le rang qu'ils tiennent parmy les Chrestiens ; Mais qui Sachant aussi le peu de cas que Jesus-Christ fait des rangs, & des premieres places dans les Assemblées, sçavent que ce n'est pas en une si petite Grandeur que celle-là, où reside l'excellence de leur Caractere.

CE n'est pas moy, mon Reverend Pere ; C'est la Dame Grammairienne, que vous vistes en Saintonge, qui ne se peut accommoder avecque *le Palais*

Cardinal. Elle soustient que ce ne seroit pas une plus grande incongruité de dire *le Palais Roy & le Palais Empereur*, pour le Palais Royal & Palais Imperial. *Ce n'est, dit-elle, ni parler Grec, ni parler Latin, ni parler François ; Et qui vit jamais dans le monde, un Palais qui fust Cardinal, ou un Cardinal qui fust Palais ?* Je n'ay garde de prendre party, & de me declarer en cette rencontre. Je ne veux point de querelle avec la Dame, & encore moins avec le Public, qui seroit offensé contre moy. si je croyois qu'il se fist en France, des incongruitez en Lettre d'Or, & par l'ordre des Superieurs.

J'Avois oublié au Chapitre de *Monseigneur*, qu'au temps passe il stoit plus usité en ce Royaume, qu'il n'est à present Mais il est certain qu'en ce temps, la, comme aujourd'huy en Italie, il ne signifioit que *Monsieur*. Ce n'estoit point une marque de Superiotité en celuy qui le recevoit d'un autre, puis-que souvent le moindre le recevoit du plus grand, ainsi qu'il se peut verifier par plusieurs endroits des Memoires de Philippes de Commines. Dans une Chronique de Louys XII. donnée au Public par Monsieur Godefroy, l'année 1615. il y a un exemple décisif de ce que je dis, au Chapitre trentiesme, de la venuë du Roy d'Arragon à Savone. Voicy le Passage.

Le Seigneur d'Aubigny estoit en la Ville, malade de goutte, Dequoy fut averti le Roy d'Arragon, lequel dit, Et vrayement puis-qu'il est malade, & qu'il ne peut venir icy, je l'iray voir jusques à son logis. Or allez, dit le Roy, (Louis XII.) & cependant je meneray la Reyne à l'esbat, & dit à Messire Gabriël de la Chastre, AlleZ avec vos cent Archers, conduire le Roy d'Arragon jusques au logis de Monseigneur d'Aubigny.

Vous voyez bien que puis-que le Roy Louis XII. appelloit *Monseigneur* un de ses Sujets, il y a grande difference entre *Monseigneur* de ce temps-là, & *Monseigneur* de ce temps icy. Mais que dites-vous de *Monsieur* de Savoye & de *Monsieur* de Lorraine, qui sont dans les Lettres de Malherbe ? Que dites-vous de *Monsieur* Frere unique du Roy ? N'est-il pas vray qu'à la suite d'un pareil *Monsieur*, il y a de plus grands Sei-gneurs que *Monseigneur* d'Aubigny de la Cronique de Louis XII. & que *Monseigneur*

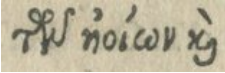
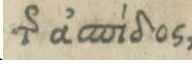
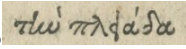
du Bouchage des Memoires de Philippes de Commines ? Cela veut dire, mon Reverend Pere, que l'usage ne rend point raison de ce qu'il fait. C'est un Souverain, non seulement bien imperieux & bien absolu, mais aussi bien changeant & bien bizarre : Il n'a pas plus de constance pour les paroles, que la Mode pour les habillemens.



JOSEPHI JUSTI
SCALIGERI,
DE POETIS GRÆCIS
JUDICIUM.



OESEOS Græcæ quatuor tempestivitatesuisse animadverti. Prima fuerit illa, in qua principes Homerus & Hesiodus. Hanc potes judicare atque adeo vocare Ver Poëtices ; pubertatem potius quàm infantiam. Excipit eam æstas, non feruida quidem, sed quæ ex illo Vere vestigia non obscura retinuit : in

qua Onomacritus, Solo, Tyrtaeus,  & quisquis fuit auctor quam præpostero judi  cio Criticorum natio Ascræo illi attribuit. Autumnus ab æstate non degenerans, præstantissimos homines extulit, sed majorem partem Grammaticos, in quibus  ponas licet. Quid ingeniosius Callimacho ? quid Apollonio pefsus ? quid Theocrito amœnius ? Hactenus bene cum Musis agebatur. Initium Hyemis suaves

Διονυσίου

tusrotulit : Dionysium

ὅν

quem cum Poëtis

ἄλλοις

πλεονάζοντος

contendas licet : & Oppianum longe illi dissimillimum, quem

nimis floridus character non passus est sese intra modum continere. Sed posterioris sæculi Poëtæ, dum illam ubercatem affectant, nihil præter strepitum verborum & ampullas attulerunt. Qui in hoc genere licentius velificati sunt, primas obtinet Nonnus ille Panopolitanus, cujus redundantiam in Dionysiacis excusaret materia, nisi in Evangelij paraphrasi majorem immodestiam, ut ita loquar, professus effet. Eum ita soleo legere, quomodo Mimos spectare solemus ; qui nulla â aliâ re magis nos oblectant, quam quod ridiculi sunt. Parcior & castigatior quidem Musæus, sed qui cum illorum veterum frugalitate comparacus, prodigus videatur. Neque in hoc sequimur optimi Parentis nostri judicium, quem a-cumina illa & flores declamatorij ita cæperunt, ut non dubitarit eum Homero præferre. Hujus Musæi aut æqualis, aut non multo posterior Silentarius, vitio sæculi sui, quæ tum virtus erat, usus est. Strepitus verborum, ambitus sententiarum,

compositio Dithyrambis audacior. Ejusmodi est ^{ἐκφρασις} ista. Quod uno verbo exponere poterat, maluit binis, trinis versiculis producere. Me quidem ista non offendunt, qui sæculi morbum novi. Sed qui nihil præter illos veteres legerit, quumad hæc se contulerit, tres continuos versus non patienter leget. Juvat tamen nos, quod Templi illius augustissimi adyta omnia nobis reseravit ; ut illi gratias ; non tanquam Poëtæ, sedtanquam Historico agamus. Jambus autem, quem operi pre-Posuit, adeo infans,

jejunus, hiulcus, ^{ἀνίστατος} est, ut tyronem, potius, quam maturum Poëtam agnoscas. Legendus tamen est, & nobiscum agi præclarè arbitremur, quod summo Dei beneficio ea nobis supersunt, que salua esse permagni interest Reipublicæ literarie. Paucissimi harum rerum gustum habent, non quod eis ingenium desit, sed quia illarum usum aut nullum, aut perexiguum habent. Nos in hoc aliquid nobis tribuimus, non quod ingenio meliore simus, quam illi, sed quia diutius in illo studio versati sumus.



VIRI MAGNI
JUDICIUM,
DE IMITATIONE LIPSIANÆ.
LATINITATIS.



UM liberales disciplinæ, & earum candidati Ducem suum Justum Lipsium, suauissimæ in illo quidem, sed inimitabilis, & ut ipse judicabat, ne tentandæ quidem aliis eloquentiæ, virum amisissent ; Pleraque juvenus autem æmulatione viri clarissimi abrepta, & iam præceptore suo, cuius scripta adumbrare, quam monenti recte credere malebat, destituta, quæ feliciter exprimere non poterat, stultè tamen sequi optaret, magnum in discrimen literaria res venerat. Si quis scribere Latinè vellet, à Pacuvio & Ennio demortua accersebantur verba ; saltitabant periodi ; macra, jejuna ac famelica Oratio, succo omni, nervis destituta omnibus & copia punctulis quibusdam & allusiunculis aut membris interim præcisis & interrogatiunculis abrupta, nauseam fastidium que sui pariebat.

Histriones Scenicos dixisses, aut ad instar Telephi Euripidæi, non mendicos modò, sed & claudos qui chorago intus rem gerente, Spectatores cum tibicine oblectarent, & dum maximo conatu aliquando exilire conarentur, cum majore Spectatorum voluptate quàm applausu, caderent, non irent. Si quis locum unum Nonij emendasset aut Festi, litterulam aut syllabam restituisset, alibi autem ejecisset, & hunc ludum fine solida cognitione rerum, strenuè, sed sic ut nihil ageret, lusisset, Trojam expugnasse videbatur. Et hos tamen, si Dîs placet, Criticos vocabant.

GULIELMI

GUEZII

ELOGIUM.



ATUS est GULIELMUS GUEZIUS in Gallia Narbonensi, claro loco, & ex antiqua nobilitate, sed avitis opibus calamitate temporum non mediocriter imminutis. In Aula enutritus à puero, ea comitate vixit & suavitate morum, ut benivolentiam erga se & studia Procerum facilè concitarit. At illum pracipuo favore & amicitia complexus est vir fortissimus & magni nominis, Rogerius Bellogardius, Equitum Tribunus. Istum Cispadanam Galliam Regia nomine obtinebat ; quem in Provinciam sequutus Guezius, & arcanorum omnium sactus particeps, privatis & publicis negotiis præfuit, magna integritate & diligentia, de Rege atque Republica non semel optimè meritus. Quin & summis de rebus (nec adhuc XXVI. ætatis annum attigerat) cum Allobrogum Duce Philiberto Emanuele congressus, segatione bene gesta, amplissimo prestantissimi Principis testimonio celebratus fuit, Interjectis aliquot annis, Guezio Rogerius Cæsarem filium tradidit, ut juvenis iam cum Imperio Provinciis impositus, tanti Administri opera & consilio uteretur.

Sed postquam extincto Rogerio, Cæsar quoque vivere desiit, immaturâ morte & bello civili absumptus, suum fecit Gueziû Dux Espernoniensis, amicissimâ invitatione, & quidem adeò fœlicibus auspiciis, vt in nullo magis fortunam Ducis agnofcas vel prudentiam. Tali etenim fide, industriâ, fortitudine, omnique genere officiorum ei præsto fuit, ut percussam ipsius dignitatē difficillimis temporibus, imprimis iuverit atque defenderit. Sane ingens vbique Guezij erga patronum extitit magnitudo meritorum. Sed maximè apud Magnum Henricum, ad quem afflictis rebus sæpius missus, ea gratia valuit, ut miram viri solertiam, probitatem atque iudiciû suspexerint omnes Aulici : Ipseque ille Princeps, ut erat eximiæ cu-jusque virtutis optimus & æquissimus æstimator, ornatissimam de Guezio sententiam tulerit, recepturus eum libentissime inter necessarios suos. Verum hac fuit modestia, ut tantum honorem, etiam oblatum recusaret. Inerat quippe animus nulla ambitione corruptus, atque insolens malarum artium, quæ in Aula plerumque vigent, qui que honestum otium præferret inuidiosæ gloriæ. In agro igitur Engolismensi acquieuit, ducta vxore ex illustri Nesmondorum familia, qua cum per annos LXIV. vixit conjunctissimè. Ex eâ suscepit liberos, cùm egregiâ adversus parentem utrumque pietate conspicuos, tum omni virtutum laude florentissimos : Hos inter, Joannem Ludovicum Gueziû Balzacium. Litteris Græcis vel Latinis non erat excultus Guezius, sed animi vigore incredibili, & exquisito iudicio Eruditorum artem & labores æquaverat. Honestis opibus usus est magnificè ac splendidè, contra pecuniam & Fortunæ adversa firmissimus. Amicitias sanctè co-luit, nec aliud in pectore occlusum, aliud in lingua promptum habuit. Bonarum semper partium civis, & Gallici nominis studiosissimus, Centesimum annum eodem vitæ tenore & innocentia explevit ; adeò forti & piâ senectute, ut assiduus in Christi Dei, Virginisque Matris supplicationibus, mortem nec timuerit unquam, nec optarit.

Obiit die XX. Sept. Anno Salutis CIO IC CL.

PAulus Thomas (à Giraco) Pauli Thomas Filius, monumentum hoc posuit, quò religionem adversum Manes honoratissimi Senis, & suam erga

Clarissimum Filium, singularem amicum suum, observantiam & caritatem
testaretur.



A MONSIEUR DE FORGUES.

MOnsieur mon cher Neveu,

Je ne doute point que la Nouvelle qui m'a estonné, ne vous ait surpris. Si j'estois. Larron, vous seriez Receleur, & si je faisois des Manifestes, je vous les aurois communiquez. Pour respondre en un mot à la Nouvelle surprenante ; Je ne suis point un Séditieux, mais quiconque m'accuse, de l'estre, est un Imposteur. Cette calomnie ayant esté débitée à Monsieur le *****, je n'eusse pas crû que J'eusse eu besoin de la refuter. Je pensois qu'il m'aimast assez, pour m'espargner la peine de donner un desmenti à un homme qui luy diroit une fausseté de moy : Mais je ne suis pas si heureux que je pensois. Quoy qu'il en soit, je me justifieray sans bassesse, & avec l'honneste berté que me donne ma bonne conscience. N'ayant pas perdu la memoire des merveilles de Rocroy, de Norlingue, de Lens, & c. de Thionville, de Philisbourg, de Dunkerque & c. je ne nie pas que je n'aye une graude estime, voire mesme une grande passion, pour le Prince qui a fait tant de Merveilles ; Mais sçachant d'ailleurs à qui je dois mes premieres

passions, & ce que les Loix de ma naissance exigent de moy ; tout le service que je puis rendre à ce Prince, Faiseur de Merveilles, c'est de prier Dieu de le remettre bien auprès de leurs Majestez, & de luy inspirer des pensées de paix. Je suis coupable, si ces Vœux sont criminels, & voila les plus mauvais desseins que je medite contre le service du Roy. Lors que la Reyne son ayeule estoit refugiée à Angolesme, je ne pûs jamais me resoudre à faire un Manifeste pour elle, quoy que t'en fusse pressé par les violentes sollicitations de Monsieur l'Abbé de Ruccellaj : J'eus la dureté de refuser mes paroles à la douleur de cette grande Princesse, parce que j'apprehenday que mes paroles pourroient choquer mon devoir, & déplaire au Roy son fils. Depuis ce temps-là, je n'ay voulu escrire que pour soustenir les bonnes causes, & particulierement pour défendre l'honneur de la France. Monsieur le Comte de Pigneranda me le sceut bien reprocher, lors qu'il passa en ce païs, pour s'en retourner en Espagne. les Espagnols croient qu'il n'y a point au Monde un meilleur François que moy : Et n'estant pas inconnu chez les autres Estrangers, je puis dire qu'on m'y connoist moins par mon nom, que par mon zele au bien de l'Estat. Je ne voudrois pas sur mes vieux jours, commencer à desservir le Roy, ni de mon espée, qui n'est gueres bonne, ni de ma plume, qui est fort usée. Je ne suis point affamé d'employ, & beaucoup moins de reputation. Je suis satisfait de mon obscurité & de mon silence, parce que l'une me cache, & que je ne rends conte de l'autre à personne. Bien-loin de chercher de nouveaux Maistres, je suis mesme les nouvelles Connoissances, & vous direz, s'il vous plaist, à ceux qui me prennent pour un autre, qu'il n'y a gueres d'apparence, que n'ayant pas accepté les offres de Paris, j'aye des pretentions à Bordeaux. Vous qui sçavez qu'une charge de Secretaire d'Estat m'incommoderoit, ne croirez pas aisément que je me face de feste, pourescrire des Libelles. Cela soit dit neantmoins avec plus de dégoust de ma personne, que de mépris de la Cour, & dans le sens de ce Vers si veritable,

*Que je suis las du Monde &
de moy-mesme !*

Mais encore plus de moy-mesme que du Monde. J'avouë pourtant que je vous dois quelques bonnes heures de ces mauvais jours, & que vostre amitié est ingénieuse à chercher des soulagemens à mon chagrin : Elle a mille

inventions d'adoucir les peines que je souffre. Vous me plaignez, mais vous me plaignez efficacement. Je serois un Ingrat si je le niois, & si ne vivant presque plus que par le soin que vous prenez de me faire vivre, je n'estois tant que je vivray,

Monsieur mon cher Neveu,

Vostre très-humble & tres
passionné serviteur
BALZAC.

A Neüllac cc I. Octobre 1651.

A MONSIEUR
DE S. ROMAIN
MARESCHAL DE BATAILLE
DES ARMÉES DU ROY.

MONSIEUR,

Puis que l'Imposteur ne veut pas paroistre, pour recevoir la peine de sa calomnie, laissons-luy digerer en secret, les démentis qui luy ont esté donnez en public. Je ne veux point triompher de sa confusion, ni pousser son remors jusques au bout. Il me suffit qu'il face la penitence qui luy sera ordonnée par son Confesseur. Encore si ce galand homme se fust contenté de dire que j'escrivois pour Monsieur le Prince, & qu'il n'eust pas ajousté contre le Roy. C'est ce dernier mot qui blesse l'honneur d'un homme de bien, & qui n'est pas seulement injurieux à ma fidelité, mais qui offense mon industrie. Si j'avois entrepris d'escrire pour Monsieur le Prince (je ne dis pas pour la Guerre civile, je dis pour Monsieur le Prince) je peserois le

pouvoir faire avec un tel respect pour leurs Majestez, & un si juste temperament de liberté & de discretion, que mes Escritures pourroient estre leuës au Palais Royal, sans que je devise craindre la Bastille. Mais comme vous sçavez, Monsieur le Prince n'a rien désiré de moy. Ce qu'il me fit dire, passant en cette Province, fut un pur effet de la bonté de son Altesse, qui voulut honorer les Lettres en ma personne, & me tesmoigner qu'elle avoit entendu le Latin que je luy avois envoyé à Paris. Dans ce Latin il y a une ligne qui met ma fidélité hors de tout soupçon, & qui n'est pas du stile de l'homme, qui disoit autrefois, IL N'Y A RIEN QUE JE NE FISSE DE TOUT CE QUE TIBERIUS GRACCHUS ME COMMANDEROIT ; MAIS, luy dit un autre, S'IL VOUS COMMANDOIT DE METTRE LE FEU AU CAPITOLE, LE FERIEZ-VOVS ? IL NE ME LE COMMANDEROIT PAS, repliqua-t-il, MAIS S'IL ME LE COMMANDOIT, JE LE FERROIS, PARCE QUE JE SEROIS ASSEURÉ QUE, CE SEROIT POUR LE BIEN DE LA REPUBLIQUE. Je vous confesse mon infirmité : Je n'ay ni tant de foy, ni tant de force que cet homme-là. Je ne suis pas capable d'une obeïssance si hardie. Aussi Monsieur le Prince ne demande point de telles obeïssances, & je veux croire qu'il n'y a rien de commun entre luy & Tiberius Gracchus. Il a trouvé bon qu'en le conjurant, au nom de la France, DE VIVRE ET DE VAINCRE, je luy aye specifié la qualité des Victoires, & le nom des Ennemis que la France desiroit qu'il vainquist. Ce sont les Barbares & les Infideles. C'est le grand Turc & le grand Mogor. Si j'en disois davantage, je ferois un Manifeste ; Mais ce ne seroit pas celuy de Monsieur le Prince, ce seroit le mien, Je suis avec passion,

Monsieur,

Vostre tres-humble & tres-
affectionné serviteur
BALZAC.

A Neüillac ce 3 Octobre 1651.

Voicy le Latin dont est question, VIVE ET VINCE, EXCELSISSIME PRINCEPS, SED BARBAROS TERRÆ AFRICÆ, SED ASLÆ. TYRANNUM, SED CHRISTI DEI HOSTES, & c.

FIN.



EXTRAIT
DU PRIVILEGE
DU ROY.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à Paris le 28. Janvier 1647. Il est permis au sieur de Balzac, Conseiller de sa Majesté en ses Conseils ; de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de son obeïssance, Diverses Oeuvres par luy composées, & ce par tel Imprimeur ou Libraire, en telles marges, en tels caracteres, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois qu'il voudra, durant vingt ans entiers, à compter du jour que chaque volume sera achevé d'imprimer pour la premiere fois, avec defenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de les imprimer, vendre, ni debiter, sous quel que pretexte que ce soit, pendant ledit temps, sans le consentement dudit sieur de Balzac, ou de ceux qui auront son droit ; à peine de six mil livres d'amende, de consiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, comme il est porté plus au long par lesdites Lettres Patentes ; à l'Extrait, & aux copies collationnées desquelles, sa Majesté veut que foy soit adjoustée, comme à l'original.

Signé, PAR LE ROY EN SON CONSEIL, CONRART. Et seellé du grand Seau de cire jaune, sur simple queue.

Et ledit sieur de Balzac a cedé & transporté son droict à Augustin Courbé, Marchand Libraire à Paris, pour imprimer & vendre *le Socrate Chrestien* seulement ; conformément aux clauses, & pour le temps porté par ledit Privilege, suivant l'accord fait entr'eux.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois le
dernier Janvier 1652.*

Les Exemplaires ont esté fournis.

LAURENS CORCIO, Doyen des Protonobires, du nombre des participans Referendaires de l'une & l'autre Signature, Vice-Legat & Gouverneur General en cette Cité & Legation d'Avignon, & Sur-Intendant General au fait des Armes pour nostre S. PERE, en cét Estat ; A TOUS qu'ilil appartiendra. Nous ayant esté remonstré par JEAN PIOT, Libraire & Imprimeur du saint Office de la Cité & Université d'Avignon, qu'il desireroit faire imprimer un Liure intitulé *le Socrate chrestien*, lequel n'a encore esté imprimé ; sur ce supplie luy bailler Lettres necessaires : A CES CAUSES desirant traiter favorablement ledit fleur PIOT, luy avons per mis & permettons par ces presentes, de faire imprimer & debiter dans la presente ville d'Avignon, & Comtat Venaysien ledit Livre ; Avec inhibitions & defenses à tous Imprimeurs & Libraires de cette dite ville & Comtat Venaysien, & tous autres que besoin sera ; d'imprimer, vendre & debiter aucuns dudit Livre, que ce ne soit de l'impression dudit Suppliant, ou de ceux qui auront droit d'iceluy, pendant le temps de sept ans, à compter du jour & datte des presentes, à peine de vingt-cinq marcs d'argent fin, au profit de sa Sainteté applicable, & confiscation des Exemplaires dudit Livre contre-faits ; despens, dommages & interests d'iceluy : Et aux fins, que personne n'en pretende cause d'ignorance : VOULONS les presentes estre intimées à tous qu'il appartiendra, & copie

d'icelles estre mise au commencement ou à la fin dudit Livre. DONNÉ au Palais Apostolique dudit Avignon, le vingt unième jour de Novembre mil six cens cinquante-un. Du Pontificat de Nostre S. PERE INNOCENT dixième, année

L. CURSI, Vice-Legat.

Regist. lib, B. Gra. Laud. fol. CCXXXV.

L'An mil six cens cinquante-un, & le vingtième Novembre, le Nottaire & Greffier de la Cour du Palais Apostolique d'Avignon soussigné, requis, ayant la presence du sieur Jacques Bramereau Imprimeur dudit Avignon, & de Nicolas Malard & Laurens Merville Libraires de ladite ville, leur ay signifié la presente permission concédée audit sieur Piot suppliant, avec les inhibitions y contenuës aux fins qu'il n'en pretende cause d'ignorance, ainsi que plus amplement appert aux actes de ladite Cour.

Et ledit JEAN PIOT, Imprimeur & Libraire du saint Office, a cedé & transporté son Privilege à AUGUSTIN COURBÉ Marchand Libraire à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Socrate chrestien, par le sr de
Balzac, et autres oeuvres du
mesme auteur. - Dissertation,
ou Diverses remarques sur
divers escrits à Monsieur
Conrart, conseiller et secrétaire
du Roy***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k63538927>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. AVANT-PROPOS
3. LE SOCRATE CHRESTIEN, PAR LE SIEUR DE BALZAC.
 1. SOCRATE CHRESTIEN,
 1. DE JESUS-CHRIST ET DE SA DOCTRINE.
 1. DISCOURS PREMIER.
 2. DE L'EGO SUM DE JESUS-CHRIST.
 1. DISCOURS DEUXIESME.
 3. DE LA RELIGION CHRESTIENNE, ET DE SES PREMIERS COMMENCEMENS.
 1. DISCOURS TROISIESME.
 4. SUITE DU MESME SUJET.
 1. DISCOURS QUATRIESME.
 5. DE LA TROP GRANDE SUBTILITÉ, DANS LES CHOSES DE LA RELIGION.
 1. DISCOURS CINQUIESME.
 6. DE LA LANGUE DE L'EGLISE, ET DU LATIN DE LA MESSE.
 1. DISCOURS SIXIESME.
 7. DE QUELQUES PARAPHRASES NOUVELLES.
 1. DISCOURS SEPTIESME.
 8. CONSIDERATIONS SUR QUELQUES PAROLES DES ANNALES DE TACITE.
 1. DISCOURS HUITIESME.
 9. SUITE DU MESME SUJET.
 1. DISCOURS NEUFIESME.
 10. REMARQUES SUR DES SERMONS ET SUR DES TRAITÉZ DE CONTROVERSE, IMPRIMEZ A LION L'AN M. DC. XXIII.
 1. DISCOURS DIXIESME.

11. DE LA LECTURE DES SAINTES ESCRITURES, ET DES SAINTS PERES.
 1. DISCOURS ONZIESME.
12. SUITE DU MESME SUJET, OÙ IL EST PARLE DE L'INVOCATION DES SAINTS.
 1. DISCOURS DOUZIESME.
 2. CHRISTO NATO, DEI OPTIMI MAXIMI FILIO OPTIMO MAXIMO.
 3. A JESUS-CHRIST NÉ.
4. APOLOGIE CONTRE LE DOCTEUR DE LOUVAIN. A MONSIEUR DE MARCA, PRESIDENT AU PARLEMENT DE PAU. DEPUIS, CONSEILLER D'ESTAT ORDINAIRE, ET NOMMÉ par le Roy à l'Evesché de Couserans.
 1. APOLOGIE CONTRE LE DOCTEUR DE LOUVAIN, & c.
 2. LE DERNIER PASSAGE DEFENDU CONTRE LE DOCTEUR DE LOUVAIN.
5. DEUX DISCOURS ENVOYEZ A ROME, A MONSEIGNEUR LE CARDINAL BENTIVOGLIO
 1. A MONSEIGNEUR LE CARDINAL BENTIVOGLIO.
 2. DISCOURS PREMIER, OÙ IL EST PARLE DE LA FOY PUBLIQUE, DE LA PROBITÉ DES PARTICULIERS, DE LA PROFANATION DES TERMES, DE L'ESCRITURE SAINTE, DE LEUR LEGITIME APPLICATION, & c.
 3. DISCOURS SECOND, OU L'AUTHEUR DÉFEND QUELQUES FACONS DE PARLER HARDIES.
6. TROIS DISCOURS ENVOYEZ A MONSIEUR DESCARTES
 1. A MONSIEUR DESCARTES.
 2. LE SOPHISTE CHICANEUR,
 1. DISCOURS PREMIER.
 3. LE CHICANEUR CONVAINCU DE FAUX.
 1. DISCOURS SECOND.
 4. LA DERNIERE OBJECTION DU CHICANEUR, REFUTÉE.
 1. DISCOURS TROISIESME.
 5. LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

6. A MADAME LA MARQUISE DE MONTAUSIER.
7. DISSERTATION OU DIVERSES REMARQUES SUR DIVERS ESCRITS. A MONSIEUR CONRART, CONSEILLER ET SECRETAIRE DU ROY.
 1. DISSERTATION OU DIVERSES REMARQUES SUR DIVERS ESCRITS. A MONSIEUR CONRART, CONSEILLER ET SECRETAIRE DU ROY
8. REMARQUES SUR LES DEUX SONNETS.
 1. SONNET D'URANIE.
 2. SONNET DE JOB.
 3. REMARQUES SUR LES DEUX SONNETS.
 1. CHAPITRE PREMIER.
 2. CHAPITRE II.
 3. CHAPITRE III.
 4. CHAPITRE IV.
 5. CHAPITRE V.
 6. CHAPITRE VI.
 7. CHAPITRE VII.
 8. CHAPITRE VIII.
 9. CHAPITRE IX.
 10. CHAPITRE X.
 11. CHAPITRE XI.
 12. CHAPITRE XII.
 13. CHAPITRE XIII.
9. DISSERTATION. OU RESPONSES A QUELQUES QUESTIONS. AU REVEREND PERE DOM ANDRE' DE SAINT DENIS, Theologien de la Congregation des Reverends Peres. Feüllens.
 1. DISSERTATION, OU RESPONSES A QUELQUES QUESTION, & c.
 2. JOSEPHI JUSTI SCALIGERI, DE POETIS GRÆCIS JUDICIUM.
 3. VIRI MAGNI JUDICIUM, DE IMITATIONE LIPSIANÆ. LATINITATIS.
 4. GULIELMI GUEZII ELOGIUM.

5. A MONSIEUR DE FORGUES.
6. A MONSIEUR DE S. ROMAIN MARESCHAL DE BATAILLE
DES ARMÉES DU ROY.
7. EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.
10. À propos de cette édition numérique